



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





J 64 (Finch)



**PROVERBES
DRAMATIQUES.**

TOME CINQUIEME.

RECEIVED

NOV 19 1954

U.S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE

PROVERBES DRAMATIQUES.

DEUXIEME ÉDITION.

TOME CINQUIEME.



A VERSAILLES,

Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.

Et à PARIS,

Chez { MÉRIGOT Jeune, Quai des Augustins,
NYON Jeune, Quai des quatre Nations,
LA PORTE, rue des Noyers, } Libraires.
{ BELIN, rue S. Jacques,
DE SAINTE, au Palais Royal, }

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



T A B L E
DES PROVERBES

Contenus dans ce cinquieme Volume.

LX. <i>L'IMPORTUN.</i>	Page 3
LXI. <i>Le Chien Jupiter.</i>	23
LXII. <i>L'Ambassadeur.</i>	47
LXIII. <i>Le Prince Wourstberg.</i>	65
LXIV. <i>Le Bossu.</i>	101
LXV. <i>La Robe-de-Chambre.</i>	127
LXVI. <i>Le Sot & les Fripons.</i>	157
LXVII. <i>La Sonnette.</i>	207
LXVIII. <i>Le Trompeur favorable.</i>	235
LXIX. <i>La Guingette.</i>	261
LXX. <i>L'Amateur du Tragique.</i>	299



L'IMPORTUN.

140

L'IMPORTUN.

PROVERBE LX.

A ij

P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE DE CLERANCY ,
LE CHEVALIER DE SOURVILLE , } *bien*
LE MARQUIS DE BLANPRÉ , } *mis.*
LE VICOMTE DES BORNES , *habit brun ,*
à brandebourgs d'or , veste d'or , jarretieres noi-
res , grande perruque à nœuds brune , épée &
canne.

LEGRIS , *valet - de - chambre de la Comtesse ,*
habit & veste rouges à boutons d'or.

La scene est chez la Comtesse , dans son salon.



L'IMPURTUN.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous jure, Madame, que le Chevalier n'est point coupable.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, je ne veux plus entendre seulement parler de lui.

LE MARQUIS.

Vous renvoyez ses lettres, vous ne voulez plus le voir, & sans être sûre du tort que vous croyez qu'il a.

LA COMTESSE.

Sans être sûre ?

LE MARQUIS.

Mais oui. J'avoue que les apparences sont contre lui. . .

6 P R O V E R B E S .

L A C O M T E S S E .

Quoi, un billet écrit de sa main ?

L E M A R Q U I S .

Il est vrai.

L A C O M T E S S E .

Et vous croyez pouvoir le justifier ? Non, Monsieur ; ce seroit en vain que vous l'entreprendriez.

L E M A R Q U I S .

Mais qui vous a remis ce billet ?

L A C O M T E S S E .

Une femme masquée, au bal de l'opéra.

L E M A R Q U I S .

Affez grande ?

L A C O M T E S S E .

Oui.

L E M A R Q U I S .

Et vous, n'avez-vous pas reconnu la Baronne de Belleville ?

L A C O M T E S S E .

Pardonnez-moi, & c'est ce qui m'a fait sentir la noirceur du procédé. Il a feint de m'aimer pour me sacrifier à elle. Le voilà ce billet. Lisez, pour voir comment vous pourrez le justifier. Vous connoissez son écriture ?

DRAMATIQUES. 7

LE MARQUIS.

Oui, c'est de lui. (*Il lit.*) " Ne croyez donc pas, Madame, que je puisse aimer la Comtesse ; j'ai voulu m'amuser de ses prétentions, en feignant pour elle une passion que vous seule êtes capable de m'inspirer toute ma vie. "

LA COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, que direz-vous à cela ?

LE MARQUIS.

Que la Baronne a voulu se venger de ce que vous lui avez enlevé le Chevalier. Elle l'a mandé elle-même à une femme de ses amies, qu'elle croyoit brouillée avec le Chevalier, & qui lui a montré sa lettre : & si vous vouliez, il vous l'apporteroit ; car je lui ai conseillé de tâcher de l'avoir.

LA COMTESSE.

Cette lettre prouvera-t-elle que ce billet n'est pas du Chevalier ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; mais vous y verrez que la Baronne a retrouvé par hasard ce billet que lui écrivit un jour le Chevalier, qui dans un souper avoit feint de l'amour pour la Comtesse de

8. PROVERBES.

Renicart, une femme de province, si ridicule, que vous avez vue ici, il y a un an.

LA COMTESSE.

Quoi, Marquis, vous ne me trompez point ?

LE MARQUIS.

Vous verrez cette lettre, si vous permettez que le Chevalier vous l'apporte.

LA COMTESSE.

Mais en vérité...

LE MARQUIS.

Pouvez-vous hésiter, après tout ce que vous lui avez fait souffrir aussi injustement ?

LA COMTESSE.

Ai-je été plus tranquille que lui ?

LE MARQUIS.

Je vais dire à votre porte qu'on le laisse entrer, n'est-ce pas ?

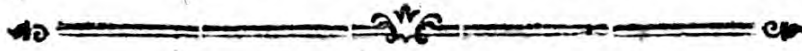
LA COMTESSE.

Il faut bien y consentir, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

J'admire l'effort que vous faites.





SCENE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LEGRIS.

LEGRIS, *annonçant.*

M. le Vicomte des Bornes.

LA COMTESSE.

Pourquoi l'a-t-on laissé entrer? Dites que le Chevalier de Sourville doit venir.

LEGRIS.

Oui, Madame.

LE VICOMTE.

Madame la Comtesse veut bien que j'aie l'honneur de lui présenter mon respect.

LA COMTESSE.

Affez-vous donc... Vous me paroissez en bonne fanté?

LE VICOMTE.

Oui, Madame, affez, comme cela; c'est-à-dire, toujours goutteux, tantôt bien, tantôt mal.

LA COMTESSE.

Et la Vicomtesse?

LE VICOMTE.

Mais comme à son ordinaire, pas mal; c'est-à-dire pourtant avec ses vapeurs.

L A C O M T E S S E .

La campagne ne l'a pas guérie ?

L E V I C O M T E .

Pardonnez-moi , tout l'été elle n'en a pas eu ; c'est-à-dire , jusqu'à la S. Jean , qu'elles lui sont revenues.

L A C O M T E S S E .

C'est un triste état que celui-là.

L E V I C O M T E .

Oh ! on ne peut pas plus triste ; c'est-à-dire , quand je dis triste , c'est quand on est seule ; car quand on a du monde , & puis moi sur-tout qui cherche à l'égayer , cela suspend sa douleur ; & ce qui me le prouvoit , c'est qu'elle s'endormoit l'après-dîner presque toujours.

L A C O M T E S S E .

Comment avez-vous pu la quitter ?

L E V I C O M T E .

Ce sont les affaires qui m'ont appelé ici ; & rien ne cede à cela , comme vous savez. Cependant , quand je dis les affaires , c'est-à-dire que je n'en ai point ; car je n'ai rien à demander , aucun procès à solliciter. J'ai un revenu fixe qui ne peut s'accroître ni diminuer ; mais il faut se mettre au courant de Paris. On se

DRAMATIQUES. II

rouille dans la province. Quand je dis, on se rouille, c'est-à-dire qu'on ne se rouille pas, quand on a toujours vécu avec des gens comme moi, ou d'autres, cela est égal.

LA COMTESSE, bâillant.

Ce que vous dites là est bien vrai.

LE VICOMTE.

Quand on est amusant, on a toujours des ressources. Quand je dis des ressources, c'est-à-dire que hors Paris il n'y en a guère; mais nous savons nous en faire, & c'est là-dessus que je voulois vous demander des conseils, & comme vous faites quand vous êtes à votre terre de Clérancy.



SCENE III.

*LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LE VICOMTE, LEGRIS.*

LEGRIS, annonçant.

M. le Chevalier de Sourville.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, vous permettez enfin....

L E V I C O M T E .

Quoi, c'est le Chevalier ? . . . Que je suis aise de vous voir ! Mais faites vos complimens ; je vous parlerai après.

L A C O M T E S S E .

Affeyez-vous donc , Messieurs.

L E C H E V A L I E R .

Madame , je vous apporte une lettre que je vous prie en grace de lire : vous verrez. . .

L A C O M T E S S E .

Donnez.

L E C H E V A L I E R , *donnant la lettre.*

La voici.

L A C O M T E S S E , *mettant la lettre dans sa poche.*

Je la lirai.

L E V I C O M T E .

Madame , si je vous gêne. . . . (*Il se leve.*)

L E C H E V A L I E R , *à part.*

Sûrement.

L A C O M T E S S E .

Point du tout , Vicomte.

L E V I C O M T E .

J'en suis très-aise. (*Se rasséyant.*) C'est une chose très-agréable que les lettres.

L E C H E V A L I E R.

Il y en a , Monsieur , qui causent quelque-fois bien du chagrin.

L E V I C O M T E.

Ce que vous dites là est bien vrai , par exemple. Quand je dis bien vrai , c'est-à-dire , pas toujours , car....

L E C H E V A L I E R.

Monsieur , quand une lettre vous fait paroître coupable , & que vous ne l'êtes pas....

L E V I C O M T E.

Ah diable ! vous parlez là de choses fort fâcheuses , mais très-fâcheuses.

L E C H E V A L I E R.

Désespérantes , Monsieur !

L E V I C O M T E.

Oui , désespérantes. Quand je dis désespérantes , c'est-à-dire , cependant qu'il y a du remède à tout.

L E C H E V A L I E R.

Mais comment persuader qu'on est innocent ? Madame , croyez-vous que cela soit aisé ?

L A C O M T E S S E.

Il faut avoir patience , Monsieur.

L E V I C O M T E .

Oui, oui, rien ne se fait aussi promptement qu'on le voudroit; on rencontre souvent des obstacles que l'on n'a pas prévus.

L E C H E V A L I E R .

Eh, Monsieur! je ne le fais que trop, dans ce moment-ci sur-tout.

L E V I C O M T E .

Quand je dis des obstacles, c'est-à-dire, qu'il n'y en a pas toujours que l'on ne puisse vaincre. Par exemple, j'ai eu beaucoup de difficultés pour la terre que je voulois acheter; il y avoit des substitutions, des.... je ne fais pas trop comment vous dire, enfin des choses qui m'empêchoient de l'acquérir. Cela ne m'a point rebuté, parce qu'elle me plaisoit. Savez-vous ce que j'ai fait? J'en ai acheté une autre qui me plait davantage.

L A C O M T E S S E .

Vous avez des expédiens admirables pour tout.

L E V I C O M T E .

Ah! oui, voilà ce que j'ai au-dessus de tout le monde: c'est un grand avantage. Quand je dis un avantage, c'est-à-dire qu'il n'y en a pas

dans cela. L'imagination fait tout ; il faut savoir imaginer , comme je fais toujours.

LE CHEVALIER.

Si vous pouviez imaginer , par exemple , un moyen de se défaire des importuns , ce seroit un secret bien agréable.

LE VICOMTE.

Vous avez bien raison : les importuns sont insupportables. Quand je dis insupportables pourtant , c'est-à-dire , que cela ne me fait rien à moi.

LA COMTESSE.

Je le crois : sans cela on seroit trop à plaindre.

LE VICOMTE.

A plaindre , sans doute. Quand je dis à plaindre , c'est-à-dire qu'on ne l'est pas ; parce qu'il n'y a qu'à faire comme je fais. Quand je suis dans une maison auprès d'une belle dame , comme Madame la Comtesse , par exemple , je me trouve si bien ; que j'y passerois la journée , sans que personne pût m'y déplaire : aussi je ne fais souvent qu'une visite dans toute une après-dinée ; voilà comme je suis.

LE CHEVALIER.

Ah , je suis perdu ! (*A la Comtesse.*) Madame. . . .

L A C O M T E S S E .

Quoi ?

L E C H E V A L I E R .

Est-ce qu'il ne s'en ira jamais ?

L A C O M T E S S E .

La conversation de Monsieur vous plait ?

L E V I C O M T E .

Écoutez donc , vous êtes bien honnête ; mais quand on s'amuse , on amuse toujours les autres . Quand je dis on amuse , c'est à dire qu'on n'amuse pas , mais qu'on doit amuser .

L E C H E V A L I E R .

S'il y en a qu'on amuse , il y en a bien que l'on impatiente .

L E V I C O M T E .

Oui , oui , comme vous dites .

L E C H E V A L I E R .

Mais , Monsieur , est-ce que vous n'allez jamais au spectacle ?

L E V I C O M T E .

Non , jamais . Quand je dis jamais , c'est à dire , à Paris ; car je l'aime beaucoup : on joue la comédie tout l'été dans ma terre des Bornes .

L A C O M T E S S E .

Tout l'été , cela doit être charmant !

D R A M A T I Q U E S. 17

L E C H E V A L I E R , à la Comtesse.

Il ne finira jamais , si vous lui laissez entamer cette conversation-là.

L E V I C O M T E.

Quand je dis tout l'été , c'est-à-dire , dans l'automne ; parce que dans l'été il fait trop chaud. Nous avons des pièces charmantes , parce que je les faisois. Quand je dis , je les faisois , c'est-à-dire que je ne les faisois pas entièrement , parce que je prenois des scènes toutes faites des meilleurs auteurs , que je joignois ensemble.

L A C O M T E S S E.

Je ne comprends pas bien cela.

L E V I C O M T E.

Je m'en vais vous l'expliquer.

L A C O M T E S S E.

Vous me ferez plaisir.

L E C H E V A L I E R , à part.

Pour moi , j'en mourrai d'impatience.

L E V I C O M T E.

Vous savez , Madame ... Quand je dis , vous savez , c'est-à-dire , peut-être que vous ne le savez pas , parce que vous n'y êtes pas obligée ; mais il faut le savoir pour m'entendre. Pour

bien faire une comédie , il faut que chaque personnage ait un caractère : or on les a tous faits & très-bien. Je prends donc la meilleure scène de l'Avare , que je mets avec la meilleure du Joueur , du Glorieux , du Misanthrope. Vous concevez bien , ou plutôt vous ne pouvez pas concevoir cela sans l'avoir vu. Quand il me manque des vers , & que je n'en trouve pas absolument , j'en fais pour joindre le tout ensemble.

L A C O M T E S S E.

Quoi, vous faites des vers ?

L E V I C O M T E.

Oui vraiment , & de très-bons. Quand je dis que j'en fais , c'est-à-dire , que je n'en fais pas ; mais j'ai de la mémoire , je prends une rime d'un côté , une rime d'un autre , dans tout ce que je me rappelle ; & voilà comme cela va , en cherchant un peu.

L A C O M T E S S E.

Vous devriez bien en faire pour moi.

L E V I C O M T E.

Avec grand plaisir , quand vous voudrez.

L E C H E V A L I E R.

Oh , oui , madame vous donnera du tems.

LA COMTESSE.

Non, je voudrais que ce fût tout-à-l'heure.

LE VICOMTE.

Je ne demande pas mieux. Quand je dis pas mieux, c'est-à-dire....

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à sonner; on vous apportera du papier, de l'encre...

LE CHEVALIER.

Si Monsieur passoit dans votre cabinet, il ne feroit point distrait.

LE VICOMTE.

Oui, je ferois beaucoup mieux, c'est-à-dire pourtant qu'ici...

LA COMTESSE.

C'est que j'aurois voulu le voir travailler.

LE CHEVALIER.

Non, non. Monsieur, voulez-vous bien passer? (*Il le conduit.*)

LE VICOMTE.

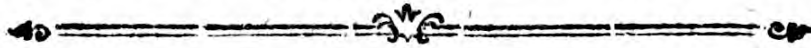
Très-volontiers, très-volontiers. (*Il revient.*)
Je ne ferai pas long-tems, ne vous impatientez pas. Quand je dis....

LE CHEVALIER.

Eh! vous perdez du tems.

LE VICOMTE, *allant dans le cabinet.*

Allons, allons; vous avez raison. Quand je dis que vous avez raison, c'est-à-dire.....



S C E N E I V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH! Madame, je n'ai jamais autant souffert de ma vie.

LA COMTESSE.

J'ai vu toute votre impatience, & elle m'a fait le plus grand plaisir.

LE CHEVALIER.

Comment?

LA COMTESSE.

Elle vous a justifié entièrement vis-à-vis de moi, & si bien que je vous rends votre lettre, que je ne veux pas lire seulement.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, quel bonheur de ne plus vous paroître coupable!

LA COMTESSE.

Me pardonneriez-vous cette petite vengeance dont je viens de jouir?

L E C H E V A L I E R.

Je ne la méritois pas , puisque je n'ai jamais cessé de vous adorer ; & si j'avois à me plaindre , c'est de ce que vous m'en avez pu soupçonner. Mais je crains que le Vicomte ne vienne encore troubler mon bonheur.

L A C O M T E S S E.

Eh bien , passons par le jardin , pour aller chez ma mere. Sonnez.



 S C E N E V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LEGRIS.

L A C O M T E S S E.

JE vais chez ma mere. Vous direz au Vicomte qui est dans mon cabinet, que j'ai été obligée de sortir, que j'en suis bien fâchée, que je le prie de me revenir voir; & recommandez bien au Suisse de ne le plus laisser entrer.

L E G R I S.

Oui, Madame.

L A C O M T E S S E.

Allons, Chevalier. (*Ils sortent.*)

 S C E N E V I.

LE VICOMTE, LEGRIS.

LE VICOMTE, *un papier à la main.*

JE n'ai pas été long - tems, comme vous voyez... Mais où est-elle donc la Comtesse?

LEGRIS.

Monsieur, elle est très-fâchée d'avoir été obligée de sortir.

LE VICOMTE.

Elle est partie? Quand je dis partie...

LEGRIS.

Oui, M. le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pendant que je fais des vers pour elle? C'est-à-dire...

LEGRIS.

Elle vous en fait bien excuse, & elle vous prie de revenir bientôt la voir.

LE VICOMTE.

Sûrement. Quand je dis sûrement...

LEGRIS.

Vous n'y manquerez pas?

LE VICOMTE.

Je n'ai garde. C'est une femme charmante. Ah ça, tenez, vous lui donnerez ces vers que je viens de faire. Si elle n'en est pas contente, je les corrigerai quand je reviendrai. Quand je dis que je les corrigerai, c'est-à-dire...

LEGRIS.

En ce cas-là elle les trouvera bien.

24 PROVERBES DRAMATIQUES.

LE VICOMTE,

Je suis un peu pressé ; quand je dis que je suis pressé , c'est-à-dire que j'attendrais , si elle revenoit bientôt.

LEGRIS,

Elle est sortie pour toute la journée.

LE VICOMTE.

Je reviendrai demain ou après-demain ; c'est-à-dire... si je le peux.

LEGRIS.

Ce fera la même chose , c'est égal.

LE VICOMTE.

Adieu. N'oubliez pas de lui donner ces vers toujours ; c'est-à-dire...

LEGRIS.

Oui , oui. (*Ils s'en vont.*)



LE CHIEN

JUPITER.

PROVERBE LXI.

P E R S O N N A G E S .

M. DE SAINT - AURELE, *robe - de - chambre brune à grandes fleurs, bonnet de nuit, pantaloufles, & mouchoir de col.*

Mlle. DE SAINT - AURELE, *fille de M. de Saint - Aurele, en robe - de - chambre, tablier verd, & coëffe en petit bonnet.*

M. DE VALBERT, *habit rouge galonné, épée & chapeau uni.*

FLAMAND, *laquais de M. de Saint - Aurele, redingote croisée à boutons plats, & petite perruque ronde.*

La scene est chez M. de Saint - Aurele, dans un fallon.

LE CHIEN JUPITER.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE SAINT-AURELE, M. DE
VALBERT.

Mlle. DE S. AURELE.

COMPRENEZ-VOUS bien ce que je vous dis ?

M. DE VALBERT.

Oh, sûrement ! Je vous écoute avec attention.

Mlle. DE S. AURELE.

C'est que quelquefois vous êtes si distrait en
écoutant. . .

M. DE VALBERT.

Je vous jure que je ne pense qu'à vous, que
je ne parle que de vous, & que je ne suis ja-
mais occupé d'autre chose.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui, quand il ne le faut pas ; & je suis sûre

que ce sont vos distractions qui auront appris à mon pere que nous nous aimons.

M. D E V A L B E R T.

Oh ! je ne suis plus distrait.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Vous ne l'êtes plus ?

M. D E V A L B E R T.

Non, non, je me suis bien corrigé.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Oui, très - bien. En sortant hier de la maison où nous avons soupé, vous avez fait à Madame de Berly toutes les questions que vous me faites ordinairement, & toujours en l'appellant Mademoiselle.

M. D E V A L B E R T.

Moi ?

Mlle. D E S. A U R E L E.

Je vous ai entendu lui parler de son pere, qui est mort il y a dix ans. Vous lui demandiez s'il fortiroit aujourd'hui.

M. D E V A L B E R T.

Cela n'est pas possible.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Cela ne devrait pas être ; mais, avec vous, cela n'est pas étonnant. Songez donc à tout ce

que vous devez faire pour déterminer Madame votre mere à faire parler à mon pere ; car , comme je vous le répète , je suis persuadée qu'il songe très - sérieusement à me marier : & s'il s'entête une fois de quelque projet , vous pouvez compter que rien ne le fera changer de système.

M. D E V A L B E R T.

Vous croyez donc qu'il n'aura pas de répugnance à vous marier avec moi ?

Mlle. D E S. A U R E L E.

Non , à présent. Il y a huit jours cela auroit été différent ; votre procès n'étoit pas gagné , & votre fortune n'étoit pas assurée comme elle l'est actuellement.

M. D E V A L B E R T.

Je ne vous en aimois pas moins , & ce ne seroit pas votre fortune qui me feroit changer de sentiment.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Je le crois ; mais ce n'est pas de ma fortune qu'il étoit question , c'étoit de la vôtre.

M. D E V A L B E R T.

Ai-je dit autre chose ?

Mlle. D E S. A U R E L E.

Voilà ce que j'avois de pressé à vous dire ,

& c'est ce qui m'a fait desirer de vous voir ce soir, avant que mon père fût rentré.

M. D E V A L B E R T.

Quoi ! vous n'avez pas autre chose à me dire ?
Ah, vous ne m'aimez plus !

Mlle. D E S. A U R E L E.

Mais je crois que vous êtes fou ?

M. D E V A L B E R T.

Oui, je le suis, d'aimer une ingrate. . . .

Mlle. D E S. A U R E L E.

Sûrement vous plaisantez : où est l'ingratitude de vous presser de faire tout ce qu'il est possible pour déterminer mon père en votre faveur ?

M. D E V A L B E R T.

Ah ! je vous demande pardon.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Vous voyez bien que j'avois raison de vous reprocher vos distractions, puisque même dans ce moment - ci vous. . . . Mais qu'entends-je ? Je crois que c'est mon père qui rentre déjà.

M. D E V A L B E R T.

Je vais m'en aller.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Et par où ? Vous le rencontreriez sûrement.

Ecoutez, je vais vous cacher dans ce cabinet. . . .

M. DE VALBERT.

C'est bien dit. (*Il va pour y entrer.*)

Mlle. DE S. AURELE.

Attendez donc ; il ne viendra peut-être pas ici tout de suite : il se déshabille toujours de l'autre côté.

M. DE VALBERT.

Eh bien , que faut-il que je fasse ?

Mlle. DE S. AURELE.

Quand il sera endormi , vous sortirez du cabinet.

M. DE VALBERT.

Pour aller vous trouver dans votre chambre ?

Mlle. DE S. AURELE.

Non pas , s'il vous plait ; pour vous en aller chez vous.

M. DE VALBERT.

Rien n'est plus aisé.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui, pour un autre ; mais pour vous. . . .

M. DE VALBERT.

Ne craignez rien.

Mlle. DE S. AURELE.

S'il éteint sa lumière , vous ne trouverez jamais la porte , & vous ferez du bruit.

M. D E V A L B E R T.

Oh , la porte ! elle est à gauche. (*Il montre à droite.*)

Mlle. D E S. A U R E L E.

Oui , à gauche , de ce côté-là ?

M. D E V A L B E R T.

Qu'est-ce que cela fait , pourvu que je vous réponde de la trouver ?

Mlle. D E S. A U R E L E.

Mais je crains que vous ne fassiez du bruit , & que mon pere ne se réveille.

M. D E V A L B E R T.

Eh bien , il croira que c'est son chien.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Et pourquoi voulez-vous qu'il le croie ?

M. D E V A L B E R T.

C'est que je le contrefais à merveille.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Vous ?

M. D E V A L B E R T.

Oui : vous ne vous souvenez pas qu'avec mon mouchoir je contrefaisois le bruit qu'il fait quand il se gratte la teigne qu'il a à l'oreille ?

Mlle. D E S. A U R E L E.

C'est de Jupiter que vous voulez parler ?

M.

M. DE VALBERT.

Oui ; voulez-vous que je vous montre ? (*Il secoue son mouchoir.*) Écoutez, écoutez.

Mlle. DE S. AURELE.

Eh non, non.

M. DE VALBERT.

Vous ne voulez pas entendre ?

Mlle. DE S. AURELE.

Eh ! Jupiter est mort il y a six mois.

M. DE VALBERT.

Mais il en a un autre ; c'est la même chose.

Mlle. DE S. AURELE.

Point du tout, Sultan ne se gratte pas. En vérité, vous me faites trembler !

M. DE VALBERT.

Soyez tranquille.

Mlle. DE S. AURELE.

Je ne saurois l'être ; & si mon pere vient à découvrir que vous êtes ici, cela l'irritera contre nous deux, & détruira tous nos projets.

M. DE VALBERT.

Ne craignez rien ; je vous réponds de tout.

Mlle. DE S. AURELE.

Ne fortiez pas qu'il ne soit bien endormi.

M. D E V A L B E R T.

Oui, oui.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Que lorsque vous l'entendrez ronfler. Je crois que le voilà qui vient. Entrez dans le cabinet.

(M. de Valbert entre dans le cabinet.)



S C E N E I I.

Mlle. D E S A I N T - A U R E L E , M. D E S A I N T - A U R E L E *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, F L A M A N D.

M. D E S. A U R E L E , *toussant.*

F L A M A N D , vous n'oublierez donc pas demain matin d'aller par-tout où je vous ai dit ?

F L A M A N D.

Non , Monsieur.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Papa , vous êtes rentré de bonne heure.

M. D E S. A U R E L E.

C'est que ce soir je ne me porte pas bien ; mon asthme me tourmente. (*Il touffe.*)

Mlle. D E S. A U R E L E.

Couchez-vous , au lieu de vous amuser à lire , comme vous faites toujours.

M. DE S. AURELE.

Je me garderai bien de me coucher ce soir.

Mlle. DE S. AURELE.

Pourquoi donc ?

M. DE S. AURELE.

A cause de mon oppression, qui augmenteroit encore. Je vais me mettre sur ma chaise longue. (*Il touffe.*)

Mlle. DE S. AURELE.

C'est bien cruel de souffrir comme cela.

M. DE S. AURELE.

Que veux-tu, mon enfant ? il faut bien vouloir ce qu'on ne peut pas empêcher.

Mlle. DE S. AURELE.

C'est que vous ferez mal à votre aise, & que vous ne pourrez pas dormir.

M. DE S. AURELE.

Je lirai.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui ; mais cela vous échauffe. Ah ! papa, ne lisez pas ce soir.

M. DE S. AURELE.

Mais c'est que je m'ennuierai.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous dormirez.

M. D E S. A U R E L E.

Je le voudrais bien. Flamand, vous irez chez mon notaire, savoir s'il sera chez lui à midi demain.

F L A M A N D.

Oui, Monsieur.

M. D E S. A U R E L E.

Ma fille, j'ai bien des choses à te dire.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Qu'est-ce que c'est donc, papa?

M. D E S. A U R E L E.

Ah! tu n'en feras pas fâchée.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Mais encore?

M. D E S. A U R E L E.

Va, va te coucher : tu ne te réveilleras pas toujours fille. (*Il touffe.*) Tu dois m'entendre ; je t'expliquerai cela.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Mais, papa, tant que je ferai avec vous, je ne m'ennuierai point d'être fille.

M. D E S. A U R E L E.

Oh, oui, elles disent toujours cela ; mais elles font bien aises quand on les marie. (*Il touffe.*) N'est-ce pas, Flamand?

F L A M A N D.

Dame, Monsieur, écoutez donc, Mademoiselle est du bois dont on fait les femmes.

M. D E S. A U R F L E.

Demain, demain, nous parlerons de tout cela.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Vous ne voulez me rien dire aujourd'hui, papa ?

M. D E S. A U R E L E.

Non, non : allons, bon soir.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Que je vous voie assis, pour savoir si vous ferez bien.

M. D E S. A U R E L E.

Flamand m'arrangera ; va te coucher.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Vous me promettez de ne pas lire ?

M. D E S. A U R E L E.

Si j'ai envie de dormir.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Bon soir, papa. (*Elle l'embrasse.*) Flamand, ne laissez pas lire papa.

M. D E S. A U R E L E.

Adieu, adieu.

S C È N E I I I.

M. DE SAINT-AURELÉ, FLAMAND.

M. DE S. AURELÉ.

FLAMAND, je crois que ma fille ne sera pas fâchée d'être mariée ?

F L A M A N D.

Elle aura raison, sur-tout si vous lui donnez un bon mari. Mais, Monsieur, fera-ce bientôt ?

M. DE S. AURELÉ.

Vous êtes curieux, Monsieur Flamand.

F L A M A N D.

Oh ! moi, cela ne me fait rien du tout. Allons ; Monsieur, voulez-vous vous coucher ? car j'ai encore bien des choses à faire ce soir.

M. DE S. AURELÉ.

Eh bien, allons. (*Il se met sur la chaise longue.*) Ai-je tout ce qu'il me faut ?

F L A M A N D.

Affurément. Ne semble-t-il pas que je vous laisse jamais manquer de quelque chose ?

M. DE S. AURELÉ.

Si tu te fâches . . .

F L A M A N D .

Je ne me fâche pas. Allons, êtes-vous bien ?

M. D E S. A U R E L E .

Oui, oui.

F L A M A N D .

Je m'en vais mettre le couvre-pied.

M. D E S. A U R E L E .

Il n'y aura pas de mal.

F L A M A N D .

Vous avez là votre table....

M. D E S. A U R E L E .

Oui ; mais ici, où est l'autre ?

F L A M A N D .

Vous n'en avez que faire.

M. D E S. A U R E L E .

Et si, pour mettre la lumière.

F L A M A N D .

La lumière ?

M. D E S. A U R E L E .

Oui, mon livre, mes lunettes.

F L A M A N D .

Vous n'avez que faire de lunettes ni de livre,
parce que vous n'aurez point de lumière.

M. D E S. A U R E L E .

Je n'aurai point de lumière ?

F L A M A N D.

Non , non ; Mademoiselle ne veut pas que vous lisiez.

M. D E S. A U R E L E.

Mais si je le veux , moi ?

F L A M A N D.

Ce qu'il faut que vous vouliez , c'est dormir.

M. D E S. A U R E L E.

Mais si je ne peux pas ?

F L A M A N D.

Bon ! quand on n'a rien de mieux à faire , il faut bien qu'on dorme.

M. D E S. A U R E L E.

Qui , vous autres , qui dormez quand vous voulez.

F L A M A N D.

Vous verrez que nous avons tort. A quelle heure faut-il entrer demain ?

M. D E S. A U R E L E.

De bonne heure ; quand tu feras levé.

F L A M A N D.

C'est bon.

M. D E S. A U R E L E.

Flamand !

F L A M A N D.

Monsieur ?

DRAMATIQUES 41

M. DE S. AURELE.

Mets toujours là une table, pour ma tabatiere
& la sonnette.

FLAMAND.

Ah, mon Dieu ! on ne finit jamais.

M. DE S. AURELE.

Veux-tu bien faire ce que je te dis ?

FLAMAND.

Eh bien, est-ce que je ne le fais pas ? (*Il apporte la table.*)

M. DE S. AURELE.

La sonnette y est-elle ?

FLAMAND.

Oui, oui.

M. DE S. AURELE.

N'oublie pas ce que je t'ai dit pour demain :

FLAMAND.

Oh ! demain il fera jour. Dormez, dormez.





S C E N E IV.

M. DE SAINT-AURELE , M. DE
VALBERT.

M. DE VALBERT, *ouvrant la porte
du cabinet.*

ÉCOUTONS quand il sera endormi.

M. DE S. AURELE.

Qu'est-ce que tu dis , Flamand ?

M. DE VALBERT.

Oh ! rien , rien.

M. DE S. AURELE.

Ce drôle-là fait le maître. — (1) On est bien à plaindre de dépendre de ses gens. — Heureusement qu'il me semble que je dormirai bientôt.

M. DE VALBERT.

Tant mieux , tant mieux.

M. DE S. AURELE.

Ce coquin de Flamand parle toujours tout seul. Veux-tu bien te taire ?

M. DE VALBERT.

Je ne dirai plus rien.

(1) — Cette marque indique des momens de silence.

M. DE S. AURELE.

Je suis fâché de ne m'être pas couché dans mon lit. — Oui, mon oppression ne vient pas. — Je crois que je m'endors. — Oui. (*Il ronfle.*)

M. DE VALBERT.

Écoutons ; il commence à ronfler. (*Il entre en reculant pour fermer la porte du cabinet.*) Voyons ; tantôt je disois, la porte est à droite. (*Il marche, & touche une chaise qu'il renverse.*)

M. DE S. AURELE, se réveillant.

Qui est-ce qui est là ? (*M. de Valbert tire son mouchoir ; & fait le chien qui se gratte l'oreille.*) J'entends, je crois, quelque chose, ou je rêve. Je suis bien fâché de m'être réveillé. — (*M. de Valbert marche encore, & touche une autre chaise.*) Mais qu'est-ce donc que cela ? (*M. de Valbert secoue son mouchoir.*) Je n'y comprends rien. (*M. de Valbert renverse la table qui est auprès de lui.*) Répondez donc ; qui est-ce qui est là ? (*M. de Valbert secoue son mouchoir.*) Je ne trouve point ma sonnette ; elle est tombée. (*M. de Valbert secoue toujours son mouchoir en cherchant la porte.*) Voulez-vous bien parler ? Qui est-ce qui est là ?

M. DE VALBERT.

Eh bien, Monsieur, c'est votre chien Jupiter

qui se gratte l'oreille. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. DE S. AURELE.

Mon chien Jupiter ? Il est mort il y a long-tems.

M. DE VALBERT.

Je veux dire Sultan. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. DE S. AURELE.

Sultan n'a point de mal à l'oreille.

M. DE VALBERT.

Ah ! cela est vrai.

M. DE S. AURELE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Il appelle.*)
Flamand , Flamand !

S C E N E V.

Mlle. DE SAINT-AURELE , M. DE
S. AURELE , M. DE VALBERT.

Mlle. DE S. AURELE , *ouvrant la porte
de sa chambre , une lumiere à la main.*

EH , mon Dieu , papa , qu'avez - vous donc ?
Est-ce que vous vous trouvez mal ?

M. DE S. AURELE.

Non , non ; mais c'est qu'il y a ici quelqu'un

qui fait un bruit du diable , qui a tout renversé ,
& qui m'a réveillé.

Mlle. DE S. AURELE, *regardant M. de
Valbert qui se cache derriere elle.*

Comment donc ? Cela n'est pas possible.

M. DE S. AURELE,
Je te dis que si , puisqu'il m'a parlé.

Mlle. DE S. AURELE, *regardant M. de
Valbert qui est embarrassé.*

Il vous a parlé ?

M. DE S. AURELE.

Oui , il m'a dit qu'il étoit mon chien Jupi-
ter , & puis Sultan.

Mlle. DE S. AURELE, *regardant
M. de Valbert.*

Bon ! c'est un rêve que vous avez fait.

M. DE S. AURELE.

Je te dis que non ; & ce qu'il y a de singu-
lier , c'est que j'ai trouvé que c'étoit la voix
de M. de Valbert.

Mlle. DE S. AURELE.

De M. de Valbert ?

M. DE S. AURELE.

Oui , de M. de Valbert. Si c'est lui , il a tort
de venir si matin ; & sa mere auroit bien dû
l'en empêcher.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Comment sa mere? Vous croyez que c'est elle....

M. D E S. A U R E L E.

Elle doit le savoir toujours. Apparemment qu'elle lui aura dit ce que nous avions conclu ensemble.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Je ne vous comprends pas bien, papa.

M. D E S. A U R E L E.

Je voulois te dire tout cela demain. J'ai su que tu aimois M. de Valbert : j'ai été trouver sa mere pour savoir si elle en savoit quelque chose; elle m'a tout avoué, & qu'il dépendoit de moi de faire le bonheur de son fils.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Est-il possible? Et qu'avez-vous répondu?

M. D E S. A U R E L E.

Que si le parti te convenoit, ce seroit une affaire bientôt faite; & je voulois raisonner de tout cela avec toi.

Mlle. D E S. A U R E L E.

Ah, cher papa, que je vous aurai d'obligation!

D R A M A T I Q U E S . 47

M. DE S. AURELE.

Apparemment que cet étourdi de Valbert est venu dès le matin pour me remercier.

Mlle. DE S. AURELE.

C'est cela même.

M. DE S. AURELE.

Il pouvoit bien attendre un peu plus tard. Mais où est-il donc ?

Mlle. DE S. AURELE.

Tenez, le voilà.

M. DE S. AURELE.

Ah ! M. le drôle, vous m'avez fait grand tort de me réveiller ; mais je vous le pardonne.

M. DE VALBERT.

Monfieur, je ne faurois vous exprimer ma joie. Ah, Mademoifelle !

Mlle. DE S. AURELE.

Mon pere!...

M. DE S. AURELE.

Oui, oui, vous direz tout cela demain. J'ai envie de m'aller coucher dans mon lit. Appelez-moi Flamand ; car je ne fais où est ma sonnette.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous n'aurez pas befoin de lui, papa.

48 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. DE VALBERT.

Oui, oui, nous allons vous aider à vous
coucher. Donnez-moi la main. (*M. de S. Au-
rele se lève.*)

M. DE S. AURELE.

Passons dans ma chambre; mais allez-vous-
en tout de suite après, car je veux dormir. (*Ils
s'en vont.*)



L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR.

PROVERBES LXXII.

Tome V.

D

P E R S O N N A G E S.

LE MARQUIS D'ARVILLE, *Ambassadeur,*
en habit de voyage galonné, croix de S. Louis,
ensuite en robe-de-chambre assez belle.

LA MARQUISE D'ARVILLE, *sa femme,*
bien mise.

LE CHEVALIER DE ROSEMONT, *en habit*
verd galonné en or, uniforme de Choisy.

JULIE, *femme - de - chambre de la Marquise*
d'Arville, en femme - de - chambre.

La scene est chez la Marquise d'Arville, dans
son salon.



L'AMBASSADEUR.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

ENTREZ donc ici, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Me voilà, me voilà.

LA MARQUISE.

Mais dites-moi donc, qu'est-ce que c'est que toutes ces folies que vous faites devant une femme-de-chambre que je n'ai que d'hier, & que je ne suis pas encore déterminée à garder ?

LE CHEVALIER.

Bon ! ne sont-elles pas accoutumées à cela ?

LA MARQUISE.

Celle-ci me déplaît.

LE CHEVALIER.

Eh bien, renvoyez-la.

L A M A R Q U I S E.

Oui ; & elle ira dire que vous êtes avec moi d'une familiarité. . . . Voyez à quoi vous m'exposez, à garder une créature qui est d'une mauffaderie insoutenable.

L E C H E V A L I E R.

Mais est-ce qu'on ne renvoie jamais de femmes-de-chambre ?

L A M A R Q U I S E.

Je crois que c'est toujours très-mal. Je n'ai laissé marier Julie, que parce qu'elle vouloit me quitter. Je lui ai même persuadé que Lebrun en étoit amoureux, & il n'y pensoit seulement pas.

L E C H E V A L I E R, *riant.*

C'est délicieux !

L A M A R Q U I S E.

C'est pourtant vous qui en êtes la cause.

L E C H E V A L I E R..

Vous ne m'en avez jamais parlé. Ce pauvre Lebrun a donc été sacrifié ?

L A M A R Q U I S E.

Comment sacrifié ?

L E C H E V A L I E R..

Oui, Julie n'est rien moins que belle.

DRAMATIQUES. 53

LA MARQUISE.

Elle l'est assez pour lui. Mais pourquoi allez-vous à Choisy aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Parce que le Comte m'a mandé que j'étois sur la liste.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous l'en aviez chargé ?

LE CHEVALIER.

Mais, oui.

LA MARQUISE.

A-propos de quoi, lui sur-tout qui ne se souvient jamais de rien ? Il est bien étonnant qu'avec ses distractions il y ait songé.

LE CHEVALIER.

Mais c'est qu'il est fort mon ami.

LA MARQUISE.

Votre ami ? Ne lui faites pas de confiance toujours.

LE CHEVALIER.

Bon ! vous croyez que par distraction. . . .

LA MARQUISE.

A propos , que je vous dise donc.

LE CHEVALIER.

Quoi ?

L A M A R Q U I S E .

Mon mari qui est las de son ambassade , & qui veut demander à revenir. J'ai peur même qu'il ne veuille être ici pour la promotion ; il s'est avisé de vouloir avoir le cordon bleu.

L E C H E V A L I E R .

Il faut lui mander qu'on n'en fera pas cette année. A-t-il trente-cinq ans ?

L A M A R Q U I S E .

Oui , vraiment ; & quand il s'est mis une fois une chose dans la tête , il n'est pas aisé de l'en faire revenir. Il m'a écrit mille choses tendres , il y a quinze jours.

L E C H E V A L I E R .

Il est peut-être amoureux de vous , ce cher Marquis.

L A M A R Q U I S E .

Je le croirois assez.

L E C H E V A L I E R .

C'est inconcevable que je ne l'aie jamais vu !

L A M A R Q U I S E .

Cela n'est pas possible ?

L E C H E V A L I E R .

Non , d'honneur. (*Il tire sa montre.*)

L A M A R Q U I S E .

Est-ce que vous vous en allez ?

LE CHEVALIER.

Où , il est tard ; je n'ai pas trop de tems.

(*Il veut sortir par une autre porte que par celle où il est entré.*)

LA MARQUISE.

Eh bien , par où allez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Par le jardin ; ma chaise m'attend sur le rempart.

LA MARQUISE.

Il est bien nécessaire d'avoir cet air de mystere à l'heure qu'il est ! Que diront mes gens , qui ne vous auront pas vu sortir ?

LE CHEVALIER.

Cela est vrai.

LA MARQUISE.

Quel étourdi ! Quand reviendrez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mercredi ; ne vous l'ai-je pas dit ?

LA MARQUISE.

Non , vraiment. Vous m'écrirez.

LE CHEVALIER.

Sûrement. (*Il lui baise la main.*) Adieu , belle Marquise.

LA MARQUISE.

Vous serez bien aise de trouver la Vicomtesse à Choisy.

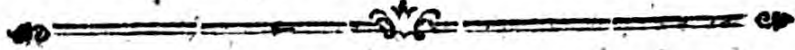
56 P R O V E R B E S

L E C H E V A L I E R.

Allons , vous êtes folle. Où souperiez - vous
ce soir ?

L A M A R Q U I S E.

Mais ici , tout seule.



S C E N E I I.

L A M A R Q U I S E , J U L I E.

J U L I E.

MADAME , voilà M. le Marquis qui va arriver.

L A M A R Q U I S E.

Quoi , mon mari ?

J U L I E.

Oui , Madame ; son valet-de-chambre est ici
depuis une heure.

L A M A R Q U I S E.

Il falloit donc m'avertir : à quoi m'exposez-
vous !

J U L I E.

Mais , Madame , je ne viens de le savoir que
tout-à-l'heure. M. le Marquis veut vous sur-
prendre : ne dites pas que je vous l'ai dit,

L A M A R Q U I S E.

Voilà une belle imagination !

JULIE.

Je favois bien que cela ne feroit pas plaisir à Madame ; mais j'ai cru bien faire de l'avertir.

LA MARQUISE, *à elle-même.*

C'est son projet qui le fait venir apparemment.

JULIE.

Je crois que je l'entends.

LA MARQUISE.

C'est lui-même.



SCENE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
JULIE.

LE MARQUIS, *embrassant la Marquise.*

Vous ne m'attendiez pas si-tôt, Madame.

LA MARQUISE.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

Vous êtes plus belle que jamais, & vous vous portez à merveille.

LA MARQUISE.

Ce soir ; j'ai été malade toute la journée. . .
Vous êtes engraisfé.

P R O V E R B E S

L E M A R Q U I S.

Trouvez-vous ? Je suis pourtant venu de
Strasbourg fans coucher en chemin.

L A M A R Q U I S E.

Vous avez dormi dans votre voiture ?

L E M A R Q U I S.

Ah , oui ! Je suis bien fatigué. Avez - vous
quelqu'un à souper ce soir ?

L A M A R Q U I S E.

Non ; je comptois aller chez ma mere.

L E M A R Q U I S.

Je vais envoyer favoir de ses nouvelles , &
lui faire dite que vous n'irez pas.

J U L I E.

M. le Marquis, voulez-vous que j'y envoie ?

L E M A R Q U I S.

Non, non. Bonjour, Julie. Madame, vou-
lez - vous bien que je me mette en robe-de-
chambre ?

L A M A R Q U I S E.

Mais sûrement. J'aime bien cette question !

L E M A R Q U I S.

Je m'en vais envoyer des lettres que j'ai à
faire remettre , & je reviens dans l'instant. (*Il
sort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

EH bien, Mademoiselle, vous attendiez-vous à ce retour-là ?

JULIE.

Non, sûrement, Madame.

LA MARQUISE.

C'est son frere l'Abbé qui aura négocié tout cela. Il a une ambition insoutenable ! Toute cette famille m'est odieuse.

JULIE.

Madame est bien heureuse que M. le Marquis ne l'emmene pas avec lui dans son ambassade.

LA MARQUISE.

Ah ! mon dieu, que dites-vous là ! Il ne me manqueroit plus que cela. Mais vraiment, il faut que j'avertisse le Chevalier de ce retour. Dites à votre mari qu'il faut qu'il aille à Choisy.

JULIE.

Ce soir ?

LA MARQUISE.

Sûrement. Je m'en vais écrire ; je crains que le Chevalier ne fasse quelque étourderie.

JULIE.

Madame a bien raison.

LA MARQUISE.

Avertissez Lebrun de se tenir prêt.

JULIE.

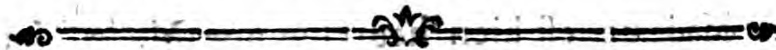
Il le fera dans le moment. Voici M. le Marquis.

LA MARQUISE.

Allez vite , & revenez ; je vous donnerai ma lettre.

JULIE.

Oui , Madame.



SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *en robe-de-chambre, des lettres à la main.*

JE viens de dire qu'on ne laisse entrer personne.

LA MARQUISE.

Pendant que vous allez lire vos lettres...

LE MARQUIS. E

Où allez-vous ?

LA MARQUISE. M

Je vais revenir.

LE MARQUIS. M

Mes lettres ne sont pas pressées.

LA MARQUISE. M

Je ne serai pas long-tems.

LE MARQUIS. M

Je ne veux les lire que demain, hors une
de l'Abbé. Rien ne m'intéresse dans tout cela.

LA MARQUISE. M

Lisez, lisez. (*Elle entre dans un cabinet.*)

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *lisant, assis.*

BON ! le roi est à Choisy. Je ne le verrai donc
que mercredi. Si j'avois su cela. . . .

LE CHEVALIER, *entrant par la porte
par où il vouloit sortir.*

Vous aviez raison, Marquise, le Comte s'est
trompé, je viens de le rencontrer. Ah ! . . .

62 P R O V E R B E S

L E M A R Q U I S , *se levant.*

Monfieur, vous croyez parler à une autre
perfonne.

L E C H E V A L I E R .

Monfieur, je vous avouerai que je fuis fort
furpris de vous trouver ici, & en robe-de-
chambre encore.

L E M A R Q U I S .

Je le fuis davantage moi, du ton fur lequel
il me paroît que vous y êtes.

L E C H E V A L I E R .

Je vois que je fuis facrifié, & que pendant
mon abfence on ne perd pas un instant. On a
bien raifon de dire qu'il faut s'attendre à tout
avec les femmes. Notre fort eft à peu près
égal; & à vous dire vrai, je ne me le perfua-
dois pas.

L E M A R Q U I S .

Monfieur, vous m'apprenez des chofes qui
ne me font point agréables.

L E C H E V A L I E R .

Et croyez-vous, Monfieur, qu'il me foit
plus agréable de vous trouver ici, & en robe-
de-chambre?

L E M A R Q U I S .

Je crois en avoir le droit.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il faudra voir. Peut-on être plus cruellement trompé !

LE MARQUIS.

Monsieur, ces plaintes-là me déplaisent très-fort, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Monsieur, allez-vous-en, vous ne les entendrez pas.

LE MARQUIS.

Vous ne me connoissez pas apparemment ?

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur, & je suis très-fâché de voir que ce soit à vous qu'on me sacrifie ; mais vous n'en jouirez pas long-tems, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Monsieur, ce ton-là ne me convient point du tout.

LE CHEVALIER.

J'en suis fâché. Sortez, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Il est singulier que vous croyiez devoir me chasser d'ici.

LE CHEVALIER.

Vous le prendrez comme il vous plaira. Si

vous étiez de mes amis, je prendrois peut-être un autre ton ; mais avec un inconnu...

L E M A R Q U I S.

Un inconnu ?

L E C H E V A L I E R.

Sûrement. Je ne vous ai jamais vu nulle part, & vous ne devriez pas vous faire presser davantage de sortir.

L E M A R Q U I S.

C'est à moi de vous en prier : apprenez que je suis le maître ici.

L E C H E V A L I E R,

Vous ?

L E M A R Q U I S.

Oui, Monsieur.

L E C H E V A L I E R.

Pas tant que j'y ferai.

L E M A R Q U I S.

Monsieur, je vous dis que je suis le maître encore une fois.

L E C H E V A L I E R.

Habillez-vous, & nous verrons.



SCENE

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER, JULIE.

LA MARQUISE.

QU'EST-CE que vous avez donc , Monsieur ?
Ah , ciel ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous voyez , Madame , qu'après m'avoir
outragé , on veut encore me faire sortir de chez
moi.

LE CHEVALIER, *confondu.*

De chez vous ?

LE MARQUIS.

Oui , Monsieur , vous n'avez pas voulu l'en-
tendre.

JULIE.

C'est M. le Marquis.

LE CHEVALIER.

Monsieur , je vous croyois à votre ambaf-
fades. Madame , je vous demande bien pardon :
je suis désespéré ! (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Madame , je ne ferai point de bruit ; mais

66 PROVERBES DRAMATIQUES.

que ce soit une chose dite , ne le revoyez plus.

L A M A R Q U I S E.

Vous allez peut-être croire , Monsieur. . . .

L E M A R Q U I S.

Je ne veux point d'explication , & je ne vous en parlerai jamais. (*Il sort.*)

L A M A R Q U I S E.

Quelle imprudence ! Le Chevalier m'a perdue. (*Elle s'en va.*)



LE PRINCE
WOURTSBERG.

PROVERBE LXIII.

P E R S O N N A G E S.

LE PRINCE WOURTSBERG, Souverain.

Habit verd brodé en brandebourgs en or, cordon jaune bordé de rouge, plaque d'argent sur l'habit, chapeau & épée, coëffé en aile de pigeon, grand toupet.

LA PRINCESSE GUDULE, } robes riches,
LA PRINCESSE ULRIQUE, } beaucoup de
choses dans leurs coëffures en argent, en diamans & fleurs, contenance gênée, avec des éventails.

LE GRAND CHAMBELLAN, *habit brun & veste jaune brodés en argent, grande perruque brune, gants, canne, chapeau, & l'ordre du prince.*

LE BARON SCHLOFF; *habit à paremens magnifiques, coëffure comme le Prince, chapeau, épée, & l'ordre du Prince.*

M. BRILLANTSON, *chanteur François, habit & veste gris-de-fer, galonné d'un petit galon d'argent, chapeau & épée.*

FREDERIC, *valet-de-chambre du Prince. Habit verd galonné en or avec des revers, boutons plats, petite perruque ronde.*

LES MUSICIENS du Prince, *en uniforme verd, paremens jaunes, petit galon d'argent.*

La scene est dans le palais du Prince, dans un salon.

LE PRINCE

WOURTSBERG.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BRILLANTSON, FREDERIC.

FREDERIC.

ENTRE-VOUS ici, M. le François ?

M. BRILLANTSON.

Est-ce ici que demeure M. le Baron Schloff ?

FREDERIC.

Oui, il va venir tout présentement à cette chambre.

M. BRILLANTSON.

Je demande si c'est ici son logement.

FREDERIC.

Logement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, si c'est où il se couche, où il s'habille ?

E iij

F R E D E R I C .

Ah ! vous voulez dire son quartier.

M. B R I L L A N T S O N .

Son quartier ?

F R E D E R I C .

Oui , ce n'est pas à le droite du château , il faut marcher encore plus.

M. B R I L L A N T S O N .

Eh bien , je vais aller chez lui.

F R E D E R I C .

Non , il faut attendre ici , il viendra parler à vous. Tenez , je entends , je crois.

M. B R I L L A N T S O N .

Je vais . . .

F R E D E R I C .

Non , restez-vous là , il m'a dit : je vais regarder. (*Il regarde à la porte.*) C'est point encore.

M. B R I L L A N T S O N .

Comment appelez - vous cet endroit-ci ?

F R E D E R I C .

Endroit - ci ?

M. B R I L L A N T S O N .

Oui , cette chambre ?

F R E D E R I C .

C'est le quartier du Prince ; il dort encore plus là-bas , dans les autres.

M. B R I L L A N T S O N.

J'entends.

F R E D E R I C.

Tenez, je crois que voilà M. Baron. . . . Oui, c'est lui véritablement. Je suis plus pon présentement, j'ai marche sur la princesse.



S C E N E I I.

LE BARON, BRILLANTSON.

LE BARON.

EH bonjour, M. Brillantson. Je suis fort content de vous voir dans cette pays.

M. B R I L L A N T S O N.

Je craignois bien que vous ne fussiez pas de retour de vos voyages.

LE BARON.

Pardonne-moi, je suis retourné, il y a plus que cinq mois. Paris il est toujours joli. Je suis été fort charmé de ma derniere voyage; c'est un ville qu'il est fort agréable, fort charmant! Pourquoi donc vous il quitte la France?

M. B R I L L A N T S O N.

C'est que je suis bien aise de voir un peu

l'Allemagne. On m'a dit qu'il falloit tout connoître.

L E B A R O N.

Cette pays il est bon. Et Mlle. Perfil , comment il est à présent ?

M. B R I L L A N T S O N.

Elle danse toujours à l'opéra.

L E B A R O N.

Oui , mais je dis son fanté ?

M. B R I L L A N T S O N.

Est-ce que vous l'avez connue ?

L E B A R O N.

Oh , triplement !

M. B R I L L A N T S O N.

Je ne favois pas.

L E B A R O N.

Il m'a coûté encore plus avec cela de l'argent beaucoup ; mais j'ai aime encore grandement. Son mere il boit fortement ; mais il aime encore beaucoup l'argent bien plus fort.

M. B R I L L A N T S O N.

C'est une vilaine femme ; mais Mlle. Perfil est une fille charmante !

L E B A R O N.

Oh , je fais fort bien ; c'est là où j'ai fait avec

vous mon connoissance. Vous avez oublié?

M. BRILLANTSON.

Ah ! c'est vrai. Eh bien , c'est elle qui est cause que j'ai été obligé de fortir de France.

LE BARON.

Tiuple ! je favois pas.

M. BRILLANTSON.

Il y a huit jours ; c'est un malheur qui m'est arrivé , à quoi je ne m'attendois pas. C'est M. le Comte de Rondeville , qui est son amant à présent. Il étoit allé à Versailles pour trois jours , elle m'a dit de venir souper avec elle , il nous a surpris ; il est entré l'épée à la main ; en voulant l'éviter , je l'ai poussé contre une porte qui l'a blessé. Il est tombé sans connoissance , on m'a dit qu'il étoit fort malade , & on m'a conseillé de me sauver. J'ai pensé que vous pourriez me rendre service , soit ici ou ailleurs , & je suis venu vous trouver , M. le Baron.

LE BARON.

Voulez - vous rester avec le Prince ? Il donnera à vous de l'argent , pour chanter à son concert.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux.

L E B A R O N.

Il a un pon musique.

M. B R I L L A N T S O N.

Je le fais : si par votre moyen je pouvois lui être présenté....

L E B A R O N.

Je ferai fort content ; mais il faut parler avec M. la Chambellan , & je dirai ; il vient ici à ce moment. Je vais montrer vous à lui , & je dirai comme vous il chante fort pon.

M. B R I L L A N T S O N.

Je vous en ferai très - obligé.

L E B A R O N.

Il faut que je dise encore , avant que le Chambellan il vient.

M. B R I L L A N T S O N.

Qu'est-ce que c'est ?

L E B A R O N.

C'est que quand il parle , il faut toujours vous dire à lui , Votre Excellence.

M. B R I L L A N T S O N.

Je le dirai.

L E B A R O N.

Et au Prince , Votre Altesse.

M. B R I L L A N T S O N.

Cela n'est pas bien difficile. Parlent-ils françois ?

LE BARON.

Il parle pas beaucoup la Chambellan ; mais il entend le langue.

M. BRILLANTSON.

Et le Prince ?

LE BARON.

Il parle fort pon , comme moi je parle.

M. BRILLANTSON.

Et vous parlez bien.

LE BARON.

Plus que quand je suis été à Paris . . Voilà M. la Chambellan. Laisse - moi dire à lui , & éloigne - vous ; la respect ici il est fort en recommandation.



SCENE III.

LE CHAMBELLAN, LE BARON,
M. BRILLANTSON, *se tenant loin.*

LE BARON.

ENTREZ , M. le (1) *HERREIN* , *Herr*
Chambellan. Je n'ai *Chambellan. Ich hab die*

(1) Tout ce qui est en allemand peut se dire en contrefaisant cette langue , sans rien exprimer.

pas encore eu l'honneur de vous voir aujourd'hui. Comment vous êtes-vous trouvé du vin d'hier ?

ehre nicht gehabt sie heute zu sehen , wie haben sie sich nach dem gestrigen wein befunden ?

L E C H A M B E L L A N .

Fort mal , Baron ; le vin m'a fait mal à la tête & au ventre ; je n'ai pas dormi de toute la nuit.

Gar nicht gut , Baron ; der wein hat mir kopff und bauch-wehe gemacht ; ich habe die gantze nacht nicht geschlaffen.

L E B A R O N .

Que ne buviez-vous aussi du vin de Champagne ? Il étoit en vérité excellent , & il passe tout de suite.

Sie haben auch keinen Champagner wein trinken wollen ? Er war wahrhaftig recht gut , und ist gleich passirt.

L E C H A M B E L L A N .

Oui ; mais je le crains à cause de la goutte. Quel est cet homme-là ? n'est-ce pas un François ?

Ja ; aber ich fürchte ihn wegen dem podagra. Wer ist dieser mensch , ist er nicht ein Franzose ?

DRAMATIQUES. 77

LE BARON.

Oui, & c'est un fort galant homme. *Ja, es ist ein sehr galanter mensch.*

LE CHAMBELLAN.

Est-il gentilhomme? *Ist es ein Edelmann?*

LE BARON, présentant M. Brillantson.

Non, M. le Chambellan; c'est un virtuose, c'est un musicien que j'ai connu à Paris, dans mon dernier voyage en France. *Nein, mein Herr Chambellan; es ist ein virtuose, ein groser Musikant, den ich in meiner letzten reise nach Frankreich hab kennen lernen.*

LE CHAMBELLAN.

Ah! fort bien, fort bien. *Ah! gut, gut.*

LE BARON.

Je voulois vous demander si vous voudriez avoir la bonté de le présenter au Prince. *Ich hab sie fragen wollen ob sie ihn an ihro hoheit dem Herrn Prinzen presentiren wolten.*

LE CHAMBELLAN.

Si vous le connoissez, je le veux. *Wenn sie ihn kennen, so will ich es von hertzen*

de tout mon cœur. *gerne. Was ist sein talent?*
 Quel est son talent? *Spielt er die violin, die flö-*
 Joue-t-il du violon, *te, das clavier, oder den fa-*
 du clavessin, de la *gott?*
 flûte, ou du basson?

L E B A R O N.

Non; mais il a *Nein; er hat eine schöne*
 une très-belle voix, *stimme, und singt sehr gut*
 & il chante fort
 bien.

L E C H A M B E L L A N.

Ah! c'est fort bien, *Ach! das ist sehr gut, das*
 j'en suis ravi; je le *freuet mich ungemein; ich*
 présenterai au Prin- *werde ihm dem Prinzen pre-*
 ce: a-t-il une voix *sentiren: hat er eine discant*
 de dessus? est-il *stimme wie die Italiäner?*
 comme les Italiens?

L E B A R O N.

Point du tout. *Nein, nein, es fehlt ihm*
 (*A M Brillantson.*) *nichts.*

Il demande si vous êtes Italien. Vous m'en-
 tendre pon?

M. B R I L L A N T S O N, *riant.*

Il me fait bien de l'honneur.

L E B A R O N.

Il ne s'ave pas qu'il n'y a point en France.

D R A M A T I Q U E S . 79

M. BRILLANTSON.

Affurez-le bien que nous ne suivons pas cet usage-là.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien ? Je n'entends pas. *Nun, nun ? Ich verstehe mich nicht darauf.*

LE BARON.

Ce n'est pas l'usage en France ; & vous voyez bien qu'il a de la barbe. *Es ist die mode nicht in Frankreich ; und sie sehen ja wohl dafs er einen bart hat.*

LE CHAMBELLAN.

Barbe y a ; je vous fais ma compliment.

M. BRILLANTSON.

Je vous remercie bien , Mon Excellence. (*Au Baron.*) Qu'est-ce qu'il a dit ?

LE BARON.

Il vous fait compliment sur ce que vous avez de la barbe.

LE CHAMBELLAN.

Comment vous appelez-vous ? *Wie heisset ihr ?*

LE BARON.

Il demande votre nom.

M. BRILLANTSON.

Brillantson , Mon Excellence.

L E C H A M B E L L A N .

Brillantson ?

M. B R I L L A N T S O N .

Oui , Mon Excellence.

L E C H A M B E L L A N .

M. le Baron , a-t-il été à quelque spectacle en France ? *Mein Herr Baron , ist er in einigen specktakeln in Frankreich gewesen ?*

L E B A R O N .

Non , point du tout. *Nein , ganz und gar nicht.* (*A M. Brillantson.*)

Il demande si vous chantiez à quelque spectacle à Paris.

L E C H A M B E L L A N .

Eh bien , Baron ? *Wie ?*

M. B R I L L A N T S O N .

Dites-lui que j'allois être reçu à la Comédie Italienne , quand je suis parti de Paris.

L E B A R O N .

J'entends le Prince.

M. B R I L L A N T S O N .

Où faut-il que je me place ?

L E B A R O N .

Là-bas.

M. BRILLANTSON.

Ici?

LE BARON.

Oui, fort bien.

LE CHAMBELLAN.

Où va donc notre chanteur ? *Wo geht dann der singer hin?*

LE BARON.

C'est le Prince qui arrive. *Der Prince kommt eben herein.*

LE CHAMBELLAN.

Ah! fort bien, fort bien. *Ah! gut, gut.*

SCENE IV.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN,
LE BARON, M. BRILLANTSON.

LE PRINCE.

AH! bonjour, Baron Schloff...
Chambellan, vous n'avez pas voulu venir à la promenade ?
AH! bonjour, Baron Schloff. Chambellan, ihr habt nicht auf die promenade kommen wollen?

L E C H A M B E L L A N.

Je demande pardon à Votre Altesse ; mais je suis encore malade d'un souper d'hier : j'espère que cela ira mieux demain.

Ihro Hoheit verzeihen mir ; ich bin noch krank von dem gestrigen nachessen : aber ich hoffe es wird morgen besser gehen.

L E P R I N C E.

Vous n'êtes plus bon à rien , Chambellan , si vous ne supportez pas mieux le vin que cela. Vous ne chassez plus. Je ne vous conseille pas de vous marier non plus.

Ihr taugt nichts mehr, Chambellan, wann ihr nicht mehr trincken köennt, so jagt ihr auch nicht mehr : und ich rathe euch das ihr auch nicht mehr heurathet.

L E C H A M B E L L A N.

Il plaît à Votre Altesse de badiner.

Ihro Hoheit belieben zu fexiren.

L E P R I N C E.

Baron Schloff!

L E B A R O N.

Votre Altesse ?

D R A M A T I Q U E S. 83

L E P R I N C E.

Je dis que la Chambellan , il n'est plus pon pour la plaisir ; qu'il faut pas qu'il cherche non plus la mariage ; il feroit auffi malade pour cela. (*Il rit.*)

L E B A R O N.

Je crois au contraire , Votre Altesse , que M. la Chambellan il trouveroit mieux de son fanté.

L E P R I N C E.

Le Baron a fort *Der Baron denkt sehr gut*
bonne opinion de *von euch, Chambellan.*
vous , Chambellan.

L E C H A M B E L L A N.

Mon Prince , je *Ihro Hoheit, ich glaub*
crois qu'il dit vrai. *er sagt wahr.*

L E P R I N C E.

Je ne le crois pas. *Ich glaub es nicht. Wer*
Qui est cet homme- *ist dieser mensch ? Ist er ein*
là ? Est-ce un Fran- *Franzose ?*
çois ?

L E B A R O N.

Oui , Votre Al- *Oui, Votre Altesse. Re-*
tesse... Parlez donc , *den sie doch, Herr Cham-*
M. le Chambellan. *bellan.*

L E C H A M B E L L A N.

Toute-à-l'heure. *Gleich im augenblik. Es*
 C'est un musicien *ist ein Franzœsicher Musi-*
 François que le Ba- *kant , den der Baron in*
 ron a connu en *Frankreich gekennet hat,*
 France , & qui de- *und welcher die ehre haben*
 sireroit avoir l'hon- *mœchte bey ihro Hoheit in*
 neur d'entrer au *diensten zu seyn.*
 service de Votre
 Altesse.

L E P R I N C E.

Ah ! fort bien , je prendrai avec grand plai-
 sir. Baron Schloff !

L E B A R O N.

Votre Altesse ?

L E P R I N C E.

Faites venir plus proche cette Franzoufe.

L E B A R O N , à M. Brillantson.

Allons , approche - vous du Prince.

L E P R I N C E.

Il a un pon fisache.

M. B R I L L A N T S O N.

Je me porte fort bien , Mon Altesse.

L E P R I N C E , riant.

Ah ! ah ! ah ! je dis pas cela. Baron Schloff,

comment dit - on *wie heisset physionomie*
physionomie, en fran- *auf franzæsisch.*
çois ?

L E B A R O N.

Physionomie, Votre Altesse.

L E P R I N C E.

Ja, ja; physionomie pon, je veux dire.

M. B R I L L A N T S O N.

Vous avez bien de la bonté, Mon Altesse.

L E P R I N C E.

Chambellan, j'ai *Chambellan, ich hab*
douze chevaux da- *zwælf danische pferde die*
nois, qui arrivent *ankommen mit noch zehn*
avec dix anglois. *englischen.*

L E C H A M B E L L A N.

Pour la chasse? *Fur die jagt?*

L E P R I N C E.

Oui, oui. *Ja, ja.*

L E C H A M B E L L A N.

Bon, bon. *Gut, gut.*

L E P R I N C E.

Baron Schloff!

L E B A R O N.

Votre Altesse?

L E P R I N C E.

Quel est le talent de ce François pour le
musique ?

L E B A R O N.

Il chante fort pon.

L E P R I N C E.

Est-ce un voix gros ?

L E B A R O N.

Non. (*A M. Brillantson.*) Dites au Prince
comme il est votre voix.

M. B R I L L A N T S O N.

C'est une haute-contre, Mon Altesse.

L E P R I N C E.

Haute-contre ? Je sève pas.

L E B A R O N , à *M. Brillantson.*

C'est comme à l'Opéra l'amoureux il est
ordinairement ?

M. B R I L L A N T S O N.

Oui , M. le Baron.

L E P R I N C E.

Ah ! je dis présentement. Il y a un chanteur
que je voyois à Paris , dans ma voyage.

M. B R I L L A N T S O N.

Le Gros ?

L E P R I N C E.

Le gros quoi ?

DRAMATIQUES. 37

M. BRILLANTSON.

C'est le Gros qu'il s'appelle.

LE PRINCE.

Qu'il s'appelle ?

LE BARON.

Oui , c'est le nom du chanteur , le Gros.

LE PRINCE.

Ah ! je comprenois pas. Le Gros. (*Il rit avec le Baron excessivement.*)

M. BRILLANTSON.

C'est son nom, Mon Alteffe.

LE PRINCE.

Non , non , je favois encore autrement la nom.

M. BRILLANTSON.

Ah ! c'est Geliote.

LE PRINCE.

Juliote , ja. C'est un chanteur qu'il n'y a point en Italie.

M. BRILLANTSON.

Non , Mon Alteffe.

LE PRINCE , *au Baron.*

Je voudrois entendre cette chanteur , si il peut dire à ce moment.

L E B A R O N.

M. Brillantfon , le Prince il voudroit entendre vous chanter à ce moment.

M. B R I L L A N T S O N.

Il n'a qu'à ordonner.

L E P R I N C E.

C'est pon. Il faut dire au Princeffe Gudule & au Princeffe Ulrique.

L E B A R O N.

Je vais aller.

L E P R I N C E.

Non , non ; envoye-vous Frédéric , & dites auffi à mon musique pour l'accompagnement de venir avec.

L E B A R O N.

Frédéric , entendez-vous ?

F R E D E R I C.

Fort pon. Je vais dire au musique , il est là : tout de fuite il va entrer.



SCENE V.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN,
LE BARON, M. BRILLANTSON.

LE PRINCE.

BARON Schloff!

LE BARON.

Votre Alteſſe?

LE PRINCE.

Vous avez connu cette garçon à Paris?

LE BARON.

Oui, Votre Alteſſe.

LE PRINCE.

C'est fort pon. Herr Chambellan!

LE CHAMBELLAN.

Qu'ordonne Votre *Was befehlen ihro Ho-*
Alteſſe? *heit?*

LE PRINCE.

Aimez - vous la *Liebet ihr die Muſik?*
muſique?

LE CHAMBELLAN.

C'est ſelon ce *Nachdem ſie iſt, es iſt*
qu'elle eſt ; il faut *zu wiſſen welche.*
ſavoir le genre.

L E B A R O N.

M. la Chambellan il se plaira fort avec ce Musicien.

L E P R I N C E.

Je crois aussi. Ah ! voilà le Princesse, je crois. Non, c'est le musique. Baron Schloff, dites au Franzouze qu'il parle avec mon musique.



S C E N E V I.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN,
LE BARON, M. BRILLANTSON,
LES MUSICIENS.

L E B A R O N.

PLACEZ les Musiciens du Prince, & dites à eux ce que voulez chanter.

M. B R I L L A N T S O N.

Je vais le leur dire. (*Il leur parle tout bas, & ils se placent.*)



SCENE VII.

LE PRINCE , La Princesse GUDULE ,
La Princesse ULRIQUE , LE BARON ,
LE CHAMBELLAN , FREDERIC ,
LES MUSICIENS .

LE PRINCE .

PRINCESSE Gudule , marche là ; & vous , Prin-
cesse Ulrique , porte - vous ici . (*Il les fait as-
seoir , & il s'assied entr'elles deux .*)

LA Princesse GUDULE .

Quel est ce Musi- *Wer ist dieser Musikant ?*
cien ?

LE PRINCE .

C'est un François . *Er ist ein Franzose .*

LA Princesse ULRIQUE .

Ah ! bon , un *Ah ! gut , ein Franzose .*
François .

LE PRINCE .

Baron Schloff !

LE BARON .

Votre Altesse ?

LE PRINCE .

Dites au Musicien de chanter .

L E B A R O N.

Je dis à ce moment. (*Il va lui parler bas.*)

L A P rinceſſe U L R I Q U E.

Princeſſe, il paroît que le Baron connoît beaucoup ce Muſicien. *Princeſſe, es ſcheint der Baron kenne dieſen Muſikant wohl.*

L A P rinceſſe G U D U L E.

Oui ; il ne faut pas parler quand il chantera. *Ja ; aber man muſs nicht reden wann er ſingt.*

L E P R I N C E.

Oui, oui. *Ja, ja.*

L A P rinceſſe U L R I Q U E.

Il n'arrive donc que d'aujourd'hui ? *Er kommt dann heute erſt an ?*

L E P R I N C E.

Oui, oui. *Ja, ja.*

L A P rinceſſe U L R I Q U E.

C'eſt donc un bon chanteur François ? *Er iſt dann ein guter Franzœſcher ſinger ?*

L E P R I N C E.

Attendez, attendez : paix. *Wartet, wartet : ſtill.*

M. BRILLANTSON *chante,*
Fatal amour, cruel vainqueur !

Quel trait as-tu choisi, pour me percer le cœur ?

LE PRINCE.

Baron Schloff !

LE BARON.

Alteffe ? (*Il se met derrière le fauteuil du Prince.*)

LE PRINCE.

Dites à ce Musicien qu'il marche plus vite
avec le chant.

LE BARON.

Oui, oui. *Ja, ja.*

M. BRILLANTSON.

Je tremble de t'avoir pour maître ;

J'ai craint d'être sensible ; il falloit m'en punir :

Mais devois-je le devenir

Pour un objet qui ne peut l'être ?

LE PRINCE.

Baron Schloff, dites donc qu'il marche plus
vite.

LE BARON.

Je vais dire.

LA Princesse GUDULE.

Une autre, une *Ein anders, ein anders.*

autre.

LE PRINCE.

Une autre ? *Ein anders ?*

L A Princeſſe U L R I Q U E.

Oui, une autre; *Ja, ein anders; dieſes*
ceci n'eſt pas bon. *iſt nicht gut.*

L A Princeſſe G U D U L E.

Non, pas bon. *Nein, nicht gut.*

L E P R I N C E.

Baron Schloff, dites qu'il chante une autre.

L E B A R O N.

Je dirai auſſi. (*Il va parler à M. Brillantſon.*)

Le Prince il demande une autre chanſon.

M. B R I L L A N T S O N.

Eh bien, je vais chanter, L'objet qui regne.

L E P R I N C E.

Baron Schloff, qu'eſt-ce qu'il va chanter?

M. B R I L L A N T S O N.

L'objet qui regne dans mon ame, Mon Al-
teſſe.

L E P R I N C E.

De qui c'eſt-il? De Phildor?

M. B R I L L A N T S O N.

Non, Mon Alteſſe; c'eſt de Rameau.

L E P R I N C E.

Rameau? J'aime mieux Phildor.

M. B R I L L A N T S O N.

Je chanterai auſſi un morceau de Philidor,
ſi Mon Alteſſe le deſire.

DRAMATIQUES. 95

L A P r i n c e s s e G U D U L E.

Que dit le Musicien François ? *Was sagt der Französische singer?*

L E P R I N C E.

Il veut chanter un air de Rameau. *Er will eine aria von Rameau singen.*

L A P r i n c e s s e G U D U L E.

Ah ! oui, oui ; c'est bon. *Ach ! ja , ja ; gut.*

L A P r i n c e s s e U L R I Q U E.

Bon , bon. *Gut , gut.*

L E P R I N C E.

Attendez , attendez ; paix. *Wartet , wartet ; still.*

M. B R I L L A N T S O N chante.

L'objet qui regne dans mon ame. . . .

L E P R I N C E.

Baron Schloff !

M. B R I L L A N T S O N.

Des mortels & des dieux doit être le vainqueur.

L E P R I N C E.

Baron Schloff !

M. B R I L L A N T S O N.

Chaque instant il m'enflame. . . .

L E P R I N C E.

Baron Schloff !

M. B R I L L A N T S O N .

D'une nouvelle ardeur ,

Il m'enfla. . . . me.

L E P R I N C E .

Baron Schloff , Baron Schloff , Baron Schoff ,
Baron Schloff !

L E B A R O N .

Quoi , Votre Al- *Was , Altesse ?*
tesse ?

L E P R I N C E .

Venez ici. *Com ihr.*

Dites qu'il chante une autre plus vite.

L A P r i n c e s s e G U D U L E .

Une autre d'un *Ein anders aus einer*
opéra-comique. *opéra-comique.*

L E P R I N C E .

Oui , oui. *Ja , ja.*

L A P r i n c e s s e U L R I Q U E .

Opéra-comique.

Si jamais je prends un époux. . . .

L E P R I N C E .

Qui est l'auteur *Wer ist der autor von die-*
de cet opéra-comi- *ser opéra-comique ?*
que ?

LA

LA Princesse ULRIQUE.

C'est Gretry , c'est *Der Gretry ; aus dem*
du Huron. *Huron.*

LE PRINCE.

Bon , bon. Baron *Gut, gut. Baron Schloff.*
Schloff!

LE BARON.

Quoi, Votre Al- *Was, Altesse ?*
tesse ?

LE PRINCE.

Demandez - lui s'il fait. . . (*A la Princesse*
Ulrique.) Comment avez-vous dit ?

LA Princesse ULRIQUE.

Si jamais je prends un époux. *Herr Franzose!*

M. BRILLANTSON.

Princesse ?

LA Princesse ULRIQUE *chante mal.*

Si jamais je prends un époux. . .

M. BRILLANTSON.

Oui, Princesse, je vais le chanter tout-à-
l'heure.

LA Princesse GUDULE.

Voilà une char- *Das ist ein charmantes*
mante chanson , *Liedchen , Ulrique.*
Ulrique.

L E P R I N C E.

Paix , paix. *Still , still.*M. B R I L L A N T S O N *chante.*Si jamais je prends un époux ,
Je veux que l'amour me le donne.

L E P R I N C E.

Plus vite.

M. B R I L L A N T S O N.

Qu'à la fête il vienne avec nous ,
Et que sa main nous y couronne.

L E P R I N C E.

Baron Schloff, reste-vous là ? Je trouve point
qu'il marche assez vite sur le chanfon.

L E B A R O N.

Je dirai.

L A P r i n c e s s e G U D U L E.
Bonne chanfon. *Ein gutes lied.*

L E P R I N C E.

Oui , oui , brave compositeur.

M. B R I L L A N T S O N.

Un choix contraire à nos desirs
Devient une source de larmes.

L E P R I N C E.

Marche , marche donc.

M. B R I L L A N T S O N.

La liberté seule a des charmes,
Elle est la source des plaisirs.

L E P R I N C E.

Baron Schloff, vous voyez bien qu'il ne
marche pas. Dites encore plus.

L E B A R O N.

Je dirai. (*Il va parler à M. Brillantson.*)

M. B R I L L A N T S O N.

Mais c'est le mouvement.

L E B A R O N.

Faites toujours, puisque le Prince il veut!

M. B R I L L A N T S O N.

Allons. (*Il chante plus vite.*)

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

L E P R I N C E.

Bravo.

L A P r i n c e s s e G U D U L E.

Ja, ja.

M. B R I L L A N T S O N.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que sa main nous y couronne.

L A P r i n c e s s e G U D U L E.

Bravo.

L A P r i n c e s s e U L R I Q U E.
Bravo.

L E P R I N C E.

Nein , nein. Ecoute-moi ; & si vous voulez chanter comme je dis , je prendre vous pour mon service.

M. B R I L L A N T S O N.

J'apprendrai de Mon Altesse ; elle n'a qu'à dire.

L E P R I N C E.

Ecoute un peu , Princesse Ulrique , Princesse Gudule. Baron Schloff , *com ihr.*

(*Il chante mal & vite.*)

Si jamais je prends un époux ,
Je veux que l'amour me le donne ;
Qu'à la fête il vienne avec nous ,
Et que sa main nous y couronne.

M. B R I L L A N T S O N.

Fort bien , fort bien , Mon Altesse.

L E P R I N C E.

Paix , paix. *Still , still.* (*Il chante , & il fait un point d'orgue.*)

Et que sa main nous y couron . . . ne.

L A P r i n c e s s e G U D U L E.

Bravo.

Bravo.

L E P R I N C E.

Voilà comme je veux que la chant il soit mené, voye - vous ?

M. B R I L L A N T S O N.

Oui, Mon Altesse ; c'est fort bien. Je ferai des points d'orgue.

L E P R I N C E.

Ja, toujours. Eh, Baron Schloff ?

L E B A R O N.

Admirablement, Votre Altesse.

L E P R I N C E.

Si cette Musicien il veut bien, je montre à lui comme je veux ; & s'il fait, je donne cinq cents ducats tous les ans.

M. B R I L L A N T S O N.

Je ne demande pas mieux que de faire ce que Mon Altesse voudra.

L E P R I N C E.

Je vous montre tous les airs de chant comme je voudrai ; & puis la point d'orgue que je veux toujours dans tous les chansons, voye-vous ?

M. B R I L L A N T S O N.

J'apprendrai avec grand plaisir de Mon Altesse.

102 PROVERBES DRAMATIQUES.

L E P R I N C E .

Eh bien , pour lors je ferai content. Allons , Chambellan , marchons sur le souper... Princesses Gudule, Ulrique , marche toujours avec la Chambellan. (*Elles s'en vont.*) Baron Schloff , je crois qu'il ira bien comme cela ; mais il fait pas encore comme je veux.

L E B A R O N .

Il fera sûrement.

L E P R I N C E .

Allons , marchons , le faim & le soif ils me font un grand invitation à souper. (*Ils sortent tous.*)



LE BOSSU.

PROVERBE LXIV.

P E R S O N N A G E S.

LE CHEVALIER, sous le nom du PRESIDENT DE ROUVIGNI, *bossu & borgne. Habit noir, cheveux longs, sans chapeau.*

Mad. DE SAINT - CLAIR, *veuve. Bien mise, avec prétentions.*

Mad. DE MOUSON, *veuve. Mise de bon goût.*

M. DE PIRMONT, *Officier de cavalerie. En uniforme.*

TOURANGEAU, *laquais du Président. En livrée.*

'La scène est chez le Président, à Lyon, dans un second salon.

LE BOSSU.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE PRESIDENT, TOURANGEAU.

T O U R A N G E A U.

IL y a un Monsieur qui a envoyé savoir si vous étiez chez vous, M. le Chevalier.

L E P R E S I D E N T.

M. le Chevalier ! Comment, depuis que nous sommes ici, tu ne peux t'accoutumer à dire M. le Président ?

T O U R A N G E A U.

Je vous demande pardon, M. le Président : c'est que lorsque nous sommes seuls, je n'y pense jamais ; mais devant le monde vous savez bien...

L E P R E S I D E N T.

Allons, c'est bon. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur ?

T O U R A N G E A U.

C'est un Officier , à ce qu'on m'a dit.

L E P R E S I D E N T.

Je parie que c'est Pirmont.

T O U R A N G E A U.

Pirmont ? Oui , c'est comme cela qu'on l'a nommé.

L E P R E S I D E N T.

Il faut le laisser entrer.

T O U R A N G E A U.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui.

L E P R E S I D E N T.

Sors ; c'est lui-même.



S C E N E I I.

LE PRESIDENT, M. DE PIRMONT.

L E P R E S I D E N T.

MONSIEUR, donnez - vous donc la peine d'entrer.

M. D E P I R M O N T.

M. le Président, vous ferez sans doute étonné de ma visite ; mais j'ai été si surpris hier à l'assemblée, lorsque je vous ai vu, de vous

trouver une parfaite ressemblance avec un de mes amis , que je me suis proposé d'avoir l'honneur de vous venir voir ; & plus je vous regarde , plus cette ressemblance augmente.

LE P R E S I D E N T.

Vous voulez apparemment parler de mon frere le Chevalier. Il est un peu mieux fait que moi pourtant , convenez-en.

M. D E P I R M O N T.

Monfieur, . .

LE P R E S I D E N T.

Et puis il a ses deux yeux , & je ne lui ressemble guere de ce côté-là : mais en quoi je lui ressemble beaucoup , c'est que je vous aime réellement autant qu'il peut vous aimer.

M. D E P I R M O N T.

Monfieur , je voudrois fort mériter l'honneur que vous me faites.

LE P R E S I D E N T.

Il ne faudra pas attendre long - tems pour cela. (*Il hausse le bandeau qu'il a sur un œil.*)

M. D E P I R M O N T.

Que vois-je ?

LE P R E S I D E N T.

C'est moi-même.

M. D E P I R M O N T.

Ah, Chevalier ! (*Il l'embrasse.*) par quelle aventure ? ...

M. D E P I R M O N T.

Je vais te l'expliquer. (*Il remet son bandeau.*)
 Affeyons - nous. (*Ils s'asseient.*)

M. D E P I R M O N T.

Je ne comprends rien à cette mascarade ! ...
 Pourquoi cette bosse aussi ?

L E P R E S I D E N T.

A présent ce n'est qu'une plaisanterie ; mais c'est une chose très-sérieuse qui m'a fait prendre ce parti-là. J'ai eu une affaire avec un homme que j'ai dangereusement blessé : comme il se porte mieux, tout est fini. Dans le premier moment j'ai craint qu'il ne mourût, & j'ai voulu me mettre en sûreté. J'ai un frere qui se nomme le Président de Rouvigni, qui est bossu & borgne, & qui voyage en Italie. J'ai pris le parti de prendre son nom & sa tournure, & de venir ici. Tu fais que Lyon rassemble la meilleure compagnie ; j'y ai mené la vie la plus agréable depuis que j'y suis, & sans la moindre inquiétude.

M. D E P I R M O N T.

Mais puisque ton affaire est arrangée , pour-
quoi ne pas reprendre ta forme ordinaire , &
ne pas retourner à Paris ?

L E P R E S I D E N T.

Tu ne croiras pas que , fait comme me voilà ,
j'ai fait deux conquêtes ici.

M. D E P I R M O N T.

Bon !

L E P R E S I D E N T.

Mais de tout ce qu'il y a de mieux. Ce sont
deux veuves fort riches.

M. D E P I R M O N T.

Que tu trompes peut-être ?

L E P R E S I D E N T.

Pas toutes les deux ; mais une d'elles , pour
venger l'autre.

M. D E P I R M O N T.

Est-ce celle auprès de qui tu étois hier ?

L E P R E S I D E N T.

Oui , Madame de Saint - Clair , que je ne
peux pas souffrir.

M. D E P I R M O N T.

Tu as raison : malgré sa beauté , c'est une
femme odieuse ; elle est vaine , orgueilleuse ,
présomptueuse . . .

L E P R E S I D E N T.

Méprisante , dédaigneuse , infoutenable ! Pour Madame de Moufon. . .

M. D E P I R M O N T.

C'est une femme comme il y en a peu ; elle n'emprunte aucun art pour se faire aimer ; elle enchante par une noble simplicité ; tout attire vers elle , & elle inspire une heureuse confiance : sans oser espérer d'en être aimé , on desire de lui plaire. Le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne , surpasse même ce qu'on appelle bonheur avec une autre. Si c'est elle que tu veux venger , tu as bien raison.

L E P R E S I D E N T.

Elle-même. Tout bossu & borgne que j'étois forcé de paroître , j'essayai de lui plaire , & j'y réussis au point que je fus préféré à tous ceux qui s'empressoient autour d'elle. Cela m'y attachait encore plus fortement : je lui proposai de l'épouser , & elle y consentit.

M. D E P I R M O N T.

Mais il n'y a pas de bonheur pareil au tien.

L E P R E S I D E N T.

Je n'en conçois pas de plus grand. Madame de Saint-Clair , rivale en beauté de Madame de

D R A M A T I Q U E S. 111

Moufon , fit des plaisanteries très - ameres sur son goût pour moi ; je fus un peu inquiet que cela ne la détachât.

M. D E P I R M O N T.

Il falloit te montrer tel que tu es.

L E P R E S I D E N T.

Je voulus pousser cela plus loin , & j'eus de quoi être content ; car Madame de Moufon me dit les propos que Madame de Saint - Clair avoit tenus sur son choix , mais que cela n'étoit pas étonnant de sa part , que c'étoit plutôt la figure qui la déterminoit que le mérite personnel. Je fus enchanté de la façon de penser de Madame de Moufon sur moi ; & dans la joie où j'étois. . .

M. D E P I R M O N T.

Tu lui fis voir que tu ne méritois pas les plaisanteries de Madame de Saint-Clair ?

L E P R E S I D E N T.

Point du tout ; je formai le projet de l'en faire repentir.

M. D E P I R M O N T.

Et comment ?

L E P R E S I D E N T.

En la rendant amoureuse de moi.

112 P R O V E R B E S

M. D E P I R M O N T.

J'aime cela tout - à - fait ; je voudrois que tu eusses réuffi.

L E P R E S I D E N T.

On ne peut pas plus. Mais j'entends Madame de Mouson : viens souper ici ce soir , & tu feras témoin de la vengeance que j'ai imaginée. Elles y souperont toutes les deux.

M. D E P I R M O N T.

Je vais faire une visite , & je reviens tout de fuite.

S C E N E I I I.

Mad. DE MOUSON, LE PRESIDENT,
TOURANGEAU.

T O U R A N G E A U.

MADAME de Mouson.

L E P R E S I D E N T.

Ah , Madame , il est bien honnête à vous d'arriver de si bonne heure !

Mad. D E M O U S O N.

Honnête ! ce n'est pas là le mot , Président , convenez - en. Vous savez le plaisir que j'ai à être avec vous.

LE

L E P R E S I D E N T.

Madame, il ne peut pas surpasser le mien, je vous le jure. Si vous pouviez concevoir le bonheur que je goûte en vous aimant, cette sorte d'admiration que j'ai pour moi, d'avoir pu toucher un cœur comme le vôtre ! Réellement vous finirez par me rendre d'un amour-propre excessif.

Mad. D E M O U S O N.

Vous en dites autant peut-être à Madame de Saint-Clair.

L E P R E S I D E N T.

Sûrement ; j'étudie auprès de vous tout ce que je dois lui dire, & elle n'imagine pas que c'est à vous qu'elle le doit.

Mad. D E M O U S O N.

Mais elle est fort jolie ; & je ne ferois pas surprise qu'à la fin elle ne parvint à vous plaire réellement.

L E P R E S I D E N T.

Cela feroit honneur à mon goût, à ma façon de penser, sur-tout après la comparaison que je dois faire de vous à elle. Quelle différence ! Que son amé est loin de ressembler à la vôtre ! Quel esprit que le sien ! En vérité, il n'y a que le

desir de vous venger qui puisse me faire supporter l'excès d'ennui & de dégoût qu'elle m'inspire.

Mad. D E M O U S O N.

Vous le dites , & je le dois croire ; mais je n'aime point ce desir que vous avez de me venger. Je vous l'ai déjà dit : que m'importe ce qu'elle a pu dire & penser ? Etoit-elle faite pour sentir tout ce que vous valez ? Tenez , Président, c'est plus votre amour - propre que ma gloire que vous voulez satisfaire.

L E P R E S I D E N T.

S'il n'étoit question que de mon amour-propre , la maniere dont elle l'a attaqué m'inquiéteroit peu ; je ne tiens pas beaucoup aux défauts qu'elle m'a reprochés.

Mad. D E M O U S O N.

Eh bien , en voilà assez. Mandez - lui tout simplement que vous êtes revenu à moi , & que je vais vous épouser. Si elle vous aime , elle sera assez punie par le regret de vous perdre.

L E P R E S I D E N T.

Oui ; mais elle ne conviendrait pas qu'elle m'a aimé , & je veux que tout le monde le sache.

Mad. D E M O U S O N.

Vous dites qu'elle consent à vous épouser.

L E P R E S I D E N T .

Il est vrai.

Mad. D E M O U S O N .

Que voulez-vous de plus ?

L E P R E S I D E N T .

Elle veut que nous partions secrètement pour la terre de Saint-Clair , pour aller nous y marier , & ne revenir que quand elle croira qu'on ne parlera plus de ce mariage : moi , je n'aime pas le mystère avec elle ; je veux que mon triomphe éclate.

Mad. D E M O U S O N .

Allons , vous êtes fou. Finissez cette plaisanterie-là.

L E P R E S I D E N T .

Dès ce soir même.

Mad. D E M O U S O N .

Comment ?

L E P R E S I D E N T .

Elle vient souper ici avec vous.

Mad. D E M O U S O N .

Quel est votre projet ?

L E P R E S I D E N T .

Puisque vous êtes arrivée avant elle , il faut que vous vous cachiez ; sûrement elle va venir.

Entrez dans ce cabinet , & vous n'en sortirez que quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez des reproches de vous avoir sacrifiée à elle ; je ferai l'étonné de l'excès de jalousie que vous montrerez ; elle sera enchantée de triompher devant vous , & je me charge du reste.

Mad. D E M O U S O N .

A quoi cela fera-t-il bon ?

L E P R E S I D E N T .

A l'humilier , & peut-être à la corriger.

Mad. D E M O U S O N .

Vous ne la corrigerez point ; & je me suis bien des fois repentie de la lettre que vous avez exigée de moi , pour la faire tomber dans le piège que vous vouliez lui tendre. Il n'y a peut-être jamais eu que vous , qui ait désiré de celle qu'il aime , qu'elle lui écrive qu'elle ne l'aime plus.

L E P R E S I D E N T .

Cela a bien réussi. J'entends quelqu'un ; sauvez-vous dans le cabinet.

Mad. D E M O U S O N , *se levant.*

Avouez que vous me faites faire tout ce que vous voulez. (*Elle entre dans le cabinet.*)



SCENE IV.

LE PRESIDENT , Mad. DE SAINT-CLAIR ,
TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Saint - Clair.

Mad. DE S. CLAIR.

En vérité , Président , il faut que je vous aime
beaucoup , pour venir ici aujourd'hui.

LE PRESIDENT.

Quand ce ne seroit que pour me charmer de
nouveau par cette assurance. . . .

Mad. DE S. CLAIR , *s'asseyant.*

Sans votre souper , je ne serois pas sortie ,
Président ; mais je vous avoue que j'ai tout
espéré du plaisir de me trouver chez vous.

LE PRESIDENT.

Vous me comblez de joie ! Et je ne fais pas de
quoi vous pouvez vous plaindre ; car en hon-
neur vous n'avez jamais été si belle : vos yeux. . .

Mad. DE S. CLAIR.

Ne les regardez pas , Président.

LE PRESIDENT.

Que je me refuse au plaisir d'y être mon

bonheur ? Ah ! je ne me traiterai jamais avec tant de cruauté.

Mad. D E S. C L A I R.

Il semble que vous m'aimiez réellement.

L E P R E S I D E N T.

Comment réellement ? Qui pourroit vous en faire douter un instant ? Vous m'alarmez.

Mad. D E S. C L A I R.

Je ne fais , je crains que vous ne vous trompiez vous - même : de plus , vous revoyez Madame de Mouson. Elle a bien des charmes , Président. C'est une personne d'un si grand mérite ; elle en avoit tant découvert en vous : les hommes sont flattés de cela , c'est tout simple ; & puis elle a tant de graces , un peu gauches à la vérité ; mais vous autres , vous ne distinguez pas tout cela.

L E P R E S I D E N T.

Tout ce qui peut charmer en vous m'a-t-il échappé ?

Mad. D E S. C L A I R.

Ah ! point de comparaison , s'il vous plait ; je craindrois trop d'être anéantie devant elle. C'est une bonne petite femme : je l'ai aimée autrefois.

LE PRÉSIDENT.

C'est dans ce tems-là que vous avez blâmé son goût pour moi.

Mad. DE S. CLAIR.

Ah ! ne parlons plus de cela ; je me fais horreur à moi-même de vous avoir si mal connu. Je me suis fait justice depuis, en vous disant qu'elle n'étoit pas digne de vous ; & je vous l'ai prouvé , je crois , en vous aimant.

LE PRÉSIDENT.

J'en suis pénétré de reconnoissance. Elle a été piquée que je vous préférasse.

Mad. DE S. CLAIR.

Oui , elle a eu la sottise de vous écrire qu'elle ne vous aimoit plus. Je vous avoue que celui-là m'a charmé.

LE PRÉSIDENT.

C'étoit une noirceur que vous m'aviez faite là , d'avoir ridiculisé son goût pour moi.

Mad. DE S. CLAIR.

Je vous l'ai dit , si je ne vous avois pas déjà aimé , ce qu'elle peut faire m'importe-t-il assez pour devoir m'en occuper ?

LE PRÉSIDENT.

Oui ; mais la maniere dont vous vous êtes

récrée par-tout , n'annonçoit rien qui me fût favorable ; vous aviez même fait penser comme vous la plupart des femmes de Lyon. Puisque vous m'aimez , la réparation ne doit rien vous coûter.

Mad. D E S. C L A I R.

Mais je vous épouse , Président , que voulez-vous de plus ?

L E P R E S I D E N T.

Que ce ne soit pas dans votre terre ; que ce soit ici , aux yeux de toute la ville.

Mad. D E S. C L A I R.

C'est une folie que cette prétention-là. D'ailleurs la représentation me déplaît à mourir.

L E P R E S I D E N T.

Vous n'êtes pas accoutumée au monde ?

Mad. D E S. C L A I R.

Ce n'est pas cela ; mais...

L E P R E S I D E N T.

Mais , c'est que vous pouffiez de votre choix , après le langage que vous avez tenu.

Mad. D E S. C L A I R.

Quelle idée !

L E P R E S I D E N T.

Mais pourquoi ne pas déclarer ce mariage ?

Si vous ne voulez pas qu'il se fasse ici, je vous suivrai par-tout où vous voudrez.

Mad. DE S. CLAIR.

Si vous voulez que je vous en dise la véritable raison, c'est que je promis à la mort de mon mari de ne jamais me remarier. Il est vrai que je n'étois qu'un enfant.

LE PRESIDENT.

On connoît la valeur de ces promesses-là, & elles ne doivent point vous arrêter.

Mad. DE S. CLAIR.

Rien ne peut vaincre ma répugnance là-dessus.

SCENE V.

M. DE PIRMONT, LE PRESIDENT,
Mad. DE SAINT-CLAIR, TOURAN-
GEAU.

TOURANGEAU.

M. de Pirmont.

Mad. DE S. CLAIR.

Quoi! vous connoissez M. de Pirmont?

LE PRESIDENT.

Il est mon ami depuis long-tems; je n'ai point

de secrets pour lui , Madame ; consentez que je lui apprenne mon bonheur.

Mad. D E S. C L A I R.

Puisqu'il est de vos amis , il partagera sûrement notre satisfaction. Oui, Monsieur, j'épouse le Président ; mais j'exige de vous de n'en point parler encore.



S C E N E V I.

Mad. DE SAINT - CLAIR , Mad. DE MOUSON , LE PRÉSIDENT , M. DE PIRMONT.

Mad. DE MOUSON, *sortant du cabinet.*

POUR moi , Madame , qui ne suis point dans le secret , j'espère que vous ne trouverez pas extraordinaire que j'apprenne à tout le monde qu'après avoir si hautement blâmé mon goût pour le Président , vous vouliez bien l'épouser pour réparer vos torts.

Mad. D E S. C L A I R.

Quoi , Madame ? . . .

Mad. D E M O U S O N.

J'ai tout entendu , & vos projets , & tout ce que vous avez dit de moi ; & comme je ne veux pas que votre façon de penser sur mon compte

soit un secret non plus , je vais l'apprendre à tout le monde , ainsi que votre mariage.

M. DE P I R M O N T.

Mesdames , si vous voulez passer dans le salon , il y a déjà nombreuse compagnie , à qui vous ferez sûrement le plus grand plaisir.

Mad. DE S. C L A I R.

Eh bien , Madame , je vais y aller. Quelque chose que vous disiez , mon sort vous fait envie , puisque la jalousie vous a portée à nous écouter ; & le choix d'une femme aussi parfaite que vous , ne peut que me faire honneur : il vous en restera toujours la gloire de m'avoir éclairée sur ce que vaut le Président. Oui , Madame , je l'épouse ; je vous l'apprends , & j'en recevrai vos complimens avec la plus grande satisfaction.

L E P R E S I D E N T.

Voilà tout ce que je voulois.

Mad. DE M O U S O N.

Vous jouissez de tout votre triomphe ; mais du moins vous ne blâmez plus l'amour qu'il m'a inspiré.

Mad. DE S. C L A I R.

Non , Madame ; je vous promets de n'en plus parler.

Mad. DE MOUSON.

Président, passons dans le salon.

LE PRÉSIDENT.

Non, Madame; il faut savoir auparavant si Madame de Saint-Clair voudra souper ici.

Mad. DE S. CLAIR.

Oui, oui, Président, tous mes scrupules sont levés.

LE PRÉSIDENT, à Mad. de S. Clair.

Les miens ne le sont pas tout-à-fait. Je vous ai fait une trahison abominable, j'en conviens; mais vous m'aviez traité avec trop de mépris. J'ai voulu vous prouver que j'étais plus digne que vous ne pensiez, d'être aimé d'une honnête femme; & après vous avoir tout avoué, je dois vous apprendre aussi que ce n'est que Madame de Mouson pour qui je puisse vivre, & que je l'épouse.

Mad. DE S. CLAIR.

Quoi! monstre...

LE PRÉSIDENT.

J'ai pu vous le paroître jusqu'à présent; mais je vais me montrer tel que je suis. *(Il ôte son bandeau, & fait disparaître sa bosse.)*

Mad. DE S. CLAIR.

Que vois-je!....

Mad. D E M O U S O N .

Est-il bien possible !

L E P R E S I D E N T .

Oui, Madame, je ne suis point le Président de Rouvigny ; mais son frere, le Chevalier de la Milliere, l'ami de Pirmont, qu'une affaire d'honneur avoit fait cacher sous le nom du Président.

Mad. D E M O U S O N .

Et vous m'avez laissé ignorer tout cela ? Ah ; Chevalier !

L E P R E S I D E N T .

Je voulois vous venger de Madame, avant de vous rien apprendre, afin que vous ne puissiez pas l'empêcher : ce que vous auriez sûrement fait, si vous aviez tout su.

Mad. D E S. C L A I R , *avec dépit.*

M. de Pirmont, donnez-moi la main, je vous prie.

L E P R E S I D E N T .

Quoi, Madame, vous ne soupez pas ici

Mad. D E S. C L A I R .

Je ne veux les revoir de ma vie. (*Elle s'en va.*)

L E P R E S I D E N T .

Pir mont, tu reviendras ?

126 PROVERBES DRAMATIQUES,

M. DE PIRMONT.

Sûrement.

S C E N E V I I.

Mad. DE MOUSON , LE PRESIDENT.

Mad. D E M O U S O N .

JE voudrois pouvoir cacher cette aventure à tout le monde.

L E P R E S I D E N T .

Vous êtes trop bonne, Madame.

Mad. D E M O U S O N ,

Ne paroissez encore aujourd'hui qu'en Président de Rouvigny.

L E P R E S I D E N T .

Je ne le puis ; je veux avoir le plaisir de voir approuver votre choix hautement , & ne plus vous exposer à trouver encore une Madame de Saint - Clair.

Mad. D E M O U S O N .

Ah ! Chevalier , je n'avois pas besoin de vous voir mieux que vous n'étiez , pour vous aimer toujours.

L E P R E S I D E N T .

C'est ce qui fera que toute ma vie vous ne me verrez occupé que de ma reconnoissance & de mon bonheur.

L A R O B E
D E C H A M B R E .

P R O V E R B E L X V .

P E R S O N N A G E S .

M. LEROND , *veuf. Habit & veste brune à boutons d'or , perruque en bonnet.*

M. DE SAINT-MAUR. *Habit & veste à boutons d'or , couteau-de-chasse , perruque blonde à la brigadiere , canne & chapeau.*

Mlle. DE L'EPINE , *niece de M. de Saint-Maur. En robe rayée , manteau de gaze noire , bonnet en papillon.*

DAME FRANÇOISE , *gouvernante de M. Lerond. Robe d'indienne brune , grand bonnet & tablier de cuisine.*

La scene est à Vitri , près Paris , chez M. Lerond.



L A

ROBE DE CHAMBRE.

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

M. LEROND, M. DE SAINT - MAUR.

M. DE S. MAUR, *en entrant.*

VOILA le fallon, apparemment ?

M. LEROND.

Oui ; n'est-il pas bien ?

M. DE S. MAUR.

Fort bien, fort bien.

M. LEROND.

J'ai là ma chambre à coucher de plain-pied
 au jardin, un cabinet, & tout ce qu'il me faut.
 Cela est un peu petit : mais je me tiens ici
 toute la journée ; & à la campagne. . .

M. DE S. MAUR.

Votre maison est fort jolie, je vous assure.

Tome V.

I

M. L E R O N D.

Nous avons dans ce village une assez bonne compagnie, & j'y passe six mois de l'année. J'ai sept petits appartemens à donner, qui ne font pas mal; voulez-vous les voir?

M. D E S. M A U R,

Non, je n'ai pas le tems.

M. L E R O N D.

Pour un homme veuf il n'en faut pas davantage; n'est-ce pas?

M. D E S. M A U R.

Il y a bien des gens qui voudroient en avoir la moitié.

M. L E R O N D.

Vous devriez venir passer comme cela quelque tems avec moi, & amener Mlle. votre niece.

M. D E S. M A U R.

C'est ce que je viens vous proposer.

M. L E R O N D.

Tout de bon? Voilà qui est agir en ami. Et quand viendrez-vous?

M. D E S. M A U R.

Aujourd'hui.

M. L E R O N D.

Vous badinez.

M. D E S. M A U R.

Non, vraiment; nous sommes venus dîner chez Madame de Larue; j'y ai laissé ma niece, pour venir vous faire cette proposition.

M. L E R O N D.

Il falloit venir dîner ici tout de suite.

M. D E S. M A U R.

Je ne voulois pas venir m'établir comme cela de but-en-blanc tout d'un coup, sans vous prévenir.

M. L E R O N D.

Voilà une jolie maniere, pour un ami de vingt-cinq ans; car il y a vingt-cinq ans que nous étions ensemble chez le Procureur.

M. D E S. M A U R.

Il y en a vingt-huit, mon ami.

M. L E R O N D.

Tant que cela?

M. D E S. M A U R.

Oui, vraiment.

M. L E R O N D.

Ecoutez donc, je crois que vous avez raison; car je me suis marié neuf ans après: j'ai

gardé ma femme onze ans, & il y a huit ans qu'elle est morte : ceci est vrai. Comme le tems passe !

M. D E S. M A U R.

Qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on se porte bien ?

M. L E R O N D.

Comme vous dites ; voilà le principal. Ah ça, je m'en vais prendre ma canne & mon chapeau, pour aller chercher Mlle. de l'Epine.

M. D E S. M A U R.

Voilà une belle cérémonie ! Elle joue au wifh ; je vous l'amenerai : faites vos affaires.

M. L E R O N D.

Vous ne voulez pas ?

M. D E S. M A U R.

Non, non.

M. L E R O N D.

Mais c'est que cela feroit plus honnête.

M. D E S. M A U R.

Voulez-vous faire des façons avec nous ?

M. L E R O N D.

Vous savez bien que je n'en fais jamais.

M. D E S. M A U R.

Tenez-vous donc tranquille.

M. LEROND.

Allons, puisque vous le voulez, je resterai pour donner des ordres à Dame Françoise, afin que votre niece soit bien.

M. DE S. MAUR.

Elle le fera toujours, dès qu'elle sera chez vous. Je vais la chercher.

M. LEROND.

Allez, allez, je vous attends.

M. DE S. MAUR.

Bonjour, mon ami.

M. LEROND.

Vous me faites réellement plaisir. Adieu.
(Il appelle.) Dame Françoise, Dame Françoise!

SCENE II.

M. LEROND, Dame FRANÇOISE.

Dame FRANÇOISE, *apportant une robe-de-chambre.*

EH bien, me voilà, me voilà; il ne faut pas crier si fort.

M. L E R O N D.

Je ne vous favois pas si près.

Dame F R A N Ç O I S E.

Oh ! vous croyez toujours qu'on ne pense pas à vous. Allons , voulez - vous mettre votre robe-de-chambre à présent ?

M. L E R O N D.

Non , pas encore : mettez-la sur cette chaise.

Dame F R A N Ç O I S E.

Pourquoi cela donc ?

M. L E R O N D.

Parce que... Où est Saint-Louis ?

Dame F R A N Ç O I S E.

Vous savez bien que vous l'avez envoyé à Paris.

M. L E R O N D.

Ah ! c'est vrai.

Dame F R A N Ç O I S E.

Pourquoi ne mettez - vous pas votre robe-de-chambre aujourd'hui ? vous qui aimez tant à être à votre aise.

M. L E R O N D.

Parce qu'il va me venir du monde.

Dame F R A N Ç O I S E.

Du monde , du monde ! Cela ne vous coûte

rien à vous de prier les gens. C'est donc pour souper ? Je n'ai rien.

M. L E R O N D.

Il faudra bien que vous trouviez quelque chose ; car ce n'est pas pour un jour. Cette vître est-elle raccommodée dans la chambre jaune ?

Dame F R A N Ç O I S E.

Eh ! mon dieu , non.

M. L E R O N D.

Il faut aller chercher le vitrier.

Dame F R A N Ç O I S E.

Saint - Louis ira quand il sera revenu. Qui est-ce qui vient donc loger ici ?

M. L E R O N D.

M. de Saint - Maur , & . . .

Dame F R A N Ç O I S E.

Ah ! M. de Saint-Maur , à la bonne heure.

M. L E R O N D.

Et sa niece.

Dame F R A N Ç O I S E.

Mlle. de l'Epine ?

M. L E R O N D.

Oui.

Dame F R A N Ç O I S E.

Qu'est-ce que vous voulez faire de cela ? C'est

une pie-grieche plus droite, plus dédaigneuse,
plus glorieuse, plus sèche!

M. L E R O N D.

Voilà comme vous êtes; vous dites toujours
du mal des gens que vous n'aimez pas. Qu'est-
ce qu'elle vous a fait?

Dame F R A N Ç O I S E.

A moi? Oh rien; je ne lui ai jamais parlé,
& je ne lui parlerai jamais.

M. L E R O N D.

Vous voilà toujours avec vos préventions.

Dame F R A N Ç O I S E.

Mes préventions? Et si c'étoit une demoiselle
comme une autre, est-ce qu'elle seroit
venue à trente ans sans être mariée? Moi, j'ai
été mariée à dix-neuf; mais aussi, c'est que je
ne faisois pas la sucrée comme elle.

M. L E R O N D.

Allons, ne dites pas de ces choses-là.

Dame F R A N Ç O I S E.

Oh! je n'aurai que faire de le dire, vous le
verrez bien. Il semble qu'elle ne veuille pas des
hommes, & elle croit qu'ils sont tous amou-
reux d'elle; mais je n'en dis rien, ce n'est pas
sa mon affaire.

M. LEROND.

Et qui est-ce qui vous a fait ces contes-là?

Dame FRANÇOISE.

Des contes? Ah pardi! demandez à Saint-Louis; il vous dira si ce sont des contes.

M. LEROND.

Saint-Louis?

Dame FRANÇOISE.

Oui; il a servi M. de S. Maur.

M. LEROND.

Je le fais bien.

Dame FRANÇOISE.

Il n'est sorti de chez lui qu'à cause de cette belle demoiselle-là.

M. LEROND.

Vous le croyez?

Dame FRANÇOISE.

Eh pardi! demandez-le à lui-même; il vous dira qu'un jour elle s'est plainte à M. de Saint-Maur que Saint-Louis étoit amoureux d'elle, parce qu'il la regardoit quand elle lui parloit. M. de Saint-Maur a eu beau lui dire qu'elle se trompoit, parce que le pauvre garçon est louche, comme vous savez; elle n'en a voulu rien croire.

M. L E R O N D.

Allons, allons.

Dame F R A N Ç O I S E.

Et elle l'a fait sortir.

M. L E R O N D.

Arrangez toujours la chambre jaune & la chambre rouge pour eux.

Dame F R A N Ç O I S E.

Oh, Saint-Louis les arrangera quand il sera revenu : il faut que je songe à mon souper, moi.

M. L E R O N D.

Allez-vous-en donc ; car je crois que je les entends.

Dame F R A N Ç O I S E.

Ah ! je ne veux pas la voir tant seulement.
Elle sort.)

M. L E R O N D.

Les domestiques sont de drôles de gens !
Ils voient tout le monde avec envie, les pauvres malheureux !



SCENE III.

Mlle. DE L'EPINE , M. DE SAINT-MAUR ,
M. LEROND.

M. D E S. M A U R.

EST-IL là, M. Lerond ?

M. L E R O N D, *allant à la porte.*

Oui, oui ; entrez ici.

M. D E S. M A U R.

Tenez, mon ami, voilà Mlle. de l'Epine,
ma niece, qui est charmée que vous vouliez
bien la recevoir.

Mlle. DE L'EPINE, *faisant une grande
révérence.*

Monfieur, c'est bien de l'honneur pour moi...

M. L E R O N D.

Vous vous moquez, Mademoifelle : vous
êtes la niece de mon ami ; & quand vous ne
la feriez pas, une perfonne de votre mérite est
toujours sûre de faire grand plaisir. Je vous ai
vue bien petite, Mademoifelle. (*Il veut l'em-
brasser.*) Permettez-vous ?

Mlle. D E L'EPINE, *reculant.*

Quoi, Monfieur ?...

M. D E S. M A U R.

Elle est un peu scrupuleuse. Allons , allons ,
embrassez mon ami Lerond.

Mlle. D E L' E P I N E.

Mais. . . .

M. L E R O N D.

Il faut bien faire connoissance. (*Il l'embrasse.*)

Mlle. D E L' E P I N E, *s'essuyant le visage.*

Mais en vérité , Monsieur. . . .

M. D E S. M A U R.

Qu'est-ce que vous avez donc , ma niece ?

Mlle. D E L' E P I N E.

C'est que Monsieur m'a jeté du tabac dans
l'œil.

M. L E R O N D.

Bon ! je n'ai baisé que son oreille.

M. D E S. M A U R.

Cela ne fera rien.

M. L E R O N D.

Il faut bien se faire à tout. Quand nous nous
connoîtrons davantage , vous verrez que moi ,
je suis sans façons.

Mlle. D E L' E P I N E.

Monsieur , il y a des choses que la pudeur ne
permet pas.

M. L E R O N D.

Quand on n'y entend pas de mal , je crois qu'on ne doit pas se formaliser.

M. D E S. M A U R.

Non , non ; c'est qu'elle ne fait pas comme vous êtes.

M. L E R O N D.

Mademoiselle verra que je ne vais point par quatre chemins moi : à quoi cela fert-il ? J'aime la franchise.

M. D E S. M A U R.

Il a raison.

M. L E R O N D.

Je ne vous montre pas encore votre chambre , parce qu'elle n'est pas arrangée ; mais j'espère que vous en ferez contente.

Mlle. D E L' E P I N E.

Monsieur , tout ceci me paroît très-propre : c'est la première chose que l'on doit désirer ; & quand on la trouve , on est toujours bien.

M. L E R O N D.

Ecoutez donc , il y a encore une chose ; c'est que les lits soient bons ; & pour en être sûr , j'ai commencé par coucher dans tous mes lits pour les essayer.

Mlle. D E L' E P I N E.

Quoi , dans celui où je coucherai ?

M. L E R O N D.

Oui , Mademoiselle ; & c'est le meilleur de la maison.

Mlle. D E L' E P I N E.

Mais , Monsieur , quand on destine un logement à des femmes , il ne faudroit pas que des hommes y logeassent jamais.

M. L E R O N D.

Bon ! Et qu'est-ce que cela fait ?

M. D E S. M A U R.

Laissez-la dire. Je m'en vais retourner chez Madame de Larue , à qui j'ai oublié de parler de quelque chose.

M. L E R O N D.

Allez , allez ; nous nous promènerons après dans mon jardin : je vous ferai voir tous les fruits que j'aurai cette année.

M. D E S. M A U R.

Je reviens tout de suite.



SCENE IV.

Mlle. DE L'EPINE , M. LEROND.

M. LEROND.

EH bien , Mademoiselle , vous ne vous asseyez pas ?

Mlle. DE L'EPINE.

Pardonnez-moi.

M. LEROND.

Où voulez-vous donc vous asseoir ? Mettez-vous sur le canapé.

Mlle. DE L'EPINE.

Effectivement , vis-à-vis d'un homme , cela seroit décent !

M. LEROND.

Pourquoi pas ? (*Il veut la faire asseoir sur le canapé.*)

Mlle. DE L'EPINE.

Mais finissez donc , Monsieur ; en vérité ces manieres-là ne me conviennent point du tout.

M. LEROND.

Allons , allons ; que de façons ! (*Il la fait asseoir.*) N'êtes-vous pas mieux là que sur un

fauteuil ? Je veux chez moi que l'on soit à son aise.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Mais c'est que , s'il venoit quelqu'un , en vérité. . . .

M. L E R O N D.

Eh bien , voyez le grand malheur ! Mais il ne viendra personne. Oh ! quand j'ai des femmes chez moi , il faut qu'elles fassent tout ce que je veux déjà.

Mlle. D E L ' E P I N E.

· Tout ce que vous voulez ?

M. L E R O N D.

Oui , je veux qu'elles y soient bien , qu'elles ne se gênent pas.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Cependant il y a des choses qui ne sont pas honnêtes.

M. L E R O N D.

Bon , pas honnêtes ! Je ne me gêne pas non plus moi.

Mlle. D E L ' E P I N E.

J'espere pourtant. . . . (*M. Lerond veut s'asseoir sur le canapé.*) Que voulez-vous donc faire ?

M.

M. L E R O N D.

M'asseoir à côté de vous.

Mlle. D E L' E P I N E.

Non pas, s'il vous plait, ou je vais m'en aller.

M. L E R O N D.

Allons donc, vous faites l'enfant. (*Il lui prend la main.*) Ecoutez-moi; j'ai une grace à vous demander.

Mlle. D E L' E P I N E.

Lâchez ma main.

M. L E R O N D.

Quand vous m'aurez promis. . . .

Mlle. D E L' E P I N E.

Je ne vous promets rien. (*Elle retire sa main.*)

M. L E R O N D.

Mais un petit moment.

Mlle. D E L' E P I N E.

Otez - vous de là ; je vous écouterai après.

M. L E R O N D.

Bon ! tenez, voilà ce que je veux vous dire. Du vivant de la défunte, elle s'afféyoit toujours où vous êtes, toutes les après-dînées ; je l'aimois beaucoup ; je ne me suis jamais gêné avec elle ; je vous demande la même chose.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Quoi donc ?

M. L E R O N D.

Que vous m'accordiez les libertés du mariage.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Mais , Monsieur , y pensez-vous ? Où mon oncle m'a-t-il amenée ! (*Elle veut se lever.*)

M. L E R O N D.

Un moment donc ; quand vous me connoîtrez , vous ne vous fâcherez plus comme cela.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Je me fâcherai toujours.

M. L E R O N D.

En vérité , je vous croyois plus raisonnable.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Monsieur , vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

M. L E R O N D.

Mais écoutez - moi ; votre vertu s'effarouche là de rien.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Comment de rien ?

M. L E R O N D.

Oui , j'ai eu bien des femmes ici , & elles ne m'ont jamais refusé ce que je vous demande.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Il faut savoir quelles femmes c'étoient.

M. L E R O N D.

De fort honnêtes femmes , très - gaies , & qui n'y regardoient pas de si près.

Mlle. D E L ' E P I N E.

C'étoient des femmes qui aimoient les hommes apparemment.

M. L E R O N D.

Sûrement ; pourquoi pas ? A propos , on dit que vous vous piquez de les haïr ?

Mlle. D E L ' E P I N E.

Mais quand ils seront faits comme vous , je crois que j'aurai raison.

M. L E R O N D.

Ah ! Mademoiselle , cela n'est pas honnête ce que vous dites là ; mais je veux que vous m'aimiez.

Mlle. D E L ' E P I N E.

Cela sera bien difficile.

M. L E R O N D.

Nous allons passer un peu de tems ensemble ; si ce n'étoit que pour deux ou trois jours , je ne vous presserois pas de m'accorder ce que je vous demande , & je me contraindrois ; mais

j'espere que nous ferons une connoissance si intime, qu'à la fin vous ne me refuserez pas toujours.

Mlle. D E L' E P I N E.

Je vous réponds , Monsieur , que je ne resterai pas ici davantage , ou du moins seule avec vous.

M. L E R O N D.

Où irez-vous ? dans votre chambre ? Quand on est chez ses amis , il faut bien vivre avec eux.

Mlle. D E L' E P I N E.

Oui , avec ses amis ; mais décemment du moins.

M. L E R O N D.

Mais c'est-il plus décent avec un oncle qu'avec un autre ?

Mlle. D E L' E P I N E.

Comment ! avec un oncle ?

M. L E R O N D.

Sans doute ; & je parie que S. Maur ne se gêne pas.

Mlle. D E L' E P I N E.

Vous avez là une jolie idée de lui & de moi !

M. L E R O N D.

Mais tous les oncles font de même avec leurs nieces , je crois.

Mlle. DE L'ÉPINE.

Monsieur , quand on respecte les femmes ,
on n'a seulement pas cette pensée.

M. LEROND.

C'est parce que je vous respecte , que je vous
ai demandé cette permission - là sérieusement :
car avec les autres , quand je leur disois : Mes-
dames , vous permettez les libertés du mariage ?
elles rioient comme des folles , & il n'y avoit
pas plus de difficultés que cela. Je vous dis , si
vous voulez , cela fera bientôt fait.



SCENE V.

Mlle. DE L'ÉPINE, M. LEROND,
Dame FRANÇOISE.

M. LEROND.

QU'EST-CE qu'il y a , Dame Françoisse ?

Dame FRANÇOISE.

Monsieur , c'est le vitrier qui a passé par ici ;
je l'ai appelé , & il a fini.

M. LEROND.

C'est bon ; on lui paiera cela avec le reste.

Dame - F R A N Ç O I S E .

Mais , Monsieur , est - ce que vous restez
comme cela aujourd'hui ?

M. L E R O N D .

Oui , j'ai demandé la permission à Made-
moiselle , & elle ne veut pas.

Dame F R A N Ç O I S E .

Je vous l'avois bien dit.

Mlle. D E L ' E P I N E .

Qu'est-ce que vous voulez dire , ma bonne ?

Dame F R A N Ç O I S E .

Je dis , Mademoiselle , que si j'étois de
Monsieur , je me moquerois de votre permis-
sion , & j'irois mon train.

Mlle. D E L ' E P I N E .

Vous lui donnez là de jolis conseils !

Dame F R A N Ç O I S E .

Mon dieu , Mademoiselle , il ne faut pas
tant faire la renchérie ; j'aime mon maître ,
& je fais bien ce qu'il lui faut ; mais il l'a
voulu ; je l'ai averti de tout ce qui arriveroit.

Mlle. D E L ' E P I N E .

Je suis bien - aise du moins que vous me
connoissiez.

Dame F R A N Ç O I S E .

Pour moi , je ne m'en foucie point du tout.

Mlle. DE L'ÉPINE, *en colere.*

Vous êtes une impertinente. (*Elle se leve.*)

SCENE VI.

M. DE SAINT-MAUR, Mlle. DE L'ÉPINE,
M. LEROND, Dame FRANÇOISE.

M. DE S. MAUR.

EH bien, ma niece, qu'est-ce que c'est que
cette colere ? qu'avez-vous donc ?

Mlle. DE L'ÉPINE.

Mon oncle, je veux fortir tout-à-l'heure de
cette maison - ci.

M. DE S. MAUR.

Mon ami, qu'est-ce que cela veut dire ?

M. LEROND.

Moi, je n'y comprends rien.

Dame FRANÇOISE.

Allons, vous êtes trop bon, vous. Je m'en
vais vous expliquer cela, M. de Saint-Maur.

Mlle. DE L'ÉPINE.

Monsieur prétend que vous prenez avec moi
des libertés. . . .

M. DE S. MAUR.

Moi ?

Dame F R A N Ç O I S E.

Oui ; eh bien , où feroit le mal avec sa niece ? Il auroit raison ; & si j'avois un oncle , je ne voudrois pas qu'il se gênât avec moi.

M. D E S. M A U R.

Expliquez-moi donc. . . .

Dame F R A N Ç O I S E.

Tenez , M. de Saint - Maur , Monsieur se met toujours en robe-de-chambre quand il est chez lui ; voilà la sienne que j'ai apportée tantôt ; il n'a pas voulu la mettre , parce qu'il m'a dit qu'il lui venoit du monde : moi je fais que cela le gêne.

M. D E S. M A U R.

Eh bien ?

M. L E R O N D.

Eh bien , voilà tout ; elle dit vrai.

Mlle. D E L' E P I N E.

Non , ce n'est pas cela.

M. L E R O N D.

Pardonnez-moi , Mademoiselle ; je vous ai demandé les libertés du mariage.

M. D E S. M A U R , *riant.*

Les libertés du mariage.

M. L E R O N D.

Oui.

Mlle. D E L' E P I N E.

Vous voyez bien qu'il en convient.

M. L E R O N D.

Parbleu , sans doute.

M. D E S. M A U R.

Qu'est-ce que vous vouliez dire ?

M. L E R O N D.

Eh ! qu'elle me permit de me mettre à mon aise , en robe - de - chambre , Il me semble que cela se dit comme cela.

M. D E S. M A U R.

Pas toujours.

M. L E R O N D.

Pour moi , c'est ma maniere.

Mlle. D E L' E P I N E.

Quoi , c'étoit là ce que vouliez dire ?

M. L E R O N D.

Oui , Mademoiselle ; qu'est-ce que vous aviez donc entendu ?

Mlle. D E L' E P I N E.

Rien , Monsieur.

Dame F R A N C O I S E.

On ne se fâche pas pour rien.

M L E R O N D.

Dites donc ce que vous aviez entendu.

154 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. D E S. M A U R.

Allons , allons voir votre jardin.

M. L E R O N D.

Je le veux bien , si cela convient à Mademoiselle.

Dame F R A N Ç O I S E.

Oui ; mais mettez toujours votre robe-de-chambre , & moquez-vous du qu'en dira-t-on.

M. L E R O N D.

Non , je ne veux pas.

M. D E S. M A U R.

Allons , ne faites point de façons. (*Il sort avec Mlle. de l'Epine.*)

M. L E R O N D.

Puisque vous le voulez...

Dame F R A N Ç O I S E , *lui donnant sa robe-de-chambre.*

Vous voyez bien que j'avois raison de vous dire que c'étoit une pie - grièche : nous avons bien affaire de l'avoir ici ! Mais vous n'en faites jamais qu'à votre tête , malgré tout ce que je vous dis.

M. D E S. M A U R , *dehors.*

Eh bien , venez-vous ?

M. L E R O N D.

Oui , oui , me voilà. (*Ils sortent.*)

LE SOT

ET

LES FRIPONS.

PROVERBE LXVI.

P E R S O N N A G E S.

Mad. DE LA TASSE , *limonnadiere. Robe jaune, bonnet & coëffe noire.*

Mlle. CECILE , *fille de Mad. de la Tasse. Robe couleur de rose, rayée, petit bonnet, tablier verd.*

M. DUPONT , *écrivain, pas encore juré expert. Habit gris, petit galon d'argent, épée & chapeau.*

M. DUCROC. *En frac rouge à boutons d'or, épée, chapeau sur la tête, & col noir.*

M. DUCORNET. *Habit verd, petit galon d'or, épée & chapeau sur la tête.*

M. DUTROUILLET. *Habit cannelle à boutons d'argent, veste bleue, boutons d'or, cheveux en queue, épée & chapeau, tous deux mis niaisement.*

LOUIS , *garçon cafetier. Veste brune & tablier.*

La scene est dans le café de Madame de la Tasse, porte Saint - Michel, à Paris.

**LE SOT
ET LES FRIPONS.**

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

M. DUPONT, LOUIS.

M. DUPONT.

EH bien, Louis, Mademoiselle Cecile a-t-elle paru aujourd'hui ?

L O U I S.

Non, Monsieur, pas encore ; vous savez bien qu'elle ne descend jamais que l'après-midi.

M. DUPONT.

Il est vrai ; mais c'est que je suis fort inquiet.

L O U I S.

Pourquoi donc ?

M. DUPONT.

Parce qu'hier au soir il m'a paru qu'elle avoit du chagrin.

L O U I S.

Je ne fais pas pourquoi ; car elle devrait être bien-aïse , au contraire.

M. D U P O N T.

Bien aïse ?

L O U I S.

Oui , car je crois que nous irons bientôt à la noce.

M. D U P O N T.

A la noce ! & de qui ?

L O U I S.

Eh pardi , d'elle-même.

M. D U P O N T.

On la marie ?

L O U I S.

Oui , vraiment : j'ai entendu parler de cela tout bas ; mais il n'en faut rien dire.

M. D U P O N T.

Voilà pourquoi elle étoit si triste hier. Nous sommes bien malheureux !

L O U I S.

Est-ce que vous l'aimez ?

M. D U P O N T.

Ah , sûrement , je l'aime !

L O U I S.

Pourquoi ne l'avez-vous pas demandée en

mariage? Je suis bien sûr que Madame de la Tasse, sa mere, vous l'auroit donnée.

M. D U P O N T.

Tu le crois, Louis?

L O U I S.

Pour cela, oui : elle l'auroit bien donnée à M. Ducroc, s'il ne s'y étoit pas pris trop tard.

M. D U P O N T.

Quoi! ce fripon qui vient souvent ici avec Ducornet?

L O U I S.

Oui. Je ne fais pas si c'est un fripon. Madame de la Tasse ne le croit pas, toujours.

M. D U P O N T.

Tout le monde le connoît pour cela, ainsi que Ducornet.

L O U I S.

En ce cas-là, je suis bien-aïse qu'il n'épouse pas Mademoiselle Cecile. Tenez, la voilà; vous pourrez lui parler.

M. D U P O N T.

Oui; mais si sa mere...

L O U I S.

Elle ne vient peut-être pas encore. Je vais

me tenir auprès de la porte , & je chanterai quand elle paroîtra.



S C E N E I I.

Mlle. CECILE, M. DUPONT,
LOUIS.

L O U I S.

ENTREZ , entrez , Mademoiselle ; voilà M. Dupont qui vous attend.

Mlle. C E C I L E *troublée.*

M. Dupont ?

M. D U P O N T.

Oui , Mademoiselle ; je suis au désespoir de ce que je viens d'apprendre.

Mlle. C E C I L E.

Ah ! mon dieu , cela n'est que trop vrai. Je n'ai pu vous rien dire hier à cause de ma chere mere ; mais vous avez dû voir combien j'étois fâchée.

M. D U P O N T.

Aussi ai-je été très - inquiet ; mais je ne me croyois pas aussi malheureux que je le suis.

Mlle.

Mlle. **C E C I L E.**

Ah ! dites que nous le sommes. Mais il faut que je m'affeye , car ma chere mere va venir.

M. **D U P O N T.**

Louis nous avertira. Quoi , vous croyez que rien ne pourroit rompre ce mariage ?

Mlle. **C E C I L E.**

Il n'y a pas d'apparence , car mon prétendu arrive aujourd'hui.

M. **D U P O N T.**

Et qui est-il ?

Mlle. **C E C I L E.**

Il s'appelle M. Dutrouillet , & il est de Poissy , où son pere a une charge dans les bœufs , à ce qu'on dit.

M. **D U P O N T.**

Si j'avois pu prévoir qu'on eût dû vous marier si-tôt , je me ferois proposé à Madame votre mere ; peut-être m'auroit - elle accepté. Quelle différence ! Mais si je lui parlois , à Madame....

Mlle. **C E C I L E.**

Il n'est plus tems , M. Dupont.

M. **D U P O N T.**

Elle fait mon talent pour les écritures ; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré

expert aux Vérifications ; tout cela feroit peut-être. . . .

Mlle. C E C I L E.

Elle trouve déjà M. Dutrouillet charmant, & elle ne l'a jamais vu.

M. D U P O N T.

Elle fait que j'ai hérité de mon oncle, qui demouroit à la place de Sorbonne, & qui venoit toujours ici, M. de la Forêt.

Mlle. C E C I L E.

Quoi, c'étoit votre oncle ?

M. D U P O N T.

Oui, vraiment, frere aîné de mon pere.

Mlle. C E C I L E.

Elle l'aimoit beaucoup ; je crois qu'il l'appelloit sa commere.

M. D U P O N T.

Sans doute ; c'est cela même.

Mlle. C E C I L E.

Eh bien, vous croyez?

L O U I S *chante.*

La Bourbonnoise a bien des écus.

M. D U P O N T.

Ah ! voilà Madame votre mere.

L O U I S, *chante.*

A bien des écus, la Bourbonnoise,

A bien des écus. . . .

SCENE III.

Mad. DE LA TASSE , Mlle. CECILE,
M. DUPONT , LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

LOUIS !

LOUIS.

Madame ?

Mad. DE LA TASSE.

Rangez donc ce tabouret , qui fera casser le
col à quelqu'un.

LOUIS.

Allons , allons , Madame , on y va.

M. DUPONT.

Mad. de la Tasse , je suis bien votre serviteur :

Mad. DE LA TASSE.

Ah ! Monsieur , je ne vous voyois pas ; je
vous salue. (à Mlle. Cecile.) Eh bien , qu'est-ce
que vous avez donc vous ? vous ne savez ce
que vous faites.

Mlle. CECILE.

Quoi donc , ma chere mere ?

L ij

Mad. D E L A T A S S E.

Vous oubliez tout : tenez , voilà vos ciseaux
que vous laissez traîner par terre.

Mlle. C E C I L E.

Je croyois les avoir dans mon sac , ma chere
mere.

Mad. D E L A T A S S E.

Allons , laissez votre ouvrage ; il faut que
nous allions chez votre grand-mere.

Mlle. C E C I L E.

Cela fera bientôt fait. (*Elle plie son ouvrage,
& regarde M. Dupont , pendant que Mad. de
la Tasse parle à Louis , & Dupont soupire.*)

L O U I S.

Madame , est-ce que vous allez fortir ?

Mad. D E L A T A S S E.

Oui. Si un Monsieur , qui s'appelle M. Du-
trouillet , vient me demander , vous viendrez
me chercher chez ma mere.

L O U I S.

Oui , Madame.

Mad. D E L A T A S S E.

Mais tout de suite , entendez-vous , Louis ?

L O U I S.

Oh , que oui ; laissez-moi faire , je fais bien
pourquoi.

Mad. D E L A T A S S E.

Eh bien , venez-vous , Cecile ?

Mlle. C E C I L E.

Oui , ma chere mere.

Mad. D E L A T A S S E.

Allons , passez.

Mlle. C E C I L E.

Me voilà. (*Elle passe.*)

Mad. D E L A T A S S E.

Eh bien , trouffez donc votre robe ; elle ne songe à rien. Allons , quand vous ferez mariée , je ferai bien débarrassée. (*Elles s'en vont.*)

S C E N E I V.

M. D U P O N T , L O U I S.

L O U I S , *après avoir regardé aller Mad. de la Tasse & Cecile.*

M. Dupont , voilà M. Ducroc & M. Ducornet qui viennent.

M. D U P O N T.

Ici ?

L O U I S.

Oh , sûrement.

M. D U P O N T.

Eh bien , donne-moi la gazette ; je veux un peu écouter ce qu'ils diront.

L O U I S.

Celle d'Utrecht , ou d'Amsterdam ?

M. D U P O N T.

N'importe , la premiere venue.

L O U I S.

Tenez , voilà celle d'Utrecht.

M. D U P O N T.

C'est bon ; ne fais pas semblant de les entendre. (*Il lit.*)

L O U I S.

Oh , laissez - moi faire ; je regarderai à la porte.



S C E N E V.

M. D U P O N T , M. D U C R O C , M.
D U C O R N E T , L O U I S.

M. D U C R O C.

TIENS , affeyons - nous ici. (*MM. Ducroc & Ducornet s'affeyent auprès d'une table.*)

L O U I S.

Ces Messieurs veulent-ils quelque chose ?

D R A M A T I Q U E S. 167

M. D U C R O C.

Non , laissez - nous en repos. (*Louis va regarder à la porte.*)

M. D U C O R N E T.

Tu crois donc qu'il va arriver ?

M. D U C R O C.

L'on m'a mandé qu'il arrivoit aujourd'hui ; mais comme je ne fais pas où il demeurera , je crois qu'il faut l'attendre ici.

M. D U C O R N E T.

Comment s'appelle-t il ?

M. D U C R O C.

Dutrouillet.

M. D U C O R N E T.

Je connois ce nom-là.

M. D U C R O C.

Il est de Poissy.

M. D U C O R N E T.

C'est cela même : son pere est la plus grande bête qu'il y ait au monde.

M. D U C R O C.

Tant mieux ; nous aurons bon marché du fils. Il faut le faire déguerpir de Paris avant qu'il ait épousé Mademoiselle Cecile.

M. D U C O R N E T.

Sans doute ; parce que tu voudrais bien l'épouser toi ?

M. D U C R O C.

Sa mere ne demandera pas mieux.

M. D U C O R N E T.

Je le crois ; mais qu'est-ce que j'aurai moi pour ma peine ? & toi-même , en cas que ton mariage manque ?

M. D U C R O C.

Ce que nous pourrons attraper à M. Du-trouillet.

M. D U C O R N E T.

Ah ! j'entends ; laisse-moi faire. Tu m'aideras ?

M. D U C R O C.

Sans doute , comme à l'ordinaire.

M. D U C O R N E T.

C'est bon. Nous nous conduirons selon que le sujet prêtera.



SCENE VI.

M. DUPONT, M. DUCROC, M.
DUCORNET, M. DUTROUILLET,
LOUIS.

M. DUTROUILLET, *à la porte,*
à Louis.

MONSIEUR, est-ce ici où demeure Mad. de
la Taffe ?

L O U I S.

Oui, Monsieur.

M. DUTROUILLET.
Et Mademoiselle sa fille aussi ?

L O U I S.

Oui, Monsieur.

M. DUTROUILLET.
Y font-elles ?

L O U I S.

Non, Monsieur ; mais donnez-vous la peine
d'entrer.

M. DUTROUILLET.

Oui, oui ; pour les attendre, n'est-ce-pas ?
(*Il entre.*)

L O U I S.

Oui , Monsieur , parce que je m'en vais les chercher.

M. D U T R O U I L L E T.

Il ne faut pas les déranger. Je ne suis pas pressé ; je n'ai point d'affaires.

L O U I S.

Mais je crois , si je ne me trompe , que Monsieur est le prétendu de Mademoiselle ?

M. D U T R O U I L L E T.

Oui , c'est vrai. Comment voyez-vous cela ?

L O U I S.

C'est que Madame m'a dit de l'avertir quand vous arriveriez.

M. D U T R O U I L L E T.

Ah ! ah ! elle le favoit donc ?

L O U I S.

Apparemment.

M. D U T R O U I L L E T.

Je ne comprends pas cela. Il faut que mon père le lui ait mandé ; car pour moi , je ne lui ai jamais écrit.

L O U I S.

Allez-vous là , s'il vous plait.

M. D U T R O U I L L E T.

Où ?

L O U I S.

Où vous voudrez.

M. D U T R O U I L L E T.

Je m'en vais me mettre ici ; ferai-je bien ?

L O U I S.

Oui , oui ; je m'en vais chercher Madame
& Mademoiselle.

M. D U T R O U I L L E T, arrêtant Louis.

Attendez donc.

L O U I S.

Comment , est - ce que vous ne ferez pas
bien-aîsè de voir notre Demoiselle ?

M. D U T R O U I L L E T.

Oh que si , sur - tout si elle est jolie ; parce
que j'aime les jolies filles , moi.

L O U I S.

Eh bien , c'est pour cela.

M. D U T R O U I L L E T.

Écoutez donc , & ne bougez pas. Je suis
malin moi : je veux la voir sans qu'elle sache
qui je suis.

L O U I S.

Ah ! j'entends.

M. D U T R O U I L L E T.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas lui dire :

ainsi , je vous en prie , restez là , je vous paierai chopine.

L O U I S.

Ah ! Monsieur , vous êtes bien bon ; il ne faut rien pour cela. Je vous avertirai seulement quand elles reviendront.

M. D U T R O U I L L E T.

Voilà ce que je veux. (*Il s'assied auprès d'une table. Louis regarde à la porte.*)

M. D U C R O C.

Il me paroît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

M. D U C O R N E T.

Il faut nous approcher.

M. D U C R O C.

Monsieur arrive de province , à ce qu'il me paroît ?

M. D U T R O U I L L E T.

Oui , Monsieur , de Poissy , tout - à - l'heure.

M. D U C O R N E T.

Ah ! c'est un beau pays. C'est apparemment pour être Mousquetaire que vous venez ici ?

M. D U T R O U I L L E T.

Ah ! mon dieu , que nenni ; c'est bien tout au contraire.

M. D U C R O C .

Ah ! je vois bien ; c'est que Monsieur veut se faire abbé.

M. D U T R O U I L L E T .

Bon ! c'est encore bien plus au contraire.

M. D U C O R N E T .

Plus au contraire ?

M. D U T R O U I L L E T .

Oui. Vous ne devinez pas ?

M. D U C O R N E T .

Non.

M. D U T R O U I L L E T .

Ah ! je suis bien-aïse de vous embarrasser l'esprit comme cela ; car on m'avoit dit qu'à Paris tout le monde en avoit beaucoup plus que moi : & pourtant. . . .

M. D U C O R N E T .

Vous en avez plus que nous ?

M. D U T R O U I L L E T .

Ce n'est pas là ce que je veux dire ; je suis trop bien élevé pour cela.

M. D U C R O C .

Et comment êtes-vous venu ?

M. D U T R O U I L L E T .

Dans une voiture de mon pere.

M. D U C R O C .

Etiez-vous seul ?

M. D U T R O U I L L E T .

Bon , seul ! nous étions beaucoup.

M. D U C O R N E T .

Tant mieux , l'on ne s'ennuie pas , parce que l'on cause.

M. D U T R O U I L L E T .

Ah , oui , causer ! Je ne pouvois pas parler , parce qu'ils faisoient un tapage terrible.

M. D U C R O C .

Vous connoissiez ces gens-là ?

M. D U T R O U I L L E T .

Oh beaucoup , parce que je passe ma vie avec eux.

M. D U C R O C .

Eh bien , cela vous fera des connoissances à Paris.

M. D U T R O U I L L E T .

Bon , des connoissances ! Ils sont peut-être tous morts à présent. (*Il rit.*)

M. D U C O R N E T .

Comment , morts ?

M. D U T R O U I L L E T .

Eh mais , sans doute ; ils ne venoient que pour cela à Paris.

M. DUCROC.

Est-ce que c'étoient des criminels ?

M. DUTROUILLET.

Non , vous n'y êtes pas.

M. DUCORNET.

Qu'est-ce que c'étoient donc que ces gens-là ?

M. DUTROUILLET.

Ces gens - là étoient des veaux. (*Il rit.*)

M. DUCROC.

Ah ! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux.

M. DUTROUILLET.

Oui , vous n'auriez jamais deviné. (*Il rit.*)

M. DUCORNET.

Cela fait une bonne compagnie.

M. DUTROUILLET.

Oh , moi , je les aime fort , parce qu'ils ne mordent jamais ; ils sont doux comme des moutons.

M. DUCROC.

Ah ! c'est vrai ; mais si vous aimez aussi les moutons , vous auriez pu venir avec eux.

M. DUTROUILLET.

Oui da ! ils viennent à pied eux.

M. DUCROC.

Ah ! c'est vrai.

M. D U T R O U I L L E T.

Oh ! mon voyage étoit bien arrangé comme cela ; mon pere fait bien ce qu'il fait : c'est un homme d'esprit.

M. D U C R O C.

Vous tenez bien de lui.

M. D U T R O U I L L E T.

On dit que je tiens de ma mere ; mais elle ne parle pas si bien que moi , parce qu'elle bégaie.

M. D U C O R N E T.

Vous n'êtes pas comme cela vous ; vous parlez bien.

M. D U T R O U I L L E T.

J'ai été jusqu'à sept ans , que l'on croyoit que je ferois muet.

M. D U C R O C.

C'auroit été grand dommage.

M. D U T R O U I L L E T.

Sans doute. Eh bien , j'ai parlé en six mois aussi bien que je parle à présent.

M. D U C R O C.

C'est bien heureux ! Est-ce pour des affaires ou pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris ?

M.

M. D U T R O U I L L E T.

Pour l'un & pour l'autre.

M. D U C O R N E T.

Ah , ah !

M. D U T R O U I L L E T.

Vous ne devinerez peut - être pas encore ?

M. D U C R O C.

Cela me paroît bien difficile.

M. D U T R O U I L L E T.

C'est que je me marie ; vous voyez bien que tous les deux s'y trouvent.

M. D U C R O C.

Oui , vous avez raison ; mais cela vous occasionnera bien de la dépense.

M. D U T R O U I L L E T.

Oh , oui ; mais aussi mon cher pere m'a-t-il donné bien de l'argent.

M. D U C R O C.

Si vous n'en aviez pas assez , je vous en prêterois avec grand plaisir.

M. D U T R O U I L L E T.

Monfieur , vous avez bien de la bonté ; car vous ne me connoiffez pas.

M. D U C O R N E T.

On voit que vous avez la mine d'un hon-

nête homme , & qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

M. D U T R O U I L L E T .

C'est bien vrai ; & je pense de même de vous , Messieurs : aussi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or dans cette poche-là.

M. D U C R O C .

Il faut prendre garde de les perdre.

M. D U T R O U I L L E T .

Oh ! ils sont bien enveloppés dans du papier.

M. D U C O R N E T .

Le papier quelquefois se déchire ; cela n'est pas sûr.

M. D U T R O U I L L E T .

Vous allez voir , vous allez voir.

M. D U C R O C .

J'en ai bien vu perdre comme cela , sans qu'il parût rien au papier. T'en souviens-tu ; Ducornet ?

M. D U C O R N E T .

Oh , pour cela oui.

M. D U T R O U I L L E T .

Ma foi , écoutez donc ; je crois que vous avez raison , le papier est déchiré. (*Il tire ses louis , & il les compte.*)

M. D U C R O C , *bas à Ducornet.*

Prends tes dez ; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

M. D U C O R N E T.

Oui , oui.

M. D U C R O C.

Monfieur , je fuis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'inftant.

M. D U T R O U I L L E T.

Monfieur , il ne faut pas vous gêner ; & puis vous voyez bien que je compte mes louis , & que je les renveloppe.

M. D U C O R N E T.

Oui , oui ; je tiendrai compagnie à Monfieur.

M. D U C R O C.

Je ne ferai pas long - tems. (*Il s'en va.*)

M. D U P O N T , *à Louis qui s'approche de lui.*

Ne dis rien ; je vais faire fefflant de dormir. (*Il ronfle.*)



S C E N E V I I.

M. DUTROUILLET , M. DUCORNET ,
M. DUPONT *faisant semblant de dormir* ,
LOUIS *à la porte*.

M. DUTROUILLET , *comptant ses louis*.

Il me faudra d'autre papier.

M. DUCORNET.

On va vous en donner. Garçon !

L O U I S.

Monfieur ?

M. DUCORNET.

Donnez donc du papier à Monfieur.

L O U I S.

En voilà , en voilà. Faut-il qu'il foit blanc ?

M. DUTROUILLET.

Non , non ; bleu , rouge , c'est égal.

L O U I S.

Tenez , en voilà d'écrit.

M. DUTROUILLET.

C'est bon.

L O U I S.

Il ne vous faut plus rien ?

M. DUTROUILLET.

Non, non. Il m'a fait oublier mon compte.

M. DUCORNET.

Il n'y a qu'à recommencer.

M. DUTROUILLET.

Vous avez raison. (*Il recompte.*)

M. DUCORNET.

Cela fera plus sûr. (*Il tire des dez de sa poche ; & il arrange une rasle de six.*)

M. DUTROUILLET.

Quarante-cinq, quarante-six, quarante-sept, quarante-huit, quarante-neuf : il m'en manque un.

M. DUCORNET.

Voyez dans votre poche.

M. DUTROUILLET.

Ah ! vous avez raison ; le voilà.

M. DUCORNET.

Cela fait-il bien cinquante ?

M. DUTROUILLET.

Oui.

M. DUCORNET.

Eh bien, c'est bon : vous avez perdu.

M. DUTROUILLET.

Comment, perdu ? Je vous dis que je l'ai retrouvé,

M. D U C O R N E T .

Oui ; mais c'est vos cinquante louis qui sont perdus.

M. D U T R O U I L L E T .

Eh non. Les voilà tous.

M. D U C O R N E T .

Oui ; mais je les ai gagnés.

M. D U T R O U I L L E T , *riant.*

Allons donc , vous badinez.

M. D U C O R N E T .

Non , je ne badine pas ; ils sont à moi.

M. D U T R O U I L L E T .

Comment à vous ?

M. D U C O R N E T .

Oui ; vous voyez bien que j'ai rafle de fix.

M. D U T R O U I L L E T .

Qu'est-ce que cela me fait ?

M. D U C O R N E T .

Cela vous fait que vous ne pouvez pas en faire davantage : vous auriez beau jouer jusqu'à demain.

M. D U T R O U I L L E T .

Mais je ne veux pas jouer.

M. D U C O R N E T .

Parce que vous ne pouvez pas gagner ; ainsi donnez - moi vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Non, Monsieur, ils ne font pas à vous.

M. DUCORNET.

Je vous réponds que je les aurai.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur, je n'ai pas joué.

M. DUCORNET.

Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti ?

M. DUTROUILLET.

Mais vous le savez bien.

M. DUCORNET, *se levant.*

Pour qui me prenez-vous ? Allons, Monsieur, donnez-moi mon argent, & partez.

SCÈNE VIII.

M. DUTROUILLET, M. DUCORNET,
M. DUPONT, M. DUCROC, LOUIS.

M. DUCROC.

COMMENT donc, qu'est-ce que c'est que cela ? Te voilà bien en colère.

M. DUCORNET.

Et j'ai raison : Monsieur m'insulte. Il me donne un démenti.

M. D U T R O U I L L E T.

Mais , Monsieur . . .

M. D U C O R N E T.

Allons , Monsieur , vous me paierez mes cinquante louis , & vous vous battrez.

M. D U T R O U I L L E T.

Moi , Monsieur ?

M. D U C O R N E T.

Oui , vous m'avez insulté , & vous me ferez raison.

M. D U T R O U I L L E T.

En vérité de Dieu , Monsieur , je vous assure . . .

M. D U C R O C.

Ne vous fâchez pas tous les deux , & dites-moi ce qui est arrivé.

M. D U T R O U I L L E T.

Monsieur , je m'en vais vous le dire.

M. D U C O R N E T.

Laissez - moi parler , Monsieur ; c'est à moi à me plaindre.

M. D U C R O C.

Voyons.

M. D U C O R N E T.

Nous jouons cinquante louis ; j'amene raffe de six , que voilà , & Monsieur ne veut pas me payer.

M. D U C R O C.

Vous avez tort , M. Dutrouillet.

M. D U T R O U I L L E T.

Comment tort ?

M. D U C R O C.

Affurément.

M. D U C O R N E T.

Il fait plus ; il m'insulte. Allons , Monsieur ,
puisque vous dites que vous n'avez pas joué ,
l'épée à la main.

M. D U T R O U I L L E T.

L'épée à la main ?

M. D U C O R N E T.

Oui , Monsieur.

M. D U C R O C.

Allons , c'est juste.

M. D U T R O U I L L E T.

Mais , Monsieur , cette épée - là n'est pas
à moi.

M. D U C O R N E T.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

M. D U T R O U I L L E T.

Que je l'ai empruntée pour faire le voyage ;
je n'en porte jamais à Poissy : c'est vrai comme
je suis ici.

M. DUCORNET, *se promenant.*

Cela ne fait rien.

M. DUCROC.

C'est pourtant une raison, Ducornet.

M. DUTROUILLET, *à M. Ducroc.*

Ah ! je vous en prie, parlez pour moi.

M. DUCORNET.

Je veux qu'il se batte.

M. DUCROC, *à M. Dutrouillet.*

Il vous tuera.

M. DUTROUILLET.

Voilà ce que je crains... Ah, mon Dieu !
comment faire ?

M. DUCROC.

Commencez par lui donner vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

M. DUCROC.

Nous verrons après... Ducornet, M. Dutrouillet est bien fâché de t'avoir offensé ; il convient qu'il a perdu.

M. DUCORNET.

Eh bien, qu'il me paie.

M. DUTROUILLET.

Monsieur, si vous vouliez bien vous souvenir que je n'ai pas...

DRAMATIQUES. 187

M. DUCORNET.

Vous avez perdu ; je veux de l'argent.

M. DUTROUILLET, tremblant.

Allons , Monsieur , le voilà.

M. DUCORNET.

N'avez-vous rien ôté ? (*Il prend l'argent.*)

M. DUTROUILLET.

Non , Monsieur ; voilà comme je l'ai compté devant vous.

M. DUCORNET.

Voyons ; dix , vingt , trente , quarante , & cinquante : c'est bon.

M. DUTROUILLET.

Vous voudrez bien que je ne me batte pas ?

M. DUCORNET, se promenant.

Nous verrons.

M. DUTROUILLET.

Il ne promet rien , Monsieur !

M. DUCROC.

Il faut le laisser calmer ; je tâcherai de vous raccommoder.

M. DUTROUILLET.

Ah ! je vous en prie.

M. DUCROC.

Comptez sur moi.

M. D U T R O U I L L E T.

J'y compte aussi : je suis bien heureux de vous avoir trouvé.

M. D U C R O C.

Je suis bien-aise de vous être utile.

M. D U T R O U I L L E T.

On m'avoit bien dit qu'à Paris tout étoit rempli de fripons.

M. D U C R O C.

Prenez garde à ce que vous dites. Si Ducornet vous entendoit. . . .

M. D U T R O U I L L E T.

Ce n'est pas de lui que je parle.

M. D U C R O C.

Et avez-vous encore d'autre argent ?

M. D U T R O U I L L E T.

Non , vraiment ; mais comme je vais épouser Mlle. de la Tasse, sa mere m'en donnera.

M. D U C R O C.

Ah ! sûrement.

M. D U T R O U I L L E T.

Et puis j'ai une bague.

M. D U C R O C.

Vous la jouerez encore.

M. D U T R O U I L L E T.

Oh que non : & puis , en vérité , je n'ai pas joué.

M. D U C O R N E T.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. D U C R O C.

Rien , rien.

M. D U C O R N E T.

Est-elle jolie , votre bague ?

M. D U T R O U I L L E T.

Mais oui ; la voilà : ma chere mere m'a dit qu'elle valoit vingt-cinq louis.

M. D U C R O C.

Voyons. (*Il prend la bague.*) Oui , vous en aurez cela ou rien : mais cachez-la , car Ducornet aime le jeu , & il vous feroit peut-être encore jouer , s'il la voyoit.

M. D U T R O U I L L E T.

J'ai envie de la mettre dans ma bouche,

M. D U C R O C.

C'est fort bien imaginé.

M. D U T R O U I L L E T.

Tenez , comme cela , la voit-on ?

M. D U C R O C.

Non , pas beaucoup.

M. D U T R O U I L L E T.

Et puis je dirois que j'ai une fluxion.

M. D U C R O C.

Vous avez bien de l'esprit au moins. Ah ça, il faut que je vous raccommode avec Ducornet.

M. D U T R O U I L L E T.

Ah ! je vous en ferai très - obligé ; car sans cela , je n'oserois jamais sortir d'ici.

M. D U C R O C.

Bon ! c'est le meilleur homme du monde : quand il est en colere , cela ne dure qu'un moment ; mais il est terrible.

M. D U T R O U I L L E T.

Je suis aussi comme cela moi.

M. D U C R O C.

Je le crois bien : chacun a son défaut. Vous allez voir. Ducornet , es-tu encore fâché contre M. Dutrouillet ?

M. D U C O R N E T.

Moi, point du tout ; c'est fini , je n'y pense plus.

M. D U C R O C.

Allons , touchez-vous dans la main tous les deux.

D R A M A T I Q U E S. 191

M. D U C O R N E T.

Je le veux bien. (*Il tend la main à M. Dutrouillet.*)

M. D U T R O U I L L E T.

Monfieur, vous me faites bien de l'honneur.

M. D U C O R N E T.

Refte-tu ici, Ducroc?

M. D U C R O C.

Non, vraiment. A propos....

M. D U C O R N E T.

Où vas tu donc?

M. D U C R O C.

Chez mon jouaillier; il y a une pierre à ma bague, que je crains qui ne tombe.

M. D U C O R N E T.

Quelle idée! Viens à la Comédie Françoife.

M. D U C R O C.

Ce n'est pas le quartier.

M. D U C O R N E T.

Mais, puisque cette pierre a tenu jufqu'à préfent, elle tiendra bien encore: tu iras demain.

M. D U C R O C.

Non, je ne veux pas la perdre.

M. D U C O R N E T.

Voyons-la donc.

M. DUCROC, *regardant à son doigt.*

Ah, ah, je n'ai pas ma bague ; je l'ai pourtant prise avant de partir ; je l'avois tout-à-l'heure.

M. DUCORNET.

Il faut chercher.

M. DUCROC.

Je n'ai pas remué de ma place ; c'est singulier !

M. DUCORNET.

Mais, M. Dutrouillet ne l'a-t-il pas vu ?

M. DUTROUILLET.

Non, Monsieur.

M. DUCORNET.

Je ne crois pas cela : un homme qui est capable de ne pas vouloir payer ce qu'il a perdu, est capable de voler une bague.

M. DUTROUILLET, *pleurant.*

Pour cela, je suis bien malheureux d'être venu ici !

M. DUCORNET.

Qu'est-ce que vous dites ? Allons, vous êtes un fripon ; rendez-la tout-à-l'heure.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur, je vous jure que je ne l'ai pas.

M.

M. DUCORNET.

Ducroc ?

M. DUCROC.

Mais je ne saurois croire qu'il l'ait.

M. DUCORNET.

Je te dis que si. Allons, finissez, que je ne vous le dise pas deux fois.

S C E N E IX.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE,
M. DUTROUILLET, M. DUCROC,
M. DUCORNET, M. DUPONT,
LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

COMMENT donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

M. DUCORNET.

Madame, vous arrivez à propos pour faire rendre à Ducroc une bague que cet homme-là lui a volée.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi, Monsieur, chez moi ?

Tome V.

N

M. D U T R O U I L L E T.

Madame , vous ne me connoissez pas ; je viens pour être votre gendre ; je m'appelle Dutrouillet.

M. D U C O R N E T.

Je vous dis , Madame , que c'est un voleur.

Mad. D E L A T A S S E.

Comment ?

M. D U C O R N E T.

Oui , Madame , il ne vouloit pas me payer cinquante louis que je lui ai gagnés.

Mad. D E L A T A S S E.

Quand cela ?

M. D U C O R N E T.

Ici , tout-à-l'heure.

Mad. D E L A T A S S E.

Quoi , Monsieur , vous êtes joueur ? & vous jouez si gros jeu encore ?

M. D U T R O U I L L E T.

Non , Madame , ne croyez pas....

M. D U C O R N E T.

Comment , vous osez soutenir....

Mad. D E L A T A S S E.

Un moment , Messieurs : il peut être joueur ; mais je ne crois pas qu'il soit un voleur. Com-

ment est faite votre bague, M. Ducroc?

M. D U C R O C.

C'est une pierre jaune, entourée.

Mad. D E L A T A S S E.

Eh bien, M. Dutrouillet n'a qu'à se fouiller.

M. D U T R O U I L L E T, *désespéré.*

Ah, c'est bien traître celui-là!

Mad. D E L A T A S S E.

Comment, vous ne le voulez pas?

M. D U T R O U I L L E T.

Pardonnez-moi, Madame.

M. D U C R O C.

Cela n'est pas nécessaire; je la lui ai vu mettre dans sa bouche; il n'a qu'à l'ouvrir.

M. D U T R O U I L L E T.

Mais....

Mad. D E L A T A S S E.

Allons, Monsieur, ouvrez la bouche.

M. D U T R O U I L L E T.

Eh bien, oui, Madame, j'ai une bague; mais c'est la mienne: la voilà. (*Il tire la bague de sa bouche.*) Monsieur le fait bien.

Mad. D E L A T A S S E.

C'est celle de M. Ducroc. (*Elle la donne à M. Ducroc.*) Monsieur, je vous prie de ne le

pas faire arrêter. Son pere est un très-honnête homme , qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

M. D U C R O C.

Madame , c'est à votre considération que je ne lui ferai rien.

M. D U T R O U I L L E T.

Mais , Madame , pouvez - vous croire que votre gendre....

Mad. D E L A T A S S E.

Mon gendre , un voleur , mon gendre ! Non , misérable , tu ne le feras jamais.

M. D U T R O U I L L E T.

Si vous vouliez m'entendre....

M. D U C R O C.

Madame , puisque Monsieur n'épouse pas Mlle. Cecile , vous savez les propositions que je vous ai faites.

Mad. D E L A T A S S E.

Oui , Monsieur , je les accepte de tout mon cœur.

M. D U P O N T , *se levant.*

Ah , Madame , arrêtez !

Mad. D E L A T A S S E.

Quoi donc ?

M. D U C R O C.

Que voulez-vous dire , Monsieur ?

M. D U P O N T.

Que je vais tout découvrir. Oui , Messieurs ,
vous êtes deux fripons.

M. D U C R O C.

Monsieur ?

M. D U P O N T.

Je ne crains pas de le dire , & Louis est
témoin : vous avez cru qu'il ne vous entendoit
pas , & que je dormois ; vous avez forcé M.
Dutrouillet de vous donner cinquante louis
qu'il n'avoit pas joués ; & la bague que vous
venez de lui prendre est la sienne , qu'il avoit
dit à M. Ducroc qu'il cachoit dans sa bouche ,
de peur que M. Ducornet ne la lui fît perdre
en jouant.

M. D U C R O C.

Cela n'est pas vrai.

M. D U P O N T.

Vous avez eu affaire à un nigaud , & vous
l'attendiez pour cela.

M. D U T R O U I L L E T.

Monsieur , je vous suis bien obligé de prendre
mon parti.

M. D U C O R N E T.

Monfieur, favez-vous que vous rifquez beaucoup ?

M. D U P O N T.

Meffieurs, je vous connois , & vous rifquez plus que moi ; car fi vous ne rendez pas les cinquante louis & la bague , nous allons envoyer chercher un Commiffaire.

M. D U C R O C.

Monfieur, Monfieur, il ne faut pas faire tant de bruit ; tout ceci n'étoit qu'un jeu , nous n'avions pas envie de rien garder , & vous allez le voir.

M. D U P O N T.

A la bonne heure.

M. D U T R O U I L L E T.

Quoi , on me rendra tout ?

M. D U C R O C.

Sans doute. Voilà votre bague.

M. D U C O R N E T.

Et voilà vos cinquante louis.

M. D U T R O U I L L E T.

Ah, Meffieurs, que je vous ai d'obligation !

M. D U C R O C.

Madame, nous ne reviendrons plus ici, puis

qu'on n'y entend pas mieux la plaisanterie que cela.

Mad. DE LA TASSE.

Tant mieux, Messieurs, tant mieux.

SCENE X.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE,
M. DUTROUILLET, M. DU-
PONT, LOUIS.

LOUIS, *regardant à la porte.*

AH ! pardi, ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reste.

M. DUTROUILLET.

Monsieur, je vous remercie bien... Vous voyez, Madame, que je ne suis ni un joueur, ni un fripon.

Mad. DE LA TASSE.

Non ; mais vous êtes un grand nigaud.

M. DUTROUILLET.

J'aurois été bien fâché de ne pas épouser Mademoiselle votre fille ; car je la trouve bien jolie, & je l'aimerai bien.

Mad. D E L A T A S S E.

Oui ; mais elle n'est pas pour vous. Je ne veux pas que ma fille soit la femme d'un sot : vous pouvez vous en retourner à Poissy , dire cela à Monsieur votre pere , & lui faire bien mes complimens.

M. D U T R O U I L L E T.

Pardi , j'ai fait là un beau voyage !

Mad. D E L A T A S S E.

Vous le méritez.

M. D U T R O U I L L E T.

Oui ; mais comment ferai - je pour m'en aller ? La charrette aux veaux sera peut-être partie à présent. Adieu donc , Madame ; adieu , Mademoiselle ; adieu , Monsieur.

Mad. D E L A T A S S E.

Adieu , adieu.



SCENE XI.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE,
M. DUPONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

POUR cela, Monsieur, je vous remercie bien ;
vous m'avez empêchée de donner ma fille à un
fripon ou à un sot. Je n'oublierai jamais cela.

M. DUPONT.

Madame, si vous vouliez....

Mad. DE LA TASSE.

Quoi ?

M. DUPONT.

Vous feriez mon bonheur en me l'accordant :
nous nous aimons depuis long-tems.

Mad. DE LA TASSE.

Il falloit donc le dire plus tôt ; tout cela ne
feroit peut-être pas arrivé. Et voilà pour-
quoi vous étiez si triste, Cecile ?

Mlle. CECILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Ah ça, je ne demande pas mieux ; mais il
faut savoir qui vous êtes, Monsieur.

202 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

M. D U P O N T.

Madame , je m'appelle Dupont , & je suis le neveu de M. de la Forêt , que vous connoissiez.

Mad. D E L A T A S S E.

Comment , que je connoissois ? Il étoit mon compere. Je vous connois aussi ; je vous ai vu tout petit , & vous étiez bien gentil. Allons, allons, mes enfans , entrons là-dedans , & nous arrangerons tout cela ; je ferai fort aise que vous soyez mon gendre.

M. D U P O N T.

Eh bien , Mademoiselle ?

Mlle. C E C I L E.

Ah , M. Dupont , que je suis contente !

M. D U P O N T.

Je me flatte , que vous le ferez toujours , du moins je ferai tout ce que je pourrai pour cela.



LA SONNETTE.

PROVERBE LXVII.

P E R S O N N A G E S.

M. VICTORIN, *Commissaire des guerres. En petit uniforme, sans chapeau ni épée.*

Mad. VICTORIN. *En robe de taffetas, petit manteau de gaze blanche à fleurs.*

LE Chevalier DUPARC. } *Officiers d'infan-*
M. DE SAINT-VIGNARD. } *terie, en uni-*
M. DE LAVIROUX. } *formes.*

La scène est dans une ville de garnison, à la porte de M. Victorin, la nuit.

LA SONNETTE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. VICTORIN , M. VICTORIN.

M. VICTORIN.

QUELLE fantaisie de vouloir vous promener à l'heure qu'il est ! Il ne fait point chaud du tout : en vérité, les femmes sont bien extraordinaires !

Mad. VICTORIN.

Et les maris ne sont guere complaisans. Cependant vous dites que vous m'aimez.

M. VICTORIN.

Sûrement je vous aime.

Mad. VICTORIN.

Vous allez peut-être croire que je ne vous aime pas , moi ?

M. VICTORIN.

Je ne dis pas cela.

Mad. V I C T O R I N .

Pourquoi donc me trouver ridicule ?

M. V I C T O R I N .

Eh bien , je vous demande pardon.

Mad. V I C T O R I N .

Vous ne m'auriez pas dit cela avant d'être mon mari. Convenez qu'il y a deux ans....

M. V I C T O R I N .

Je vous dis que j'ai tort.

Mad. V I C T O R I N .

Hélas , pourquoi ne peut-on pas rester amans après le mariage !

M. V I C T O R I N .

Croyez-vous que je ne le suis plus ?

Mad. V I C T O R I N .

Mais pourquoi ce ton brusque , indifférent & froid , que vous avez tous ? Est-ce qu'il y a une espèce de honte à traiter aussi bien la femme que celle d'un autre ?

M. V I C T O R I N .

Vous traitai-je moins bien pour cela ?

Mad. V I C T O R I N .

Je ne vous reproche que le ton : pourquoi faut-il avoir toujours l'air excédé de ce que l'on aime , prendre un ton ironique qui en vérité ne sauroit plaire ?

M. V I C T O R I N.

Le préjugé peut en être cause ; & les exemples des nouveaux mariés, qui dans les premiers momens sont bien ennuyeux , font craindre fans doute de leur ressembler.

Mad. V I C T O R I N.

Toutes ces raisons sont peu satisfaisantes. Quant à la promenade que vous croyez que je veux vous faire faire, vous vous trompez.

M. V I C T O R I N.

Pourquoi donc fortir ?

Mad. V I C T O R I N.

Nous n'irons pas plus loin.

M. V I C T O R I N.

Vous conviendrez que vous avez des idées bien extraordinaires , & qu'il n'est pas étonnant que. . . .

Mad. V I C T O R I N.

Point du tout.

M. V I C T O R I N.

Point du tout est fort bon. Et le chien de basse-cour , que vous avez emprunté à votre frere , par exemple , pour une nuit , qu'en voulez-vous faire ?

Mad. V I C T O R I N.

C'est ce que je veux vous expliquer.

M. V I C T O R I N.

Et il faut que ce soit ici ?

Mad. V I C T O R I N.

Oui.

M. V I C T O R I N.

A la bonne-heure ; puisque vous le voulez ,
il faut bien que cela soit.

Mad. V I C T O R I N.

Ecoutez - moi.

M. V I C T O R I N.

Voyons.

Mad. V I C T O R I N.

Vous connoissez le ton avantageux du Che-
valier du Parc ? C'est un de ces enfans gâtés de
Paris. . . .

M. V I C T O R I N.

A peu près , qui ne servent que pour pou-
voir porter une plume à leur chapeau.

Mad. V I C T O R I N.

Vous savez que plusieurs Officiers du même
régiment m'ont rendu des soins assez publi-
quement & inutilement. Ils en sont convain-
cus ; ils l'ont même dit au Chevalier du Parc.
Le Chevalier du Parc venoit d'arriver ; il ne
les entretenoit que des femmes de Paris, des

rigueurs

rigueurs qu'elles avoient essuyées de sa part ; parce qu'il ne pouvoit pas y suffire, lorsqu'il m'apperçut à l'assemblée. Il se récria, fit l'étonné de trouver en province quelqu'un d'aussi bien. Il le dit à tout le monde , & se fit détester des autres femmes.

M. V I C T O R I N.

C'est débiter à merveilles.

Mad. V I C T O R I N.

On lui dit que je vengerois les femmes de Paris de ses rigueurs.

M. V I C T O R I N.

Vous ?

Mad. V I C T O R I N.

Oui : il répondit que sûrement je ne lui résisterois pas , & il eut l'impertinence de le parier le même soir avec ses camarades , en foupant à l'auberge. Cela me revint.

M. V I C T O R I N.

Il commence à faire froid ; vous me conterez cela tout aussi bien dans la maison.

Mad. V I C T O R I N.

Un moment ; vous allez savoir pourquoi je vous ai amené ici. Le Chevalier du Parc entreprit de gagner son pari ; je le reçus très-

bien ; il me donna de mauvais vers , de plates chansons ; je trouvai tout cela charmant. On me rendoit compte des progrès qu'il disoit avoir faits. Il eut la hardiesse de me demander un rendez-vous la nuit ; je lui répondis que j'y songerois , & hier je lui ai envoyé la clef de la porte , en lui mandant qu'il pourroit venir ce soir , de bonne heure même , parce que vous iriez à la campagne.

M. V I C T O R I N.

Etes-vous folle donc ?

Mad. V I C T O R I N.

Non , non. Il est vrai qu'il y aura peut-être de quoi rire.

M. V I C T O R I N.

C'est donc pour cela que vous m'avez tant pressé aujourd'hui d'aller à Morinval ? Vous croyiez que j'y coucherois ?

Mad. V I C T O R I N.

Justement : c'est à cause de cela que je vous ai prié de revenir ! Voyez comme cela est conséquent ; & puis je vous dirois tout ce que je viens de vous dire , & ce que vous allez savoir !

M. V I C T O R I N.

Mais pourquoi lui donner la clef de la porte ?

Je parie qu'il l'a déjà montrée à tous les Officiers de son régiment.

Mad. V I C T O R I N.

Tant mieux ; c'est ce que je veux.

M. V I C T O R I N.

Je ne fais pas à quoi vous en voulez venir ; mais en garnison , il faut toujours qu'une femme évite les histoires où elle peut avoir part.

Mad. V I C T O R I N.

Je vous réponds que celle-ci ne me fera point de tort. Je lui ai recommandé sur-tout de ne point faire de bruit en entrant , de peur de réveiller les domestiques , que j'enverrai coucher de bonne heure.

M. V I C T O R I N.

Voyons comment vous sortirez de là.

Mad. V I C T O R I N.

Il faut que vous m'aidiez.

M. V I C T O R I N.

Moi ?

Mad. V I C T O R I N.

Oui , je n'ai voulu me confier qu'à vous.

M. V I C T O R I N.

Que faut-il que je fasse ?

O ij

Mad. V I C T O R I N.

Que vous attachiez la corde de la sonnette qui est auprès de la porte , de maniere qu'on ne puisse pas l'ouvrir sans qu'elle sonne.

M. V I C T O R I N.

Cela est bien aisé.

Mad. V I C T O R I N.

Elle fera du bruit , elle éveillera le chien , qui sera lâché , & qui viendra auprès de la porte. Je ne crois pas pour lors que le Chevalier du Parc ose entrer. Il passera peut-être la nuit comme cela , & tout le monde se moquera de lui.

M. V I C T O R I N.

Vous êtes bien folle ! Allons , je m'en vais attacher la sonnette. Il étoit bien nécessaire d'être dans la rue pour me conter tout cela ! Je n'ai jamais vu de nuit d'été aussi froide. Allons , allons , passez. (*Ils rentrent tous les deux.*)



SCENE II.

M. DE SAINT-VIGNARD , M. DE
LAVIROUX, *avec des fusils.*

M. DE S. VIGNARD, *appellant bas.*

LAVIROUX!

M. DE LAVIROUX.

Me voilà.

M. DE S. VIGNARD.

Il vient d'entrer quelqu'un chez Madame
Victorin ; si c'étoit le Chevalier ?

M. DE LAVIROUX.

Comment veux-tu que ce soit lui , puisque
nous l'avons laissé à table ?

M. DE S. VIGNARD.

Il pourroit avoir couru.

M. DE LAVIROUX.

Et par où ? Nous l'aurois rencontré ; il
n'auroit pas pris le plus long , apparemment.

M. DE S. VIGNARD.

N'auroit-il pas pu passer à droite , au lieu
de passer à gauche ?

M. D E L A V I R O U X.

Bon , bon ! Plaçons - nous , j'entends quel-
qu'un.

M. D E S. V I G N A R D.

Restes - tu là ?

M. D E L A V I R O U X.

Oui.

M. D E S. V I G N A R D.

Je m'en vais de l'autre côté.

M. D E L A V I R O U X.

Ne parle donc pas.

M. D E S. V I G N A R D.

Non , non.

M. D E L A V I R O U X, *revenant.*

Je me suis trompé ; il ne vient personne.

M. D E S. V I G N A R D.

Tu crois donc que Mad. Victorin veut se
moquer de du Parc ?

M. D E L A V I R O U X.

J'en suis persuadé.

M. D E S. V I G N A R D.

Et moi aussi ; mais ce que nous faisons ici
en ce cas - là ne servira à rien pour notre pari ?

M. D E L A V I R O U X.

Pour le pari , non ; mais nous nous amu-
serons toujours à l'impatienter.

M. DE S. VIGNARD.

Je ne saurois croire que ce soit réellement
la clef de la porte , qu'il nous a montrée.

M. DE LAVIROUX.

Nous verrons. Allons , je crois que le voilà.
Je l'entends chanter.

M. DE S. VIGNARD, *allant se replacer.*

Cela est bon.

SCENE III.

Le Chevalier DU PARC , M. DE SAINT-
VIGNARD, M. DE LAVIROUX.

M. DE LAVIROUX.

QUI va là?

Le Chevalier DU PARC
Officier.

M. DE LAVIROUX.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.
Pourquoi cela?

M. DE LAVIROUX.
C'est la consigne.

Le Chevalier D U P A R C.

Que diable est-ce que cela veut dire ! N'est-ce pas ici la rue de la place au Charbon ?

M. D E L A V I R O U X.

Oui , mon Officier.

Le Chevalier D U P A R C.

Il ne doit pas y avoir de sentinelle ici.

M. D E L A V I R O U X.

Pardonnez-moi , toujours.

Le Chevalier D U P A R C.

Ah ! je m'en vais par l'autre côté. (*Il s'en va , & reparoît.*)

M. D E L A V I R O U X.

Songe à toi.

M. D E S. V I G N A R D.

Ne t'embarrasse pas.

Le Chevalier D U P A R C.

Je passerai sûrement par ici.

M. D E S. V I G N A R D.

Qui va là ?

Le Chevalier D U P A R C.

Officier.

M. D E S. V I G N A R D.

Où est votre feu ?

Le Chevalier D U P A R C.

Je n'ai point de feu.

D R A M A T I Q U E S. 217

M. D E S. V I G N A R D.

On ne passe pas.

Le Chevalier D U P A R C.

C'est un tour qu'on me joue. Sentinelle !

M. D E S. V I G N A R D.

Mon Officier ?

Le Chevalier D U P A R C.

De quelle compagnie êtes - vous ?

M. D E S. V I G N A R D.

De la compagnie de Laviroux.

Le Chevalier D U P A R C.

Je veux voir un peu.

M. D E S. V I G N A R D.

Ne m'approchez pas.

Le Chevalier D U P A R C.

Bon ! c'est Saint-Vignard. Je savois bien qu'il n'y avoit pas de sentinelle ici. Qui est l'autre là-bas ?

M. D E S. V I G N A R D.

C'est Laviroux.

Le Chevalier D U P A R C.

Vous vouliez donc me faire perdre le pari tous les deux ?

M. D E S. V I G N A R D.

Tu le perdras bien sans cela.

Le Chevalier DU PARC.
Laviroux !

M. DE LAVIROUX.
Eh bien ?

Le Chevalier DU PARC.
Allons, allez-vous-en tous les deux.

M. DE LAVIROUX.
Non, nous voulons voir si tu entreras dans
la maison de Mad. Victorin.

Le Chevalier DU PARC.
Je te dis que j'ai la clef.

M. DE S. VIGNARD.
Mais on a peut-être changé la ferrure.

Le Chevalier DU PARC.
Ne faites pas de bruit, & venez tous deux
auprès de la porte : car on m'a recommandé
d'entrer bien doucement, de peur d'éveiller
les domestiques.

M. DE LAVIROUX.
Ne crains rien.

Le Chevalier DU PARC, *mettant la clef
dans la ferrure.*

Tiens, vois si la porte ne s'ouvrira pas.
(*Elle s'ouvre ; mais lorsqu'il la pousse, la son-
nette sonne, & un gros chien vient en-dedans contre*

La porte , & aboie. Ils s'éloignent bien vite tous les trois. MM. de Saint - Vignard & Laviroux en riant.)

MM. DE S. VIGNARD & DE LAVIROUX.

Ah , ah , ah , ah , ah !

Le Chevalier D U P A R C.

Mais voulez - vous bien ne pas faire tant de bruit ?

MM. DE S. VIGNARD & DE LAVIROUX.

Ah , ah , ah , ah , ah !

Le Chevalier D U P A R C.

Paix donc.

M. DE LAVIROUX.

Il n'y a jamais eu de sonnette à la porte de Mad. Victorin.

M. DE S. VIGNARD.

Ni de chien dans sa maison , à ce qu'il me semble.

M. DE LAVIROUX.

De chien ? Mais cela me rappelle qu'hier elle demanda à son frere de lui prêter celui-là.

M. DE S. VIGNARD.

C'étoit pour recevoir du Parc.

Le Chevalier D U P A R C.

J'espere qu'ayant entendu ce bruit - là , elle

aura fait attacher le chien , & qu'elle aura ôté la sonnette , pour l'empêcher d'aboyer.

M. D E L A V I R O U X.

Ma foi , je le crois aussi ; elle est peut-être à présent dans la crainte que tu ne reviennes pas.

M. D E S. V I G N A R D.

Je la plains bien sincèrement. Il n'y a pas deux hommes comme du Parc dans le monde ; & quand une femme a eu le bonheur de lui plaire , elle ne doit plus être malheureuse.

Le Chevalier D U P A R C.

Messieurs , vous plaisantez.

M. D E S. V I G N A R D.

Non , vraiment.

Le Chevalier D U P A R C.

Vous voudriez bien être à ma place.

M. D E L A V I R O U X.

Ah ! pas encore.

Le Chevalier D U P A R C.

Il me semble que je n'entends rien.

M. D E S. V I G N A R D.

Non : allons.

Le Chevalier D U P A R C.

Que diable ! restez là.

M. D E S. V I G N A R D.

Ah ! comme tu voudras.

M. DE LAVIROUX.

Oui ; mais il ne faut pas qu'il fasse semblant d'entrer , & qu'il s'en aille.

M. DE S. VIGNARD.

Oui , oui ; approchons-nous.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites donc pas de bruit.

M. DE LAVIROUX.

Non , non. (*Ils approchent tous les trois. Le Chevalier du Parc ouvre , le bruit de la sonnette recommence , & le chien aboie encore plus fort. MM. de Saint - Vignard & de Laviroux rient encore en s'éloignant de la porte.*)

Le Chevalier DU PARC.

En vérité , je ne fais pas ce qu'il y a de si plaisant à cela.

M. DE S. VIGNARD.

Comment , d'avoir la clef , & de ne pas entrer ?

M. DE LAVIROUX.

C'est une bien bonne clef que celle - là !

M. DE S. VIGNARD.

Il n'a pas d'attention non plus ; on lui recommande de ne pas faire de bruit , & il fait un tintamarre de tous les diables.

M. DE LAVIROUX.

Ah ! oui ; cela n'est pas honnête.

M. DE S. VIGNARD.

Sans doute. Quand on a le bonheur d'être aimé d'une femme , il faut la ménager.

M. DE LAVIROUX.

Cependant c'est sa faute à elle : que n'empêche-t-elle la sonnette ?

M. DE S. VIGNARD.

Cela est vrai ; à sa place , j'entrerois toujours.

M. DE LAVIROUX.

Oui ; mais il y a le chien.

M. DE S. VIGNARD.

Est-ce que tu craindrais le chien ?

Le Chevalier DU PARC.

Le chien ? mais....

M. DE LAVIROUX.

Je le connois , moi ; il est bien fort.

Le Chevalier DU PARC.

Mais , Messieurs , si vous étiez à ma place , qu'est-ce que vous feriez ?

M. DE S. VIGNARD.

Moi , j'entrerois sûrement.

M. DE LAVIROUX.

Et moi aussi ; je n'en voudrois pas avoir le démenti.

M. DE S. VIGNARD.

Oui ; mais nous perdrons le pari , en le conseillant comme cela.

M. DE LAVIROUX.

Il faudra bien , tôt ou tard , qu'il y renonce.

M. DE S. VIGNARD.

Non pas , si le chien s'endort.

Le Chevalier DU PARC.

Messieurs , vous êtes de mauvais plaisans.
Allons , laissez-moi , par grace.

M. DE LAVIROUX.

Cela ne se peut pas , tu le fais bien.

(*Le Chevalier du Parc va encore pour entrer ;
même bruit de la sonnette & du chien.*)

Le Chevalier DU PARC.

Le diable emporte & la sonnette & le chien !

M. DE S. VIGNARD.

Ce que je trouve d'étonnant , c'est que personne ne remue dans la maison.

M. DE LAVIROUX.

Ne parle donc pas si haut. J'entends quelqu'un.

M. DE S. VIGNARD.

On ouvre une fenêtre , je crois.

M. DE LAVIROUX.

Oui ; paix , paix.

S C E N E I V.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LAVIROUX, M. VICTORIN.

M. VICTORIN, *à la fenêtre.*

MONSIEUR le Chevalier du Parc !

Le Chevalier D U P A R C.

Réponds pour moi, Saint-Vignard.

M. D E S. V I G N A R D.

Ah, ah ! vous n'êtes pas encore couché, M. le Commissaire ?

M. V I C T O R I N.

C'est vous, M. de Saint-Vignard ?

M. D E S. V I G N A R D.

Oui, vraiment, je passe par ici.

M. V I C T O R I N.

Oui ; mais vous avez avec vous M. le Chevalier du Parc, n'est-ce pas ?

M. D E S. V I G N A R D.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. V I C T O R I N.

Je ne vous le demande pas, car j'en suis sûr. Madame Victorin vient de me dire qu'il
avoit

DRAMATIQUES. 229

avoit parié qu'il entreroit chez elle la nuit.

M. DE LAVIROUX, au Chevalier du Parc.

On se moque de toi.

M. DE S. VIGNARD.

Paix donc.

M. VICTORIN.

Elle le prie de renoncer à ce projet, parce qu'elle a grande envie de dormir.

Le Chevalier DU PARC, bas.

Dis qu'elle m'a donné la clef, pour la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE S. VIGNARD.

Mais...

M. DE LAVIROUX.

Dis, dis; nous saurons plus complètement comme elle le joue.

M. DE S. VIGNARD.

On dit qu'il n'a pas tort, puisque Madame Victorin lui avoit donné une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

Cela est vrai, elle lui a donné une clef; mais elle le prie d'être persuadé qu'avec cette clef on reste à la porte.

M. D E L A V I R O U X.

Fort bien.

M. V I C T O R I N.

Qu'en province , celui qui fait le plus de bruit , ne réussit pas toujours auprès des femmes ; & qu'on ne fait souvent qu'éveiller les voisins , sans alarmer personne.

M. D E S. V I G N A R D.

Cela arrive quelquefois , M. le Commissaire.

M. V I C T O R I N.

Vous chargez-vous de dire tout cela à M. le Chevalier du Parc ?

M. D E S. V I G N A R D.

Ne vous inquiétez pas ; il le fait déjà.

M. V I C T O R I N.

Ah ! je vous entends. En ce cas-là , je vous souhaite à tous le bon soir.

M. D E S. V I G N A R D.

Et la clef , ne la voulez-vous pas ?

M. V I C T O R I N.

Non , non ; laissez-la dans la serrure , cela est égal. (*Il se retire.*)



S C E N E V.

M. DE SAINT-VIGNARD , Le Chevalier
DU PARC, M. DE LAVIROUX.

Le Chevalier D U P A R C , *jetant la
clef avec dépit.*

TIENS , là voilà ta chienne de clef.

M. D E L A V I R O U X.

Ah ! tu devois la garder pour une autre fois,

Le Chevalier D U P A R C.

Allons , allons nous coucher.

M. D E S. V I G N A R D.

Tu conviendras bien , avant , que tu as perdu
le pari ?

M. D E L A V I R O U X.

Et que tu as été berné en plein ?

M. D E S. V I G N A R D.

Dis que les femmes de ce pays-ci ne se
connoissent pas en vrai mérite.

M. D E L A V I R O U X , *suivant
le Chevalier du Parc.*

Où vas tu donc ? Tu es bien pressé.

228 **PROVERBES DRAMATIQUES:**

M. DE S. VIGNARD.

Attends , attends - nous.

(Ils s'en vont.)



LE TROMPEUR

FAVORABLE.

PROVERBE LXVIII.

P E R S O N N A G E S.

M. LEBLANC, tuteur de Mlle. de Saint-Genest.

Habit brun, veste d'or, perruque à nœuds.

Mlle. DE SAINT-GENEST, Mise comme une
demoiselle, en taffetas.

JULIE, femme-de-chambre de Mlle. de Saint-Genest. En femme-de-chambre.

LE Chevalier DU CHERNY. *Habit verd galonné, veste brodée, épée & chapeau.*

M. DU CHERNY, pere du Chevalier du Cherny.
Habit brun galonné d'or, épée & chapeau.

M. JAQUEMIN, Commissaire. En habit noir,
& puis en robe.

CHAMPAGNE, } laquais de M. Leblanc. En

PICARD, } habits gris à boutons d'or.

DES ARCHERS. En uniforme du Guet à pied.

La scene est chez M. Leblanc, dans un salon.


LE TROMPEUR
FAVORABLE.
P R O V E R B E.


SCENE PREMIERE.

Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE.

Mlle. DE S. GENEST.

JULIE, tu ne veux pas me dire absolument ce que tu as?

JULIE.

J'ai réellement du chagrin, Mademoiselle.

Mlle. DE S. GENEST.

Pourquoi cela? Je ne te cache rien; tu fais tous mes secrets: quelle est cette réserve?

JULIE.

Eh bien, Mademoiselle, c'est vous qui m'affligez; je suis au désespoir d'être obligée de vous quitter.

Mlle. DE S. GENEST.

Comment, me quitter? Je ne le souffrirai pas!

P iv

J U L I E.

Il faut donc que vous sortiez d'ici ; car tant que vous y resterez , je ne peux pas y demeurer , exposée à toutes les persécutions de votre tuteur.

Mlle. D E S. G E N E S T.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

J U L I E.

Quoi , vous le croyez amoureux de vous , M. Leblanc ?

Mlle. D E S. G E N E S T.

Que trop , puisqu'il s'oppose au mariage du Chevalier du Cherny avec moi , & qu'il veut absolument que je l'épouse.

J U L I E.

Je crois que c'est de votre bien qu'il est amoureux.

Mlle. D E S. G E N E S T.

Mais il est jaloux.

J U L I E.

Bon ! Les hommes sont jaloux dès qu'ils voient qu'on ne se soucie pas d'eux. Est-ce qu'il ne croit pas que j'aime Champagne , moi qui ne peux pas le souffrir ?

Mlle. D E S. G E N E S T.

M. Leblanc est amoureux de toi ?

JULIE.

Oui , voilà ce que c'est ; & comme ses desfeins ne peuvent être que mal-honnêtes , je ne veux pas y être exposée davantage.

Mlle. DE S. GENEST.

Je le voudrois bien , qu'il fût amoureux de toi , pouvoir lui prouver que je le fais , le confondre , & être enfin débarrassée de ses poursuites. Mais sur quoi juges-tu cela ?

JULIE.

Sur les propositions qu'il m'a faites de me faire ma fortune , si je voulois me rendre à ses desirs.

Mlle. DE S. GENEST, *riant*.

Quoi , tout de bon ?

JULIE.

Oui , riez. Il vouloit me donner cinquante louis , pour aller l'attendre ce soir dans le cabinet qui est au bout du jardin.

Mlle. DE S. GENEST.

Eh bien , tu n'as pas voulu ?

JULIE.

Mais je vous le demande ! En vérité , vous avez une jolie opinion de moi , avec votre question.

Mlle. DE S. GENEST, *révant.*

Non ; c'est qu'il me vient une idée. . . .

J U L I E.

Qu'est-ce que c'est ?

Mlle. DE S. GENEST.

Tu crois qu'il se rendroit au pavillon ?

J U L I E.

J'en suis sûre , vous dis-je.

Mlle. DE S. GENEST.

Eh bien , il faut que tu acceptes la proposition.

J U L I E.

Comment , vous me croyez capable? . . .

Mlle. DE S. GENEST.

Non ; mais écoute - moi.

J U L I E.

Je fais ce que vous allez me dire ; vous voulez nous y surprendre ensemble ?

Mlle. DE S. GENEST.

Non. Il faut , te dis-je , que tu acceptes la proposition , & je m'y rendrai à ta place. Je ferai en droit pour lors de lui faire des reproches qui l'empêcheront de songer davantage à m'épouser ; & ce fera un obstacle de moins pour le Chevalier.

J U L I E.

Oui ; mais j'ai refusé avec colere , & de façon à lui ôter tout espoir de réussir.

Mlle. D E S. G E N E S T.

Si tu l'as quitté avec colere , il cherchera à t'appaiser , quand ce ne seroit que pour t'empêcher de m'en rien dire.

J U L I E.

Cela pourroit être.

Mlle. D E S. G E N E S T.

Je crois l'entendre. Je vais te laisser avec lui , & tu viendras me dire ce qui se fera passé.

J U L I E.

Il faut que je vous sois aussi attachée que je le suis , pour me prêter à ce que vous desirez là.

Mlle. D E S. G E N E S T.

Mais tu ne risques rien. S'il te donne les cinquante louis , tu feras même très-bien de les prendre.

J U L I E.

Vous le croyez ?

Mlle. D E S. G E N E S T.

Oui , oui ; il faut bien qu'il paie cette petite correction. Tu viendras me retrouver chez moi.

JULIE.

Oui, Mademoiselle. Je crois à présent que je réussirai. Le plaisir de tromper M. Leblanc me réjouit d'avance.

SCENE II.

M. LEBLANC, JULIE.

M. LEBLANC.

EH bien, ma chère Julie, es-tu encore fâchée contre moi ?

JULIE.

Mais, Monsieur, n'avois-je pas raison ?

M. LEBLANC.

Ce que je te proposois devoit-il t'offenser ? C'est une preuve que je t'aime.

JULIE.

Je le fais bien, Monsieur ; mais on ne peut pas s'empêcher d'être surprise de voir qu'on a mauvaise opinion de vous : rien n'est si humiliant.

M. LEBLANC.

Et où est la mauvaise opinion ?

JULIE.

Comment ! d'offrir de l'argent à une hon-

nête fille , pour la séduire ! C'est abuser de ses richesses.

M. L E B L A N C.

Et avec qui les partagera-t-on , si ce n'est avec les personnes qu'on aime ? Et puis c'est si peu de chose pour moi ! Voilà ce qu'il faut considérer.

J U L I E.

Oui , il est vrai ; mais ce seroit moi qui recevrais , & ce seroit moi qui aurois tort.

M. L E B L A N C , *lui donnant une bourse.*

Quelle folie ! Tiens , mets cela dans ta poche.

J U L I E.

En vérité. . . .

M. L E B L A N C.

Allons , prends.

J U L I E.

Mais si Mademoiselle vient à savoir. . . .

M. L E B L A N C.

Elle n'en fera rien.

J U L I E , *prenant la bourse.*

Tenez , vous me faites faire là une chose affreuse !

M. L E B L A N C.

Tu te rendras dans le pavillon bientôt , c'est-

à-dire, quand il fera nuit. Le jour tombe, ainsi je n'attendrai pas long-tems.

JULIE.

N'apportez pas de lumiere.

M. LEBLANC.

Non, non.

JULIE.

Je m'en vais auprès de ma maîtresse, en attendant. (*Elle sort.*)

M. LEBLANC.

Champagne !

SCENE III.

M. LEBLANC, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR ?

M. LEBLANC.

Tout va bien ; Julie a consenti enfin à se rendre au pavillon. Tu seras vengé de ses rigueurs.

CHAMPAGNE.

Tant mieux ! Cela lui apprendra à être si glorieuse, & à me mépriser.

M. L E B L A N C .

Le Chevalier est-il chez lui ?

C H A M P A G N E .

Oui , je viens de le voir rentrer.

M. L E B L A N C .

Cela est bon. Tiens , voilà la clef de la petite porte du jardin , que j'ai enveloppée dans un petit billet , où il est invité à se rendre au pavillon , de la part de Mlle. de Saint-Genest. Fais-la lui donner en main propre , par ton homme.

C H A M P A G N E .

Il va l'avoir dans le moment.

M. L E B L A N C .

Reviens ici tout de suite.

C H A M P A G N E .

Oui , oui.

M. L E B L A N C .

Dis qu'on m'apporte de la lumière ; car il faut que j'écrive , & l'on ne voit plus clair.

C H A M P A G N E .

Picard va vous en apporter. (*Il sort.*)



S C E N E I V.

M. LEBLANC, M. JAQUEMIN, PICARD.

P I C A R D , *apportant deux bougies.***M.** le Commissaire Jaquemin.

M. L E B L A N C .

Ah ! M. Jaquemin, je vous attendois avec impatience.

M. J A Q U E M I N .

Je ne vous ai pas manqué de parole, comme vous voyez. Ah ça, dites-moi votre affaire.

M. L E B L A N C .

Tout-à-l'heure. (*A Picard qui écoute,*) Va-t-en.

P I C A R D .

C'est que j'attendois, pour savoir si vous ne vouliez rien. (*Il sort.*)

S C E N E V.

M. LEBLANC, M. JAQUEMIN.

M. L E B L A N C .

AVEZ-VOUS tout votre monde, votre robe, des flambeaux ?

M.

M. J A Q U E M I N.

Oui, ne vous inquiétez pas.

M. L E B L A N C.

C'est qu'il faut faire le plus grand éclat.

M. J A Q U E M I N.

Oui; mais il faut que je sache de quoi il s'agit, pour voir si je peux en honneur me charger de faire ce que vous desirez.

M. L E B L A N C.

Je vais m'expliquer. Vous savez que j'ai chez moi une pupille, qui s'appelle Mlle. de Saint-Genest?

M. J A Q U E M I N.

Oui.

M. L E B L A N C.

L'avez-vous vue?

M. J A Q U E M I N.

Non, jamais.

M. L E B L A N C.

Cela ne fait rien. Je veux absolument l'épouser; mais elle aime le Chevalier du Cherny: il a fait mille tentatives pour venir ici, & son pere m'a fait faire des propositions sans fin pour la lui donner en mariage. Voici mon plan: écoutez bien ceci.

M. J A Q U E M I N.

Je vous écoute.

M. L E B L A N C.

Je tends un piège au Chevalier, pour le brouiller sans miséricorde avec Mlle. de Saint-Genest. J'ai engagé avec de l'argent, Julie à m'accorder ce soir un rendez-vous dans le pavillon qui est au bout du jardin.

M. J A Q U E M I N.

Fort bien.

M. L E B L A N C.

Julie est la femme-de-chambre de Mlle. de Saint-Genest : je crois que vous l'avez vue hier.

M. J A Q U E M I N.

Non, je ne la connois pas.

M. L E B L A N C.

Elle doit être actuellement dans le pavillon à m'attendre ; & au lieu de moi, je veux que ce soit le Chevalier qui s'y trouve : pour cela je lui ai envoyé la clef de la porte du jardin, avec un billet qui le presse de s'y rendre, pour parler à Mlle. de Saint-Genest. Vous savez comme les amans saisissent avec avidité tout ce qui peut flatter leurs desirs. Je suis sûr qu'il y viendra.

M. J A Q U E M I N.

Que voulez-vous que je fasse ?

M. L E B L A N C.

Que vous surpreniez le Chevalier avec Julie dans ce pavillon, où ils seront sans lumière. L'éclat que vous ferez, attirera Mlle. de Saint-Genest, qui deviendra furieuse contre le Chevalier ; & j'aurai aussi tout lieu de me plaindre de ce procédé. Vous les amenez ici, où vous trouverez le pere du Chevalier, qui sera très en colere contre son fils, & qui sera forcé d'abandonner le projet de lui faire épouser Mlle. de Saint-Genest. Elle, dans son dépit, pour se venger du Chevalier, n'aura rien de mieux à faire que de consentir à m'épouser.

M. J A Q U E M I N.

Par dépit ?

M. L E B L A N C.

Que m'importe ? Voilà la clef du jardin. . .
Vous comprenez bien tout cela ?

M. J A Q U E M I N.

A merveille.

M. L E B L A N C.

Vous direz qu'on vous a averti qu'il étoit entré un voleur chez moi par cette porte, & que vous le cherchez.

M. JAQUEMIN.

Oh ! laissez-moi faire.

M. LEBLANC.

Voilà Champagne ; nous allons savoir. . .

SCENE VI.

M. LEBLANC, M. JAQUEMIN,
CHAMPAGNE.

M. LEBLANC.

EH bien ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, Monsieur, il a gobé l'hameçon ; il a reçu le billet avec joie ; il a baissé la clef avec transport, & il a dit qu'il alloit y aller.

M. LEBLANC.

C'est bon. Vous voyez bien, M. Jaquemin, que vous n'avez plus qu'à vous mettre en devoir d'exécuter tout ce que nous avons dit.

M. JAQUEMIN.

Oui, oui ; je vais mettre une mouche auprès de la porte, pour m'assurer quand il sera entré. Vous me reverrez bientôt comme vous le souhaitez. Adieu, Monsieur.

M. LEBLANC.

Adieu, M. Jaquemin.

SCENE VII.

M. LEBLANC, CHAMPAGNE.

M. LEBLANC, *écrivant.*

TOI, à présent, porte ce billet au pere du Chevalier, afin qu'il vienne ici, & qu'il soit présent à cette scene. (*Il donne le billet à Champagne.*)

C H A M P A G N E.

Allons, j'y vais; je suis bien sûr de le trouver.

SCENE VIII.

M. LEBLANC, JULIE.

M. LEBLANC, *se promenant.*

OUI, je crois ce moyen admirable. Je vais bien me divertir.

JULIE *passe, & est étonnée de trouver*

M. Leblanc, qui l'est de même.

Ah!...

M. L E B L A N C.

Quoi , te voilà ?

J U L I E.

Oui . . . Monsieur . . . J'aurois eu beau vous attendre .

M. L E B L A N C.

Comment ? J'allois te trouver ; pourquoi n'es-tu donc pas dans le pavillon ?

J U L I E.

Monsieur . . . je m'en vais vous dire . C'est que Mademoiselle a voulu se promener avec moi , & après s'être beaucoup promenée , elle a voulu entrer dans le pavillon pour s'y reposer . Comme je craignois que vous n'y vinssiez pendant qu'elle & moi nous y étions , je suis venue ici pour voir en chemin si je ne vous rencontrerois pas , & pour vous empêcher d'y aller .

M. L E B L A N C.

Oui ; mais où est Mlle. de Saint-Genest ?

J U L I E.

Monsieur , elle est restée dans le pavillon , où elle m'attend , parce que je lui ai dit que j'allois chercher un manteau .

M. L E B L A N C , *se récriant.*

Elle est dans le pavillon ?

JULIE.

Oui, Monsieur.

M. LEBLANC, *très-inquiet.*

O ciel!

JULIE.

Qu'avez-vous donc?

M. LEBLANC, *agité.*

Va vite la prier de revenir.

JULIE.

Mais, Monsieur, pourquoi?

M. LEBLANC.

Eh! ne perds pas de tems, je t'en prie.

JULIE.

Il faut que je cherche ce manteau; allez-y vous-même.

M. LEBLANC, *se récriant avec effroi.*

Moi!

JULIE.

Pourquoi pas?

M. LEBLANC.

Eh! va donc. Il sera peut-être trop tard.

JULIE.

Mais pourquoi? (*A part.*) Je veux le savoir avant.

SCENE IX.

M. LEBLANC, M. DU CHERNY, JULIE.

M. DU CHERNY.

JE viens tout de suite, M. Leblanc. Avez-vous quelques bonnes nouvelles à m'apprendre ? Mais qu'avez-vous donc ? quel est ce désespoir ?

M. LEBLANC.

Ah !

M. DU CHERNY.

Vous m'effrayez ! Que vous est-il arrivé ? Mademoiselle, savez-vous ce qu'il a ?

JULIE.

Non ; Monsieur ; je ne l'ai jamais vu comme cela. (*M. Leblanc s'est assis, & il est appuyé sur une table, la tête sur ses deux mains.*)



SCENE X.

M. LEBLANC, M. DU CHERNY, M. JAQUEMIN, LE CHEVALIER, Mlle. DE SAINT - GENEST, JULIE, DES ARCHERS *qui restent à la porte.*

M. J A Q U E M I N.

M. Leblanc, vous devez être content. M. le Chevalier & Mlle. Julie n'ont point fait de résistance ; ils consentent à s'épouser : ainsi l'honneur est réparé.

M. L E B L A N C.

Eh, Monsieur, vous n'avez pas su ce que vous faisiez.

M. J A Q U E M I N.

Comment ! ils vous le diront eux - mêmes. Monsieur & Mademoiselle, ne consentez - vous pas à vous marier ensemble ?

LE CHEVALIER, Mlle. DE S. GENEST.

Oui, Monsieur.

M. J A Q U E M I N.

Vous voyez bien.

M. L E B L A N C.

Oui, vous avez bien opéré. C'est Mlle. de Saint-Genest, & non pas Mlle. Julie.

M. J A Q U E M I N.

Monfieur, vous m'aviez dit. . .

M. L E B L A N C.

Ne parlons pas de cela.

L E C H E V A L I E R.

Je ne fais pas, Monfieur, à quoi fert cette furprife, ni le billet que j'ai reçu, que Mademoifelle m'a dit qui ne venoit pas de fa part. Je n'avois pas befoin de tout cela pour consentir à l'époufer, puiſque mon pere & moi nous avons fait tout au monde, depuis long-tems, pour l'obtenir de vous.

M. L E B L A N C.

Je le fais bien.

M. D U C H E R N Y.

A quoi bon tout cet éclat?

L E C H E V A L I E R.

M. le Commiffaire, éclairciffez-nous, je vous prie, cette aventure.

M. J A Q U E M I N, à M. du Cherny.

Monfieur, comme vous êtes très-honnête homme, & que sûrement j'aurai affaire à vous, voici ce que c'est.

M. L E B L A N C.

M. Jaquemin. . .

M. J A Q U E M I N .

Non , Monsieur.

M. D U C H E R N Y .

Monsieur , achevez donc.

M. J A Q U E M I N .

Il a été pris dans le piège qu'il avoit tendu.

L E C H E V A L I E R .

Comment ?

M. J A Q U E M I N .

Il avoit donné rendez - vous à Mlle. Julie dans le pavillon.

Mlle. D E S. G E N E S T .

Cela est vrai.

M. J A Q U E M I N .

Il avoit écrit à M. votre fils , de la part de Mademoiselle , de s'y rendre ; & je devois le surprendre avec Mlle. Julie.

J U L I E .

Quoi , Monsieur , vous vouliez me déshonorer ? Je ne fais à quoi il tient que je ne vous arrache les yeux.

M. J A Q U E M I N .

Mlle. de Saint - Genest auroit été furieuse contre M. le Chevalier , & elle auroit par dépit épousé M. Leblanc.

252 PROVERBES DRAMATIQUES.

Mlle. D E S. G E N E S T.

Moi ? Voilà un joli projet , Monsieur !

M. D U C H E R N Y.

Monsieur , je crois qu'avec cette conduite vous n'avez plus d'espoir , & que vous ne vous opposerez plus , après un éclat pareil , à leur union.

M. L E B L A N C.

Non , Monsieur. Je consens à tout , & je ne veux jamais les revoir. (*Il sort.*)

M. D U C H E R N Y.

Nous l'appaiférons , M. le Commissaire , c'est moi qui vous fatisferai.

M. J A Q U E M I N.

Monsieur , je ne suis pas inquiet.

LE CHEVALIER , à Mlle. de Saint-Genest.

Nous ne nous attendions pas que M. Leblanc nous serviroit si bien.



LA GUINGUETTE.

PROVERBE LXIX.

P E R S O N N A G E S.

Mad. MINUIT, *sage-femme. Robe d'indienne brune, grand bonnet, mouchoir de col à carreaux, coëffe sur les épaules.*

Mlle. GOTON, *filie de Mad. Minuit. Robe d'indienne bleu & blanc, relevée dans les poches, avec un tablier à carreaux rouges, bordé de verd, un bonnet sans rubans.*

M. PIQUEPOINT, *tailleur. Habit cannelle, veste rouge bordée d'or, perruque ronde, chapeau uni.*

M. BATTU, *huissier. Habit gris-de-fer, boutons d'or, veste noire, perruque à nœuds, chapeau & canne.*

M. DE LA TRESSE, *perruquier. Habit blanc, veste de basin, cheveux retroussés avec un peigne, chapeau poudré.*

UN GARÇON CABARETIER. *Veste brune, tablier, bonnet de taffetas noir.*

Tous les acteurs font du fauxbourg S. Lazare.

La scene est aux Porcherons, dans le jardin d'un cabaret, où il y a plusieurs tables.



LA GUINGUETTE.

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

Mlle. G O T O N , M. B A T T U.

Mlle. G O T O N , *tenant M. Battu sous le bras.*

MAIS je ne le vois pas par ici.

M. B A T T U.

Qui cela , M. Piquepoint ?

Mlle. G O T O N.

Oui , lui-même. Il craint ma mere , il n'osera pas venir.

M. B A T T U.

Ne vous embarrassez pas ; il a avec lui un gaillard qui ne craint ni le feu ni l'eau.

Mlle. G O T O N.

Qui donc cela ?

M. B A T T U.

C'est un perruquier de ses amis , qui vous fait la barbe , & qui vous frise au fer , il faut voir !

Mlle. G O T O N.

Mais M. Piquepoint n'est-il pas aussi un habile tailleur ?

M. B A T T U.

Ah ! je vous en réponds ; c'est lui qui m'a retourné cet habit-là. Voyez s'il y paroît.

Mlle. G O T O N.

S'il pouvoit changer de même la haine que ma mere a pour la sienne !

M. B A T T U.

Ah dame ! écoutez donc , la haine ne se met pas à la calandre comme le drap ; mais on lui donne quelquefois du fil à retordre. Vous l'aimez donc bien M. Piquepoint ?

Mlle. G O T O N.

Je serois trop ingrate si je ne l'aimois pas ; c'est une ancienne connoissance : ma mere m'a-voit mise en couture chez la sienne ; c'est là où j'ai appris mon métier , & vous sentez bien qu'on ne se voit pas comme cela de près sans se dire un mot.

M. B A T T U.

Sans doute ; & c'est une bonne raison. Enfin , vous verrez si ce que j'ai imaginé ne réussira pas.

Mlle.

Mlle. G O T O N.

Je fais bien qu'après vous il faut tirer l'échelle auprès de ma mere ; mais si enfin , quand elle saura son nom , elle ne vouloit pas entendre parler de lui ?

M. B A T T U.

Je vous dis que cela n'arrivera pas. J'entends les affaires apparemment ; je ne suis pas huissier pour rien.

Mlle. G O T O N.

Allons , tant mieux ; parce que , quand on a pris une fois , comme on dit , de l'amour pour un quelqu'un , il seroit bien chagrinant après , d'être obligée de songer à en prendre pour une autre personne.

M. B A T T U.

Ne craignez rien. Tenez , le voilà M. Piquepoint.



 S C E N E I I.

Mlle. G O T O N , M. P I Q U E P O I N T ,
M. B A T T U .

M. P I Q U E P O I N T .

AH ! Mademoiselle , je vous cherche par-tout depuis une heure.

Mlle. G O T O N .

Allez-vous-en donc. Si ma mere venoit. . .

M. P I Q U E P O I N T .

Madame Minuit ? Bon ! elle est là-bas à regarder danser , avec une de ses commeres ; ainsi vous pouvez me parler. Je ne vous dirai pas. . .

Mlle. G O T O N .

Oh , oui , je fais ce que vous savez. Croyez-vous réussir ?

M. P I Q U E P O I N T .

Ah , vantez-vous-en ! Votre mere ne m'a pas vu depuis que j'ai fait mon tour de France ; elle ne me reconnoitra pas , parce que j'ai pris la perruque quand j'ai été revenu à Paris ; & puis j'ai affaire à un grivois qui n'est pas manchot de la langue. Laissez-nous faire.

M. B A T T U.

Tenez, voilà Madame Minuit qui vient :
allez-vous-en.

M. P I Q U E P O I N T.

Eh pardi ! je vais m'asseoir à cette table-là.
Chacun est libre ici pour son argent.

Mlle. G O T O N.

Oui, oui, je vous verrai pendant ce tems-là.

M. P I Q U E P O I N T.

Eh, garçon, la maison !

S C E N E III.

Mad. MINUIT, Mlle. G O T O N, M. B A T T U,
M. P I Q U E P O I N T, LE GARÇON.

LE GARÇON, *sans paroître.*

ALLONS, allons.

Mad. M I N U I T, *en rentrant.*

Nous nous retrouverons, ma commere.

LE GARÇON.

Qui est-ce qui a appelé ici ?

M. P I Q U E P O I N T.

C'est moi ; donnez-moi demi-setier.

LE GARÇON.

Tout-à-l'heure. (*Il sort.*)

S C E N E I V.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. PIQUE-
POINT *assis*, M. BATTU.

M. B A T T U.

D'où venez-vous comme ça, Mad. Minuit?

Mad. M I N U I T.

Eh pardi, d'où j'étois, à voir danser avec Madame Ducroc la bouchere. Je fais mes affaires par - tout en riant, moi, comme vous voyez. Elle doit accoucher dans deux mois; sa sage - femme est morte, & elle m'a promis qu'elle n'en auroit pas d'autre que moi.

M. B A T T U.

Vous avez bien de l'esprit, au moins.

Mad. M I N U I T.

Ah! oui, comme dit cet autre, tout autour de la tête, & rien dedans. Eh bien, où est donc cette salade que je devons manger?

M. B A T T U.

Elle va venir, elle va venir.

Mad. M I N U I T.

Nous mettrons-nous là?

Mlle. G O T O N , *regardant Piquepoint.*

Ah ! oui , ma chere mere , nous verrons mieux le monde.

M. B A T T U.

Garçon , allons , cette salade , du vin , du pain.

L E G A R Ç O N.

Vous allez l'avoir , on l'épluche.

M. P I Q U E P O I N T.

Garçon , & mon demi-setier ?

L E G A R Ç O N , *apportant le demi-setier.*

Je le tiens , le voilà.

M. B A T T U.

Garçon , allez donc.

L E G A R Ç O N.

J'y vais , j'y vais.

Mlle. G O T O N.

Il y a bien du monde ici aujourd'hui.

M. B A T T U.

Oh dame ! un jour de fête ; c'est toujours comme cela.

Mlle. G O T O N.

Et les dimanches y en a-t-il autant , M. Battu ?

M. B A T T U.

Qui dit l'un dit l'autre.

Mad. M I N U I T.

Elle ne fait pas tout cela, elle. Premièrement & d'un, il faut que vous sachiez que je l'ai élevée comme une duchesse. Pourquoi ? parce que l'éducation va avant tout.

M. B A T T U.

Oh ! vous êtes une deffalée, vous, Madame Minuit.

Mad. M I N U I T.

Je connois un peu le monde ; il m'en passe tant par les mains.

M. B A T T U.

Du métier dont vous êtes, cela n'est pas étonnant.

Mad. M I N U I T.

A propos, savez-vous que Madame la Rose est grosse de trois mois ?

M. B A T T U.

Il y a plus d'un an que son mari demeure à Senlis, & qu'il n'est venu à Paris.

Mad. M I N U I T.

Oui ; mais elle vient de Senlis, elle.

M. B A T T U.

Et depuis quand ?

Mad. M I N U I T.

Il y avoit quinze jours qu'elle y étoit.

M. B A T T U.

Ah, c'est malin, cela!

Mad. M I N U I T.

Oui, elle a dit à tout le quartier qu'elle s'en-
nuoyoit de ne le pas voir, qu'elle en mouroit
d'envie; & l'on a dit que c'étoit une envie de
femme grosse.

M. B A T T U.

Ah, il est bon là, le lapin! Eh, garçon!

L E G A R Ç O N.

Le voilà, le voilà. (*Il arrange tout.*) Voilà
toujours du vin & du pain.

M. P I Q U E P O I N T, *à part.*

Ah, voilà la Tresse, enfin!

S C E N E V.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU,
M. PIQUEPOINT, M. DE LA TRESSE,
LE GARÇON.

M. D E L A T R E S S E.

BONJOUR, Piquepoint; tu m'attendois, je
parie?

R iv

M. P I Q U E P O I N T.

Affurément : quand on s'est donné rendez-vous , est-ce qu'on manque de parole ?

M. D E L A T R E S S E.

Quelquefois , selon l'occurrence de l'occasion.

M. P I Q U E P O I N T.

Je ne te reconnois pas là.

M. D E L A T R E S S E.

Mais , un moment , on ne condamne pas les gens sans les entendre , apparemment.

M. P I Q U E P O I N T.

C'est juste.

M. D E L A T R E S S E.

Quand on ne fait pas , il ne faut pas parler : c'est que , pour te le dire en deux mots , je me suis trouvé dans une danse avec un quelqu'un qui m'a donné un coup de talon dans la cheville du pied , qui m'a fait monter la moutarde au nez , de manière qu'il ne l'a pas porté loin ; car je lui ai donné un coup de peigne sur le visage avec mon poing , dont il se sentira longtemps.

M. P I Q U E P O I N T.

Tu ne seras donc jamais sage ?

M. D E L A T R E S S E.

Mais c'est que ce mal-peigné là , après encore un coup de pied au cul que je lui ai donné , s'est avisé de m'appeller chien de merlan. Quand on a de l'honneur , c'est un peu dur à entendre ; & sans le respect du sexe , & la garde qui est accourue , je crois que cela ne se feroit pas passé comme cela. Mais je le retrouverai : ce coquin-là me regardoit de travers encore.

Mad. M I N U I T, à M. Battu.

Voilà un perruquier qui a l'air d'un bien mauvais sujet.

M. D E L A T R E S S E.

Quoi-ce que c'est donc , Madame , que vous avez à dire comme cela en me regardant ?

Mad. M I N U I T.

Eh, mais , voyez un peu quel mal on lui fait ! Un chien regarde bien un évêque.

M. D E L A T R E S S E.

Oui ; mais il ne parle pas en riant à un autre chien.

M. P I Q U E P O I N T.

Finis donc , la Tresse.

M. B A T T U.

Qu'est-ce que c'est qu'un chien , Monsieur ?

Seroit-ce de moi , par exemple , que vous voudriez parler ?

M. D E L A T R E S S E .

Et quand cela feroit , ne feriez-vous pas trop heureux d'être le chien de Madame ? Si vous prenez cela pour vous , à la bonne heure ; qui se sent morveux se mouche. Ne vous échauffez pas , not' bourgeois.

M. B A T T U .

Comment. . . .

Mlle. G O T O N .

Allons , M. Battu , laissez ça là.

M. P I Q U E P O I N T , *bas à la Tresse.*

Fort bien , fort bien !

M. D E L A T R E S S E .

Tu seras content : mais buvons donc. Garçon !

L E G A R Ç O N .

Allons , allons. Qu'est-ce qu'il y a pour ces Messieurs ?

M. D E L A T R E S S E .

Donnez-nous chopine.

M. P I Q U E P O I N T .

Et une salade.

M. D E L A T R E S S E .

C'est bien dit.

L E G A R Ç O N .

Vous allez en avoir une.

Mad. *M I N U I T .*

Et nous donc, garçon ?

L E G A R Ç O N .

Tout à ce moment, Madame Minuit.

M. D E L A T R E S S E .

Quoi, cette Dame qui fait tant la fière, s'appelle Madame Minuit ?

M. P I Q U E P O I N T .

Oui, oui ; paix donc.

Mad. *M I N U I T .*

Pourquoi donc qu'il parle de moi, cet autre ?

M. D E L A T R E S S E .

'Ah ! je ne suis pas étonné si elle a besoin d'un bout de chandelle quand elle parle ; c'est pour voir clair à ce qu'elle dit, apparemment.

Mad. *M I N U I T .*

Oui, peste de manant.

M. D E L A T R E S S E .

Madame Minuit, de la douceur.

M. P I Q U E P O I N T .

Tais-toi donc.

M. D E L A T R E S S E .

C'est vous qui demeurez dans la rue du

Bout-du-Monde ; il ne faut pas vous fâcher pour cela : savez-vous bien que j'ai pensé être votre gendre ? Et quoi qu'on dise , la nuit tous chats sont gris , c'est vot' nom qui m'en a empêché ; mais je ne connoissois pas cette belle enfant-là.

Mad. M I N U I T.

Allons , Monsieur , passez votre chemin , & laissez-nous en repos.

M. D E L A T R E S S E.

Madame Minuit , chacun est ici pour son écot , & avec de l'argent le vin n'est pas cher.

M. P I Q U E P O I N T.

Si tu veux chercher querelle comme cela à tout le monde , je m'en vais te laisser là.

M. D E L A T R E S S E.

Ah ! tu prends le parti du beau sexe ; c'est bien fait à toi.

M. P I Q U E P O I N T.

Allons , ne dis plus rien.

M. D E L A T R E S S E.

Tu ne m'empêcheras pas de regarder Mamezelle Minuit , apparemment.

M. P I Q U E P O I N T.

Tiens-toi tranquille toujours.

Mad. MINUIT, à M. Battu.

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce garnement-là.

Mlle. G O T O N.

Ah ! ma chere mere , ne prenez pas garde à lui.

M. B A T T U.

Oui, oui, Madame Minuit, montrez-vous la plus raisonnable.

M. D E L A T R E S S E.

Ah ! voilà du vin. Et cette falade ?

L E G A R Ç O N.

Vous allez l'avoir.

M. D E L A T R E S S E.

Allons, buvons à la fanté de Madame Minuit. Madame Minuit, sans rancune, vous voulez bien qu'on boive à vos plaisirs ?

Mad. M I N U I T.

Allons, allons ; c'est celui de ne jamais vous voir.

M. D E L A T R E S S E.

Ah, voyez donc comme elle fait la petite bouche ! Ce n'est pas là la politesse de votre quartier, Madame Minuit.

M. B A T T U.

Où voulez-vous donc aller ?

Mlle. G O T O N.

Ma chere mere , restez donc là.

Mad. M I N U I T , *en colere , se levant.*

C'est que....

M. B A T T U.

Asseyez-vous , asseyez-vous.

Mad. M I N U I T.

Qu'il ne me dise donc plus rien , ou je..?

M. B A T T U.

Ne l'écoutez pas.

M. D E L A T R E S S E , *bas à Piquepoint.*

Il faudra nous battre , n'est-ce pas ?

M. P I Q U E P O I N T.

Oui , oui , mais pas encore.

M. D E L A T R E S S E , *bas.*

Je veux toujours l'agacer. †

M. P I Q U E P O I N T.

Fort bien.

M. D E L A T R E S S E.

Parlez donc un peu , Madame Minuit.

Mlle. G O T O N.

Allons , Monsieur , on ne vous dit rien , ne nous parlez pas.

M. D E L A T R E S S E.

Ah ! mon dieu , Mamzelle , est-ce que vous

êtes aussi revêche que Madame votre mere ?

M. P I Q U E P O I N T.

Veux - tu bien te taire ? Mesdames , je vous demande bien pardon pour lui.

Mad. M I N U I T.

Ah ! Monsieur , ce n'est pas votre faute , & l'on fait distinguer les personnes qui ont des manieres honnêtes.

M. D E L A T R E S S E.

Oui , oui , ne vous y fiez pas , Madame Minuit ; c'est un gaillard qui est retord : il amadoue la poule pour avoir les pouffins , je me souviens de ce qu'on m'a dit.

Mad. M I N U I T.

Je ne veux pas le savoir ; il est honnête , & plus que vous , afin que vous le fachiez.

M. P I Q U E P O I N T.

Madame , vous avez bien de la bonté.

M. D E L A T R E S S E.

Voilà pourquoi il m'a amené ici ; c'est pour lui tenir compagnie pendant qu'il regardera Mamzelle Minuit.

M. P I Q U E P O I N T.

Madame , ne croyez pas ce qu'il dit.

Mad. M I N U I T.

Eh, Monsieur, quand cela feroit, où est le mal, quand c'est en tout bien & tout honneur?

M. B A T T U.

Oui, Madame Minuit a raison.

Mlle. G O T O N.

Ma chere mere, je n'en favois rien, en vérité.

Mad. M I N U I T.

Allons, taisez - vous quand je parle.

M. D E L A T R E S S E.

J'ai été bien nigaud de donner dans cet amour-là. Oh ! je vois bien que tu feras le gendre de Madame Minuit ; tu me couperas l'herbe sous le pied.

Mad. M I N U I T.

Ah ! elle n'étoit pas encore venue. Si tu ne manges pas d'autre fruit, tu as bien l'air de mourir de faim.

M. D E L A T R E S S E.

Parlez donc, Madame Minuit, est - ce que vous me prenez pour un âne ?

Mad. M I N U I T.

Monsieur, je ne nomme personne.

M.

M. DE LA TRESSE.

Qu'est-ce que c'est donc que ces manières-là ?

M. PIQUEPOINT.

Allons, Madame Minuit fait bien ce qu'elle dit ; ne parle pas davantage.

M. DE LA TRESSE.

Mais si je veux parler moi ?

Mlle. GOTON.

Il est bien honnête ce Monsieur-là, ma chère mère.

Mad. MINUIT.

Oui, mais l'autre !

M. BATTU.

Allons, buvez, Madame Minuit.

Mad. MINUIT, à *Piquepoint*.

Monsieur, c'est à votre santé, tout seul.

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'est bien de l'honneur pour moi.

M. DE LA TRESSE.

Ah, pardi, Madame Minuit ! si vous croyez faire des jaloux, ce n'est pas encore votre tour.

M. PIQUEPOINT.

Mais pourquoi attaques - tu comme cela le monde ?

M. D E L A T R E S S E.

Parce que cela me plait apparemment. Ah !
voilà notre salade.

L E G A R Ç O N.

Non , Monsieur , on l'épluche , je m'en vais
vous l'apporter.

M. D E L A T R E S S E.

Je veux avoir celle-là , & je l'aurai.

Mad. M I N U I T.

Tu ne l'auras pas , puisqu'elle est à moi.

M. D E L A T R E S S E.

Madame Minuit , rendez - moi - la de bonne
grace , ou . . .

Mad. M I N U I T.

Qu'est-ce que tu feras ?

M. P I Q U E P O I N T.

Je crois que tu menaces Madame Minuit ?

M. D E L A T R E S S E.

Tout comme un autre.

M. P I Q U E P O I N T.

Finis un peu ces manieres-là.

M. D E L A T R E S S E.

Qu'est-ce que tu veux donc dire toi ?

M. P I Q U E P O I N T.

Que je t'apprendrai à respecter le sexe.

M. DE LA TRESSE.

Toi?

M. PIQUEPOINT.

Oui, moi; veux-tu voir?

M. BATTU.

Allons, Messieurs, la paix, la paix.

M. DE LA TRESSE.

Eh bien, de quoi donc il se mêle celui-là!

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi, & demande pardon à Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Moi? J'aimerois mieux que cinq cents diables me tordent le cou, vois-tu? Demander pardon à cette guenon-là!

Mad. MINUIT.

Mais voyez donc un peu cet insolent.

M. DE LA TRESSE.

Tu es mon ami, & tu me conseilles cela?

M. PIQUEPOINT.

Oui, & je te le ferai faire encore.

M. DE LA TRESSE.

Je t'en défie.

M. PIQUEPOINT.

Nous verrons.

M. DE LA TRESSE, *se levant.*

Eh bien, fors ; nous allons' voir.

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, je sortirai, attends, attends-moi.

M. DE LA TRESSE.

Je t'attends au coin de la rue. (*Il s'en va.*)

M. BATTU, *retenant Piquepoint.*

Eh, Monsieur ! montrez-vous le plus raisonnable.

S C E N E V I.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU,
M. PIQUEPOINT.

M. PIQUEPOINT, *en colere.*

NON, non, je veux lui apprendre à parler, pour que cela ne lui arrive plus.

Mad. MINUIT.

Mais, Monsieur, un petit moment de patience. C'est bien honnête à vous, de vouloir vous battre comme cela, pour une femme que vous ne connoissez pas.

Mlle. GOTON.

Ah, pour cela oui, ma chere mere !

M. P I Q U E P O I N T.

Je ne vous connois pas , Madame ? On connoît toujours les honnêtes gens. Laissez - moi aller.

Mad. M I N U I T.

M. Battu , retenez-le.

M. B A T T U.

Allons , M. Piquepoint , écoutez-moi ; vous allez vous faire des affaires , la garde viendra , on vous menera au Châtelet , & vous ferez bien avancé !

M. P I Q U E P O I N T.

Monfieur , cela ne me fait rien. Madame est une brave femme , qui est insultée par un homme avec qui je fuis. . . .

Mad. M I N U I T.

Mais , Monfieur , qu'est-ce que cela fait ? C'est passé , n'y songez plus.

M. P I Q U E P O I N T.

Cela ne se peut pas , Madame.

Mad. M I N U I T.

Je vous en prie pour l'amour de moi.

M. P I Q U E P O I N T.

Allons , puisque vous le voulez , j'y consens ;

mais je le retrouverai. Madame & Monsieur,
je suis votre serviteur.

M. B A T T U.

Où voulez-vous aller ?

Mad. M I N U I T.

Vous ne vous en irez qu'avec nous déjà.
Allons, mettez - vous là.

M. P I Q U E P O I N T.

Madame, vous avez bien de la bonté.

Mlle. G O T O N.

Oui, Monsieur: je m'en vais vous faire une
place à côté de ma chere mere.

M. P I Q U E P O I N T.

Mais, Mademoiselle, je ne prendrai pas votre
place.

Mad. M I N U I T.

M. Battu lui donnera la sienne.

M. B A T T U.

Oui, oui, passez là, Mademoiselle; je me
mettrai ici.

Mlle. G O T O N.

Mais, c'est que...

Mad. M I N U I T.

Allons, faites ce que M. Battu vous dit.

Mlle. G O T O N.

M'y voilà, ma chere mere.

M. B A T T U.

Madame Minuit, c'est un brave garçon que
M. Piquepoint.

Mad. M I N U I T.

Eh mais, écoutez donc, vous n'avez pas
besoin de le dire, on le voit bien.

M. B A T T U.

Et un habile homme encore.

Mad. M I N U I T,

Et de quelle vocation êtes-vous, Monsieur?

M. P I Q U E P O I N T.

Je suis tailleur, Madame, & apprentif de
Paris.

M. B A T T U.

C'est quelque chose. Il ne me reconnoît pas ;
c'est pourtant lui qui m'a retourné cet habit-là.

M. P I Q U E P O I N T.

Mais, cela se peut bien.

M. B A T T U.

Il y a deux ans.

M. P I Q U E P O I N T.

Ah ! c'est que, depuis ce tems - là, j'ai fait
mon tour de France ; & on voit tant de choses,
que cela fait perdre la mémoire.

Mad. M I N U I T.

Oui ; mais les voyages donnent bien de l'esprit.

M. P I Q U E P O I N T.

Ah ! Madame , cela feroit bon , si j'avois été à votre école.

Mad. M I N U I T.

Vous n'en avez pas besoin. Vous êtes donc de Paris ?

M. P I Q U E P O I N T.

Oui , Madame , de la paroisse Saint - Laurent , il y a plus de vingt ans.

Mad. M I N U I T.

Eh mais , nous sommes de la même paroisse ; c'est heureux cela ! As - tu jamais vu Monsieur dans notre quartier , toi , Goton ?

Mlle. G O T O N.

Oui , ma mere , bien des fois.

Mad. M I N U I T.

M. Battu , écoutez donc : si ce que nous disions ce matin pouvoit se faire , Madame Padoue auroit un pied de nez avec son fils , qu'elle m'a fait dire qui étoit un bon sujet.

M. B A T T U.

Oui , oui , mais. . .

Mad. M I N U I T.

Mais , mais . . . ce que je dis est vrai apparemment ; c'est que cette femme-là a une langue d'aspic.

M. P I Q U E P O I N T.

Est - ce que vous ne l'aimez pas ?

Mad. M I N U I T.

Ah , pour cela non ; c'est une méchante bête.

M. P I Q U E P O I N T.

Madame . . .

Mad. M I N U I T.

Est - ce qu'elle n'a pas voulu faire accroire au pauvre défunt , que Goton n'étoit pas sa fille ; mais il ne faut pas parler de cela devant les enfans. Je ne dis rien.

M. P I Q U E P O I N T.

Il ne faut pas croire les rapports.

Mad. M I N U I T.

Eh pardi , puisqu'elle l'a dit devant moi , il n'y a pas de rapport à cela ; & elle veut que son fils épouse ma fille !

M. B A T T U.

Cela pourra se faire Mad. Minuit.

Mad. M I N U I T.

J'aimerois mieux la noyer tout - à - l'heure

avec une pierre au cou , voyez - vous , plutôt que d'y consentir. Ce n'est pas qu'elle n'ait été de mes amies , Madame Padoue , puisque ma fille a été en couture chez elle.

M. B A T T U.

Ne vous emportez pas , & finissons cette affaire - là. Si Mlle. Goton veut bien de Monsieur , il n'y a pas à aller par quatre chemins.

Mad. M I N U I T.

Qu'elle le veuille ou non , cela ne fait rien ; je suis sa mere en un mot , on ne peut pas dire le contraire , comme cette vilaine Madame Padoue disoit de son pere.

M. B A T T U.

Sans doute , sans doute ; ce n'est pas là le cas.

Mad. M I N U I T.

Eh bien , cela sera fini tout de suite. Allons, Goton , vous entendez ?

Mlle. G O T O N.

Oui , ma chere mere ; mais....

Mad. M I N U I T.

Oh , point de mais , si Monsieur.... Comment vous appelez-vous ?

M. P I Q U E P O I N T.

Piquepoint , Madame , à vous obéir.

Mad. M I N U I T.

Je dis donc, si M. Piquepoint le veut bien....

M. P I Q U E P O I N T.

Madame, c'est bien de l'honneur, & je ne demande pas mieux; mais....

Mad. M I N U I T.

Quoi, aussi des mais! Savez-vous, Monsieur, que je n'aime pas à être contrariée?

M. B A T T U.

Allons, Monsieur, dites vos raisons à Mad. Minuit.

M. P I Q U E P O I N T.

C'est que je crains que Madame ne change d'avis quand elle saura qui je suis.

Mad. M I N U I T.

Et pourquoi cela? Est-ce que vous avez eu quelque pendu dans votre famille?

M. P I Q U E P O I N T.

Non, Madame.

Mad. M I N U I T.

Vous me prenez donc pour une girouette?

M. P I Q U E P O I N T.

Je ne dis pas cela; mais c'est que j'ai une mere.

Mad. M I N U I T.

Est-ce que je ne suis pas une mere auffi moi? Vous en aurez deux , & qui plus est , c'est qu'il ne vous en coûtera rien pour l'accouchement de votre femme.

M. B A T T U.

C'est bien quelque chose cela , M. Piquepoint.

M. P I Q U E P O I N T.

Sûrement ; mais elle n'est pas encore grosse.

Mlle. G O T O N.

Comment, Monsieur , est - ce que vous ne voudriez plus de moi à présent ? Cela seroit joli à vous.

M. P I Q U E P O I N T.

Ah, mon dieu , Mademoiselle ! au contraire. Je ne dis pas cela.

Mad. M I N U I T.

Parlez donc.

M. P I Q U E P O I N T.

C'est que ma mere m'a voulu marier à un quelqu'un qui n'a pas voulu de moi , & elle en a été si piquée , qu'elle veut à cette heure que j'en épouse une autre.

Mad. **M I N U I T.**

Oh ! nous lui ferons entendre raison.

M. **P I Q U E P O I N T.**

Oui ; mais quand vous saurez qui elle est, vous ne voudrez sûrement plus de moi.

Mad. **M I N U I T.**

Quand je vous dis , en un mot comme en cent , que je vous donne ma parole ; apparemment que je suis une honnête femme. Qu'est-ce qu'elle est votre mere ?

M. **P I Q U E P O I N T.**

Elle est couturiere.

Mad. **M I N U I T.**

Eh bien , ma fille est couturiere aussi. Et pourquoi ne voudroit-elle pas que vous l'épousiez ? Madame vaut bien Monsieur , & Monsieur vaut bien Madame.

M. **P I Q U E P O I N T.**

C'est que vous ne savez pas mon vrai nom ; parce que j'en ai changé , pour faire mon tour de France.

Mad. **M I N U I T.**

C'est bien fait : mais comment vous appelez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Je suis le fils de Madame Padoue.

Mad. MINUIT.

De Madame Padoue ? Ah ! celui-là est bon : mais je vous reconnois à présent. Et vous dites qu'elle veut vous marier à une autre ? Laissez-moi faire , je lui parlerai encore une fois.

M. PIQUEPOINT.

C'est qu'elle est bien entêtée.

Mad. MINUIT.

Ah ! je le suis plus qu'elle.

M. BATTU.

Mais , Mad. Minuit , il faudroit employer la douceur.

Mad. MINUIT.

La douceur ? Si elle refusoit ma fille , elle qui lui a montré son métier ! Ah ! je n'aime pas l'ingratitude : je m'en vais la trouver. Al-
lons , allons - nous - en.

M. PIQUEPOINT, *se levant de table.*

Je crois qu'il faut que je la prévienne.

M. BATTU.

Oui , il a raison. (*bas à Piquepoint.*) C'est-il vrai qu'elle ne voudra pas ?

M. PIQUEPOINT, *bas à M. Battu.*

Oh que si ; elle fait toute notre manigance.

Mad. M I N U I T.

Qu'est-ce qu'il dit , M. Battu ?

M. B A T T U.

Qu'il faut que nous allions tous chez sa mere.

Mad. M I N U I T.

Eh , vraiment ; c'est bien comme cela que je le compte. Allons , partons.

M. B A T T U.

Il faut payer. Garçon !

M. P I Q U E P O I N T.

Monsieur , cela me regarde.

Mad. M I N U I T.

Allons , mon gendre , chacun son écot ; payez pour vous , M. Battu paiera pour nous.

M. B A T T U.

Eh bien , nous paierons à la maîtresse.

Mad. M I N U I T.

Allons , donnez le bras à ma fille ; je m'en vais prendre celui de M. Battu. (*Ils partent les premiers.*)

288 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

M. P I Q U E P O I N T.

Vous voyez bien que nous en sommes
venus à bout.

Mlle. G O T O N.

Ah , j'ai eu bien peur toujours !



L'AMATEUR

L'AMATEUR
DU FRAGIQUE.

PROVERBE LXX.

P E R S O N N A G E S .

M. DE TENDREVILLE, *oncle de Mlle. de Rinant. Habit brun à boutons d'or, veste d'or, cravate, grande perruque brune, canne & chapeau.*

Mlle. DE RINANT. *Robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIERE. *Habit de petit velours, veste d'argent, chapeau uni & épée.*

M. DU RIVault. *Habit rouge, perruque à nœuds, canne & épée.*

SAINT - JEAN, *laquais. Habit gris, boutons d'or.*

La scene est chez M. de Tendreville.

L'AMATEUR

DU TRAGIQUE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE RINANT, *travaillant à la tapisserie*,
M. DE LA CHAINIERE.

M. DE LA CHAINIERE.

Je viens de voir sortir Monsieur votre oncle ;
Mademoiselle ; il y avoit long - tems que j'at-
tendois ce moment-là.

Mlle. DE RINANT.

J'avois sûrement la même impatience que
vous.

M. DE LA CHAINIERE.

Ne me flattez - vous pas ?

Mlle. DE RINANT.

Pourquoi vous flatterois-je ? Mais que dis-je !
à quoi vous servira-t-il d'être aimé ?

M. DE LA CHAINIERE.

A faire mon bonheur.

Mlle. DE RINANT.

Et si mon oncle ne veut pas consentir à nous marier ensemble ?

M. DE LA CHAINIERE.

Comment ! auroit-il quelque projet contraire à notre amour ?

Mlle. DE RINANT.

Je n'en fais rien ; tout ce que je fais, c'est qu'il ne veut pas me marier.

M. DE LA CHAINIERE.

Lui en avez-vous parlé ?

Mlle. DE RINANT.

Je l'ai tenté ; j'ai loué devant lui le bonheur d'une de mes amies, que sa mere marioit.

M. DE LA CHAINIERE.

Eh bien ?

Mlle. DE RINANT.

Il a haussé les épaules, en disant qu'une fille étoit toujours plus heureuse qu'une femme mariée.

M. DE LA CHAINIERE.

Il est vrai que ce sont là les propos des parens qui ne veulent pas marier leurs enfans.

Mlle. D E R I N A N T.

Mais, mon oncle, ai-je ajouté, quand on épouse quelqu'un que l'on aime, & dont on est bien aimée ? Ce n'est pas encore là un bonheur, m'a-t-il répondu ; car après le mariage on ne s'aime plus. Cela m'a affligée à penser, & je ne l'ai pas pressé davantage.

M. D E L A C H A I N I E R E.

Quoi, vous croiriez que je pourrois jamais cesser de vous aimer ?

Mlle. D E R I N A N T.

Mais si cela arrive toujours ?

M. D E L A C H A I N I E R E.

Ah ! bannissez cette crainte : ce n'est pas avec un véritable amour, un amour comme le mien, qu'on peut changer. Souvent on se marie sans se connoître à présent, & le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Est-il étonnant que dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs ? Nuls soins, nuls égards ; on ne s'est jamais désiré ; on finit par s'éviter. Mais nous ! pourriez-vous croire. . .

Mlle. DE RINANT.

Pensez-vous que je ne me sois pas dit tout ce que vous pourriez me dire? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêté, & je n'ai pas voulu m'exposer à voir détruire mon bonheur.

M. DE LA CHAINIERE.

Et vous vous exposez à être forcée de m'abandonner, pour en épouser un autre!

Mlle. DE RINANT.

Que dites-vous? Je ne consentirois jamais...

M. DE LA CHAINIERE.

N'attendons pas qu'un obstacle de plus s'oppose à notre mariage.

Mlle. DE RINANT.

Comment faire?

M. DE LA CHAINIERE.

Votre oncle me connoît, il sait quel est mon bien: qui pourroit le retenir?

Mlle. DE RINANT.

S'il a d'autres projets?

M. DE LA CHAINIERE.

C'est ce qu'il faut savoir. M. du Rivault n'est-il pas de ses amis?

Mlle. DE RINANT.

Mais je crois qu'oui.

M. DE LA CHAÎNIÈRE.

Il faudroit le mettre dans nos intérêts ; un tiers parle souvent mieux que les parties intéressées.

Mlle. DE RINANT.

Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici ?

M. DE LA CHAÎNIÈRE.

Y vient-il souvent ?

Mlle. DE RINANT.

Oui, & je ne serois pas étonnée.

S C E N E I I.

**Mlle. DE RINANT, M. DU RIVAUT,
M. DE LA CHAÎNIÈRE, SAINT-JEAN.**

S. J E A N.

M. du Rivault.

M. DE LA CHAÎNIÈRE.

Ah, nous sommes trop heureux !

M. D U R I V A U L T.

On m'a dit, Mademoiselle, que M. de Tendreville n'étoit pas ici ; mais comme ce qui m'amene vous regarde personnellement, je n'ai pas été

fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

Mlle. DE RINANT.

Est-ce quelque chose de pressé, Monsieur?

M. DU RIVAULT.

Mais oui.

Mlle. DE RINANT.

C'est que nous aurions quelque chose à vous dire, qui ne l'est pas moins.

M. DU RIVAULT.

Oh, mais j'aurai bientôt fait, je peux même le dire devant M. de la Chainiere; c'est un mariage pour vous très-convenable, un parti fort riche, un très-joli sujet, qui...

Mlle. DE RINANT.

Ah, Monsieur!... Vous n'en avez point parlé à mon oncle?

M. DU RIVAULT.

Non; mais si vous voulez, cela sera bientôt fait. J'aime à expédier une affaire en peu de tems, & je fais à peu près où le trouver. (*Il se leve.*) Je vais...

Mlle. DE RINANT.

Eh non, Monsieur, je vous en prie.

M. D U R I V A U L T.

Comment ! je croyois vous faire le plus grand plaisir , & j'étois charmé d'en saisir l'occasion.

Mlle. D E R I N A N T.

Nous vous en fournirons une bien plus sûre. Allez - vous , je vous prie.

M. D U R I V A U L T.

Allons , tant mieux : que faut-il faire ?

M. D E L A C H A I N I E R E.

Monfieur , j'aime Mademoifelle.....

M. D U R I V A U L T.

Ah , ah ! j'entends. Pardi , j'allois faire de belle befoigne ! Eh bien , vous voudriez l'époufer ; c'est tout fimple : je vois qu'elle n'en feroit pas fâchée , & que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle ?

Mlle. D E R I N A N T.

C'est cela même , Monfieur.

M. D U R I V A U L T.

Voyez , fi je n'étois pas venu ici , ce qui auroit pu arriver. Parbleu , je m'en fais bien bon gré.

M. D E L A C H A I N I E R E.

Croyez-vous , Monfieur , que M. de Tendreville puiffe m'accorder Mademoifelle ?

M. D U R I V A U L T.

Je n'en fais rien, il faudra voir ; je n'étois pas bien sûr que le parti que j'avois à lui proposer pût lui convenir. C'est pourtant quelqu'un d'une fortune immense, & quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

M. D E L A C H A I N I E R E.

La mienne est honnête.

M. D U R I V A U L T.

Sans doute : aussi ce n'est pas là ce qui pourra l'arrêter, & je pense... C'est un homme un peu extraordinaire que M. de Tendreville : le connoissez-vous ?

M. D E L A C H A I N I E R E.

Un peu, j'ai cet honneur-là.

M. D U R I V A U L T.

Oui, mais je dis, son caractère ? Premièrement il n'en a point ; c'est le moment qui le décide.

M. D E L A C H A I N I E R E.

Si nous pouvions en trouver un bon !

M. D U R I V A U L T.

C'est à quoi je rêve.

Mlle. D E R I N A N T.

Il y a des instans où il est fort tendre.

M. DU RIVAULT.

Tendre, si vous voulez.... Quelquefois...
Oui, Mademoiselle, vous avez raison, cela est
vrai.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudroit trouver un de ces momens - là ?
par exemple.

M. DU RIVAULT.

Attendez. Vous savez sans doute son goût
extrême pour la tragédie ? Tout ce qui est
tragique l'enchanté, l'ampoulé le transporte,
l'attendrit ; plus le ton que la chose.

M. DE LA CHAINIERE.

Il y a quelques gens comme cela.

M. DU RIVAULT.

Pourriez - vous faire une tragédie ?

M. DE LA CHAINIERE.

Moi ?

M. DU RIVAULT.

Oui, pourquoi pas ?

M. DE LA CHAINIERE.

Parce que je n'ai jamais fait de vers depuis
le college.

M. DU RIVAULT.

Tant pis. Mais vous en savez ?

M. DE LA CHAINIERE.

Pas un ; je n'ai pas de mémoire.

M. DU RIVAULT.

Il faudra en apprendre.

M. DE LA CHAINIERE.

Pourquoi faire ?

M. DU RIVAULT.

J'ai mes raisons.

M. DE LA CHAINIERE.

Mais encore ?

M. DU RIVAULT.

Ce qui est plus nécessaire que tout , c'est de les savoir débiter , de les crier , de les faire ronfler ; n'importe le sujet , le ton fera tout.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela n'est pas fort difficile.

M. DU RIVAULT.

Apprenez-en donc. Je vous dirai après cela , ce qu'il faudra faire.

Mlle. DE RINANT.

Mais , Monsieur , de quoi voulez-vous que M. de la Chainiere s'occupe là , pendant qu'une affaire essentielle. . . .

M. DU RIVAULT.

Je fais ce que je fais , Mademoiselle.

Mlle. D E R I N A N T.

Ah , voilà mon oncle ! Nous ne pourrons plus parler des mesures qu'il faut prendre pour réussir à le faire consentir à notre mariage.

M. D U R I V A U L T.

Ne vous embarrassez pas , & laissez-moi faire.



S C E N E I I I.

M. DE TENDREVILLE , Mlle. DU RINANT,
M. DU RIVAUT , M. DE LA CHAINIERE.

M. D E T E N D R E V I L L E.

AH , vous voila ici , M. du Rivault ! J'allois chez vous. On m'a dit chez Madame de l'Isle , que vous me cherchiez.

M. D U R I V A U L T.

Moi ?

M. D E T E N D R E V I L L E.

Oui , vous ; que vous aviez quelque chose à me dire , qui me feroit grand plaisir.

M. D U R I V A U L T.

C'est un conte de Madame de l'Isle. Vous savez comme elle est ; elle dit ce qu'elle fait , & ce qu'elle ne fait pas.

M. DE TENDREVILLE.

Allons, mon ami, pourquoi me faire languir ?

M. DU RIVAULT.

Je vous dis que ce n'est rien.

M. DE TENDREVILLE.

Il me semble qu'elle m'a dit qu'il étoit question de quelqu'un de fort riche, qui. . . .

M. DE LA CHAINIERE, à M. du Rivault.

Ah, Monsieur ! . . .

M. DU RIVAULT.

Non, pas fort riche ; mais assez. (*A M. de la Chainiere.*) Il faut que vous me secondiez.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, ce quelqu'un d'assez riche ?

M. DU RIVAULT.

Seroit bien - aise d'être un peu de vos amis.

M. DE TENDREVILLE.

Mais encore, qui est-ce ?

M. DU RIVAULT.

Puisque vous voulez absolument le savoir, c'est M. de la Chainiere.

M. DE TENDREVILLE.

Il me fait bien de l'honneur, & j'ai fort connu Monsieur son pere.

D R A M A T I Q U E S. 303

M. DE LA CHAINIERE.

Mon sieur, je ferois très - flatté....

M. DE TENDREVILLE.

Est-ce qu'il est mort fort riche, le bonhomme la Chainiere?

M. DE LA CHAINIERE.

Non, Monsieur; mais il m'a laissé une fortune honnête.

M. DE TENDREVILLE.

Oui, oui; il avoit de quoi vivre. Mais, Monsieur, qui vous fait desirer si fort mon amitié?

M. DE LA CHAINIERE.

Mon sieur....

M. DU RIVAUT.

Il n'osera jamais vous le dire.

M. DE TENDREVILLE.

Pourquoi?

M. DU RIVAUT.

Allons, parlez hardiment.

M. DE LA CHAINIERE.

M. du Rivault, Monsieur, expliquera mieux que moi ce qui me la fait desirer.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, parlez donc vous, M. du Rivault.

M. D U R I V A U L T.

Ne vous fâchez pas. M. de la Chainiere sait combien vous aimez les vers tragiques.

M. D E T E N D R E V I L L E.

Ah ! cela est vrai , cela ; les aime-t-il , lui ?

M. D U R I V A U L T.

S'il les aime ! Il a fait une tragédie , & c'est sur cela qu'il voudroit vous consulter ; mais il veut que vous lui parliez en ami.

M. D E L A C H A I N I E R E , *bas à M. du Rivault.*

Mais , Monsieur . . .

M. D U R I V A U L T , *bas.*

Ne me démentez pas. (*à M. de Tendreville.*)
Eh bien , le voulez - vous ?

M. D E T E N D R E V I L L E.

Ah , pour cela , de tout mon cœur !

M. D U R I V A U L T.

Vous vous y connoissez très - bien.

M. D E T E N D R E V I L L E.

Mais , pas mal. Monsieur , si vous voulez me lire votre tragédie , vous me ferez le plus grand plaisir du monde.

M. D E L A C H A I N I E R E.

De tout mon cœur , & je venois vous demander un jour pour cela. M.

M. DE TENDREVILLE.

Un jour ? Mais tout - à - l'heure ; pourquoi retarder ?

M. DU RIVAULT.

Oui , sans doute.

Mlle. DE RINANT, à M. du Rivault.

Vous allez l'embarrasser.

M. DU RIVAULT.

Non , non. (*A M. de la Chainiere.*) Allons , Monsieur , nous allons vous écouter.

M. DE LA CHAINIERE.

Je ne l'ai pas ici.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien , nous allons l'envoyer chercher ; il n'y a qu'à fonner.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela ne se peut pas. Elle n'est pas chez moi. Je l'ai prêtée à une Dame qui est allée à Versailles, mais qui reviendra sûrement demain.

M. DE TENDREVILLE.

Ce retard m'afflige réellement ; mais je ne savois pas que vous eussiez ce talent-là.

M. DU RIVAULT.

Il s'en cachoit , & c'est moi qui l'ai déterminé à vous consulter.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous en ai la plus grande obligation.
Mais, Monsieur, ne pourriez-vous pas vous
en rappeler quelque chose ?

M. DU RIVAUT.

Oui, ce que vous me disiez ce matin, par
exemple.

M. DE TENDREVILLE.

Ah oui ! vous ne pouvez pas reculer.

M. DE LA CHAINIERE.

M. du Rivault plaisante, Monsieur ; je n'ai
pas de mémoire.

M. DE TENDREVILLE.

On se souvient toujours de ce que l'on a fait.

M. DU RIVAUT.

C'est timidité. Allons, allons, ne vous faites
pas prier davantage. (*Bas*) Dites ce que vous
voudrez.

M. DE TENDREVILLE.

Ecoutez-vous, ma niece ?

Mlle. DE RINANT.

Sûrement, mon oncle.

M. DU RIVAUT.

Songez à nous déclamer ce morceau-là.

D R A M A T I Q U E S. 307.

M. DE TENDREVILLE.

Oh, oui ; je suis fou de la déclamation.

M. DU RIVAULT.

Allons donc.

M. DE LA CHAINIERE, *fort embarrassé ;*
se leve & rêve.

Puisque vous le voulez. . . .

M. DU RIVAULT.

Sans doute.

M. DE TENDREVILLE.

Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les auteurs, pour bien réciter les vers.

M. DU RIVAULT.

Écoutons , écoutons.

M. DE LA CHAINIERE, *déclamant :*

Triste & sombre désert, solitude éternelle,

Soyez le confident de ma peine cruelle.

M. DE TENDREVILLE, *admirant :*

Fort bien ; cela est très-beau.

M. DU RIVAULT.

Je vous le disois bien.

M. DE LA CHAINIERE.

Un cœur trop inflexible, un sort trop rigoureux,
Tout s'oppose au destin qui peut combler mes vœux.

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il m'attendrit.

M. DU RIVAULT.

Vous verrez le reste.

M. DE LA CHAINIERE.

Sors du fatal séjour, chère ombre que j'adore,
Et les feux de l'enfer feront pour moi l'aurore.

M. DE TENDREVILLE.

Beau, beau, beau!

M. DE LA CHAINIERE.

Mais quel démon la suit? C'est l'amour malheureux,
Attaché sans relâche à notre sort affreux!

M. DE TENDREVILLE.

Cela est déchirant.

M. DE LA CHAINIERE.

Me pardonnerez-vous, trop aimable princesse,
Me pardonnerez-vous ma fatale tendresse?
Ce sont vos seuls traits qui causent tant de maux.
Un seul de vos regards produit mille rivaux.

M. DE TENDREVILLE.

Divin, divin!

M. DE LA CHAINIERE.

Mais peut-on reprocher une flamme si tendre!
Dans cet instant si doux, daignez encor m'entendre...
Ou bien.....

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, je n'en puis plus!

M. DU RIVAULT.

N'interrompez donc pas.

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me fuyez!...

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, que cela est beau!

M. DE LA CHAINIERE.

Que vois-je ? Ah, quel malheur!

Un rival trop heureux!... l'enfer est dans mon cœur!

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah ! il déchire le mien.

M. DE LA CHAINIERE.

Mort, viens à mon secours ! (*Il fait semblant de tirer un poignard.*)

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il me fait trembler.

M. DE LA CHAINIERE.

De ces jours que j'abhore,
Tranchons le cours affreux. (*Il se frappe & tombe dans un fauteuil.*)

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Cela est trop touchant !

M. DU RIVAULT.

Laissez-le donc finir.

M. DE LA CHAINIERE.

Comment, je vis encore ?..

O vous, tristes témoins de mes cruels malheurs,
Ne m'oubliez jamais ; songez toujours... Je meurs.

M. DE TENDREVILLE, *sanglottant.*

Il est mort !... Ah, ah, ah, je n'ai jamais
rien vu de si beau !

M. DU RIVAULT.

Je vous l'avois bien dit.

M. DE TENDREVILLE.

Ah ! Monsieur, comment... Est-il possible
que vous ayez fait cela ?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur ?

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis ce que c'est... Il y a là du ter-
rible, du pathétique, du déchirant ; cela est
admirable !

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me doneriez de l'orgueil, si je ne fa-
vois pas. . . .

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis que je n'ai jamais rien vu de
pareil ! Je n'ai pas bien compris le sujet : mais
c'est ma faute ; car j'ai été si pénétré. . . .

M. DU RIVAULT.

Comment, vous n'avez pas vu que c'toit un
prince qui. . . .

M. DE TENDREVILLE.

Si ; j'ai bien vu que c'étoit un prince amou-
reux.

M. DU RIVAULT.

Oui ; mais à qui un pere cruel ne veut pas
donner sa fille.

M. DE TENDREVILLE.

Le pere est donc un tyran ?

M. DU RIVAULT.

Oui , un tyran.

M. DE TENDREVILLE.

C'est une cruelle situation , & bien rendue.

M. DU RIVAULT.

C'est qu'elle est bien sentie ; parce que l'au-

teur que vous voyez , l'éprouve actuellement.

M. DE TENDREVILLE.

Quoi , il est comme ce malheureux prince ?

M. DU RIVAULT.

Précisément. Et devinez qui est-ce qui est le tyran ?

M. DE TENDREVILLE.

Qui est-ce qui peut être un tyran vis-à-vis de lui ? qui pourroit même le devenir ?

M. DU RIVAULT.

Vous.

M. DE TENDREVILLE.

Moi ? Que me dites - vous là ! Je ne serai jamais un tyran ; je ne les puis souffrir : ils ne font dans les pieces que pour faire le malheur des gens vertueux.

M. DU RIVAULT.

Si vous plaignez les gens vertueux , les voilà. M. de la Chainiere aime votre niece , il en est aimé : si vous ne consentez pas qu'ils s'épousent , que ferez-vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Vous me prenez là sur le tems.

M. DU RIVAULT.

Il faut décider.

M. DE TENDREVILLE.

Moi, je voudrais toujours ne voir que des heureux, sur-tout quand ils le méritent ; & Monsieur a un talent . . .

M. DE LA CHAINIERE.

Celui de réussir auprès de vous, Monsieur ; sera sûrement pour moi toujours le plus précieux.

M. DE TENDREVILLE.

Il est vrai que personne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons, je vous donne ma niece. Aimez-vous bien, mes enfans : mais, dans votre bonheur, Monsieur, n'oubliez jamais la tragédie ; car il n'y a de plaisir véritable que celui-là.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, Monsieur, que d'obligations ! . . .

Mlle. DE RINANT.

Mon oncle ! . . .

M. DE TENDREVILLE.

Paix donc ; vous m'attendriez encore : laissez-moi respirer. Venez dans le jardin vous promener ; je vais envoyer chercher mon notaire, & je veux que le contrat se fasse sur-le-champ. M. du Rivault, ne vous en allez pas.

314 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

M. D U R I V A U L T.

C'est un spectacle trop doux pour moi que
de les voir au comble de leurs vœux , pour
n'en pas jouir autant qu'il me fera possible.

Fin du Tome V.

T A B L E
D E S P R O V E R B E S.

Contenus dans ce cinquieme Volume.

LX. <i>L'IMPORTUN.</i>	Page 3
LXI. <i>Le Chien Jupiter.</i>	25
LXII. <i>L'Ambassadeur.</i>	49
LXIII. <i>Le Prince Wourstberg.</i>	67
LXIV. <i>Le Bossu.</i>	103
LXV. <i>La Robe-de-chambre.</i>	127
LXVI. <i>Le Sot & les Fripons.</i>	155
LXVII. <i>La Sonnette.</i>	203
LXVIII. <i>Le Trompeur favorable.</i>	229
LXIX. <i>La Guinguette.</i>	253
LXX. <i>L'Amateur du tragique.</i>	289

E X P L I C A T I O N D E S P R O V E R B E S

Contenus dans ce cinquieme Volume.

- LX. **A** QUELQUE chose malheur est bon.
- LXI. Il est plus heureux que sage.
- LXII. Charbonnier doit être maître chez lui.
- LXIII. C'est Gros - Jean qui remontre à son curé.
- LXIV. Il ne faut pas dire : fontaine , je ne boirai pas de ton eau.
- LXV. Elle est comme l'anguille de Melun , &c.
- LXVI. Il ne faut pas se confesser au renard.
- LXVII. Plus de bruit que de besogne.
- LXVIII. La tricherie revient à son maître.
- LXIX. Tout chemin mene à Rome.
- LXX. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.



